LES LIVRES DE NATURE
publiés sous la direction de J. DELAMAIN

JACQUES DELAMAIN

POURQUOI LES OISEAUX CHANTENT

Préface de
JÉRÔME ET JEAN THARAUD
Ouvrage couronné par l'Académie Française

45e édition

LIBRAIRIE STOCK
Delamain et Boutelleau

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

8° A 2
1439
3

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

POURQUOI
LES OISEAUX CHANTENT

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES LIVRES DE NATURE

E. Thompson Seton. *La Vie des Bêtes pourchassées.*
St.-Ed. White. *La Forêt*
Jacques Delamain. *Pourquoi les Oiseaux chantent* (40e édition).
Félix Salten *Bambi le Chevreuil.*
W.-H Hudson. *Un Flâneur en Patagonie.*
C. G. D. Roberts. *Voisins mystérieux.*
Andrée Martignon. *Un Promeneur à pied.*
Maurice Constantin-Weyer (Prix Goncourt 1928). *Clairière* (42e édition).
Louis Roule. *La Vie des Rivières*
A. A. Pienaar. *Histoire d'une Famille de Lions.*
W.-H. Hudson. *Le Naturaliste à la Plata.*
Henry Williamson. *Tarka la Loutre*
Frédéric Schnack. *La Vie des Papillons.*
Andrée Martignon. *Montagne.*
Andreas Haukland. *La Saga de l'Elan*
Henri Dalmon. *Fontainebleau, antique Forêt de Bierre.*
Aloysius Horn. *Trader Horn.* (Récits de la Côte d'Ivoire).
W.-D. Hubbard *Bong'kwé.* (Histoire d'un Buffle).
C. G. D. Roberts. *Goupil le Rouge*
Jacques Delamain. *Les Jours et les Nuits des Oiseaux.*
J. Bemer-Sauvan. *La Mystique de la Ferme.*
Jean Rostand. *La Vie des Crapauds.*
Cilette Ofaire. *Le San Luca*
Tony Burnand. *En pêchant la truite.*
Karel Capek. *L'année du jardinier.*
William Beebe. *Dans la jungle de Guyane.*
Jean de Bosschère. *Les Paons.*
W.-N. Kazeeff. *L'Ours brun.*
Dr G. Gaubert. *Un Canoë passe.*
Luis Trenker *Les Compagnons de l'Alpe*
Gaston Chérau. *Chasses et plein air en France.*
Albert Constant. *Anthologie des Bêtes.*
Jean Rostand. *La Vie des Libellules..*
Paul Bruzon. *Simple histoire de mon Verger*
Yvonne Pagniez. *Ouessant.*
Maurice Constantin-Weyer. *Un Flâneur sous la Tente.*
W N. et L. A. Kellog. *Le singe et l'enfant.*
Maria Jalek. *En campant sur l'Alpe.*

SÉRIE ILLUSTRÉE

William Beebe. *Sous la Mer tropicale.*
Martin Johnson. *Safari.*
Bengt Berg. *Mon ami le Pluvier.*
Jacqueline Jacoupy. *La Transhumance.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

BOSCO
BHB
404

JACQUES DELAMAIN

POURQUOI LES OISEAUX CHANTENT

Préface de
JÉRÔME et JEAN THARAUD

Ouvrage couronné par l'Académie Française

1937

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN & BOUTELLEAU
7, *Rue du Vieux-Colombier, PARIS*

BU LETTRES
D 092 2144738

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CET OUVRAGE EST LE TROISIÈME DE LA COLLECTION LES LIVRES DE NATURE. IL A ÉTÉ TIRÉ A PART : SUR PAPIER PUR FIL DU MARAIS 20 EXEMPLAIRES, DE 1 A 20, PLUS 5 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE DE I A V, SUR VERGÉ TEINTÉ OUTHENIN CHALANDRE, 100 EXEMPLAIRES, DE 21 A 120, PLUS 20 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, DE VI A XXV.

Tous droits réservés pour tous pays
Copyright 1928, by Librairie Stock, Delamain et Boutelleau

22255-33_A

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LETTRE A JACQUES DELAMAIN

Mon cher ami,

Vous voulez bien me dire, dans votre avant-propos, que je ne suis pas tout à fait étranger au livre que vous publiez aujourd'hui sous ce titre charmant : Pourquoi les oiseaux chantent. *C'est vrai que depuis longtemps déjà je vous ai vivement poussé à écrire, pour mon plaisir et celui de tous ceux qui vous liront, les admirables choses que vous me racontiez des oiseaux, en des lieux et des circonstances où, j'imagine, nous n'étions pas beaucoup à nous intéresser à ce monde aérien. Depuis août 1914 jusqu'en mai 1917, nous avons suivi la fortune du même régiment. En Flandre, en Soissonnais, en Champagne, dans la monotonie de ces heures interminables, si petites aujourd'hui au fond du temps, je vous revois me faisant la conduite, la tête découverte contre toute ordonnance, en vrai campagnard que vous êtes, et portant en bandoulière la jumelle qui ne vous quittait jamais, non pour guetter les Boches mais*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour aller chercher l'oiseau de la saison dans le feuillage du printemps ou sur la branche sèche de l'hiver. Vous m'en faisiez, comme un conte, l'histoire aventureuse. Il arrivait toujours de quelque pays imprévu, du Groenland ou de l'Afrique Equatoriale, de l'Amérique ou des Indes, le petit paquet de plumes que vous me désigniez du doigt. Et l'on s'étonnait de penser qu'il avait fait un aussi long voyage pour venir justement dans un endroit si peu hospitalier, où personne, à part lui, ne se trouvait pour son plaisir... A travers vos récits, toutes ces vies ailées si remplies de merveilles, entraînaient l'imagination en des contrées voisines de celles de la fable et de la mythologie. Nous nous y évadions d'autant plus volontiers que ce peuple libre et rapide était vraiment celui auquel, à cette minute, on eût souhaité le plus ressembler.

Pour me faire entrer davantage dans ces mystères de la vie animale, où d'une façon évidente mais bien délicate à saisir, l'intelligence et l'art se mêlent à l'instinct et à l'amour, vous m'avez donné un conseil dont je vous suis bien obligé. Vous m'avez conseillé de lire un écrivain très oublié, et bien injustement, car maintenant que je l'ai lu, il fait partie de mon bagage, du petit lot des choses qui survivent à tant de lectures mortes et vous accompagnent dans la vie. Je me fis envoyer l'ouvrage, assez rare en librairie, Le monde des oiseaux, ornithologie passionnelle, *publiée en*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

1865, *à la Librairie phalanstérienne, par A. Toussenel, auteur des* Juifs rois de l'Epoque. *Rien que le titre était fait pour m'enchanter. La lecture des deux volumes ne m'a pas déçu, je vous jure ! Pendant les trois années que je suis resté sur le front, je l'ai transportée avec moi, cette ornithologie passionnelle, cette brillante cage où tous les oiseaux de France se trouvaient réunis pour me tenir compagnie. Qu'il était agréable, quand on n'avait ni feu ni lieu, d'apprendre les mille façons dont un oiseau sait se créer un nid et aménager son confort ! Qu'il était doux quand tout vous était refusé, d'entendre parler de couvée, d'amour et de voyage ! Je m'empresse d'ajouter que cette poésie n'avait rien de douceâtre. L'esprit n'y trouvait rien pour l'incliner au pacifisme, car bien que notre maître Toussenel déclare le monde des oiseaux infiniment supérieur à celui des humains, là aussi c'est la guerre, la lutte pour la vie. La raison du plus fort y fait universellement la loi.*

A lire toutes ces vies d'étourneaux, de loriots, de mésanges, de rouges-gorges, de courlis et de corneilles, je découvrais avec surprise que depuis tantôt quarante ans je passais au milieu de ces sociétés d'oiseaux sans leur prêter d'autre attention que celle que donne l'habitude, ou plutôt qu'elle vous enlève. Et voilà que soudain, grâce à vous, chacun de ces hôtes de l'air devenait pour moi un plaisir, une curiosité, un mystère. Je

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'étais plus seul dans la campagne. Ces ailes n'étaient plus seulement des plumes ; ces cris n'étaient plus seulement des bruits : c'était quelqu'un qui venait d'arriver, un sédentaire ou un passant, un émigrant, une aventure. Et peu à peu, vous écoutant, regardant, apprenant, m'ennuyant et rêvant, l'idée m'était venue d'exprimer, dans une histoire d'oiseau, les impressions secrètes, encore mal connues de moi-même, qu'avaient amassées en moi la vie singulière que nous menions.

*
* *

Vous vous le rappelez peut-être (nous en avons parlé ensemble), j'avais imaginé l'histoire d'un de ces pinsons chanteurs, comme nous en voyions si souvent dans les cabarets des Flandres. Ces pinsons des concours de chant, auxquels on a brûlé les yeux pour en faire de meilleurs virtuoses (ce qui, soit dit en passant, me semble venir à l'appui de ce que vous avancez dans un de vos chapitres, qu'il y a chez les oiseaux un perfectionnement de l'art, et que chez eux, comme chez les poètes, une certaine solitude approfondit l'inspiration). J'avais donc imaginé les vicissitudes d'un de ces pinsons aveugles, auxquels pendant la guerre, tous les oiseaux du monde, les migrateurs du Nord et du Sud, apportaient les nouvelles des pays d'où ils venaient. Je mêlais natu-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rellement à mon aventure d'oiseau une petite histoire humaine. Le jeune homme des Flandres qui lui avait brûlé les yeux pour gagner le prix d'un concours, se retrouvait, après la guerre, sur les débris de sa ferme écroulée, aveugle lui aussi, avec l'oiseau aveugle. Et tout finissait sur le chant alterné de l'oiseau et de l'homme amélioré par la douleur.

Je vous rappelle cette histoire, non pour ce qu'elle vaut mais en reconnaissance du plaisir qu'elle m'a donné, comme une rêverie de crépuscule ou la joie de vivre d'un matin. Je lui trouvais beaucoup de charme, et ce charme venait sans doute du besoin que j'avais, que nous avions tous à ce moment, de partir, d'aller ailleurs, tout en restant dans le cercle des pensées auxquelles on ne pouvait guère échapper.

La guerre finie, cette imagination s'est évadée de mon esprit, comme un de ces oiseaux migrateurs qui ne reviennent pas à l'ancien nid. Et quand j'y songe, je me dis qu'il fallait vraiment être au milieu d'un monde à l'envers pour céder à l'illusion que cette mince histoire pouvait exprimer quelque chose de ces brutalités au milieu desquelles nous vivions. Mais si l'idée n'était point viable, combien elle m'a aidé à vivre ! Comme elle a animé, pendant des jours et des jours, toutes choses autour de moi ! Elle m'a enchanté, allégé, fait oiseau. Je l'ai promenée dans la pluie et le vent, comme un chant silen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cieux, un muet dialogue avec moi-même. Vent elle-même, oiseau aussi, idée qui vous traverse à tire d'aile, qu'il faudrait saisir à l'instant si elle pouvait être saisie, mais qui s'éloigne dès qu'on veut l'approcher, avec le cri triste du courlis, et ne laisse en vous qu'un frisson.

*
* *

Dans votre bois de Gardépée au milieu des vignes de Charente, les oiseaux avertis qu'il y a des gens qui les aiment, et depuis de longues années, font toujours une halte quand ils ont passé la Gironde, en remontant du Sud au Nord. Vous m'étonniez beaucoup quand vous me racontiez que, dès que vous aviez reconnu les premiers avant-coureurs de quelque migration, vous en avertissiez aussitôt par dépêche certains journaux de Londres. Et non point des journaux spéciaux, comme on pourrait le croire, mais des journaux à grand tirage, car c'était là une nouvelle capable, paraît-il, d'intéresser chez nos voisins un très grand nombre de lecteurs. Voilà bien un de ces traits qui marquent avec autant de simplicité que de force les différences qui existent entre la façon de sentir d'un Français et d'un Anglais. L'annonce qu'un vol de pies-grièches vient de passer par Gardépée nous semblerait très saugrenue dans Le Journal *ou* Le Petit Parisien. *Je vois d'ici le geste du secrétaire de rédaction lisant cette*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

futilité et la jetant au panier ! Et pourtant, tout considéré, lire, en ouvrant son journal, que les premiers mâles de la grande migration des pouillots véloces viennent de s'abattre chez vous en fourriers pour préparer le gîte des femelles qui suivront dix jours plus tard, n'est-ce pas plus plaisant que d'y trouver la liste des mariages, des déplacements et des décès de nos mondains les plus huppés ?

Vous signalez, dans votre Avant-propos, *que Lord Grey se reposait du souci des affaires en étudiant les oiseaux. Une des amies de l'homme d'Etat me disait, l'autre jour, qu'il lui avait fait part de cette observation curieuse. Je ne sais plus exactement de quel oiseau il s'agissait, mais cet oiseau blessé avait été recueilli par Lord Grey et mis en cage quelques semaines avant la grande migration de son espèce. Dès que la migration commença, Lord Grey vit son oiseau commencer à frémir et à trembler des ailes, et ce frémissement persista plusieurs jours, aussi longtemps, sans doute, que sa migration manquée. Quel dommage que Lord Grey, en 1914, n'ait pas eu un sentiment aussi perspicace des hommes qu'il semble l'avoir eu des oiseaux !*

Le peuple anglo-saxon, et d'une façon plus générale, les peuples protestants s'intéressent infiniment plus que les Latins catholiques à tout ce monde ailé. On pourrait faire là-dessus, à la manière de Michelet, de grandes considérations.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour le catholicisme, la nature reste toujours, plus ou moins, l'ennemi. Le mystique catholique vit replié sur lui-même, uniquement attentif à sa plus profonde réalité intérieure. Dieu est en lui. C'est en lui qu'il le cherche et qu'il essaie de le saisir. Un mystique, comme saint François d'Assise, si grand ami des bêtes et de nos frères inférieurs, n'est qu'une exception à la règle. Aussi, ne suis-je pas surpris qu'il soit à peu près le seul d'entre les saints qui ait séduit l'esprit protestant, et qu'un de ses meilleurs historiens soit justement un huguenot.

A cela vous me répondez : « En voilà un problème ! Qui est meilleur amoureux de la nature : le protestant ou le catholique ? Pour ma part, je suis assez enclin à penser que, d'une façon générale, le protestant est plus égotiste au sens stendhalien du mot, et que son évasion de lui-même se fait plus souvent vers la nature et moins souvent vers ses semblables. Mais sur ce point, si vous le voulez bien, nous laisserons juge le lecteur. »

Le certain c'est qu'en France, on n'a toujours marqué qu'une attention très médiocre à la vie des animaux, et en particulier des oiseaux, soit que nous devions cette indifférence à notre formation catholique, soit qu'elle vienne plus spontanément de notre esprit incliné vers l'analyse et l'étude de l'homme en général, qu'attiré par les forces mystérieuses de la nature. J'en veux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour preuve votre bibliographie : depuis le livre de Toussenel, vous ne citez que l'ouvrage de Maurice Boubier, que je confesse humblement ne pas connaître.

Mais, trop content à mon tour de vous apprendre quelque chose et de faire le savant je vais vous dire que j'ai lu ces jours-ci l'ouvrage d'un Français sur les oiseaux et qui me semble un chef-d'œuvre égal à celui de Toussenel. Tout de même, pour ne pas être de trop mauvaise foi avec vous, je dois avouer que mon Français est depuis plusieurs générations citoyen des Etats-Unis, qu'il est, cela va sans dire, protestant, et que son livre, classique là-bas, Science de la nature dans les Etats-Unis et le Nord de l'Amérique, *est écrit en anglais. Il s'appelle Audubon, qui est bien un nom de chez nous. Son goût était de dessiner et de peindre les oiseaux ; aussi beaucoup de ses traités sont autant d'un chasseur que d'un ornithologue, car en dépit de son amour des bêtes, il était souvent obligé de se servir de son fusil — le dindon sauvage, l'aigle à tête blanche ou le vautour noir, par exemple, n'étant pas de ces modèles qui se laissent aisément approcher et tiennent complaisamment la pose. Je suis certain que vous prendrez le plus vif plaisir à le lire. Je le verrais très bien tenant sa place dans cette collection destinée aux Amis de la Nature que vous avez l'heureuse idée d'entreprendre. D'autant plus que cet amateur d'oiseaux, cet Audubon*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

contemporain de Fenimore Cooper, d'Atala et de René, se trouve nous avoir donné la description la plus vivante et peut-être la plus exacte d'une Amérique disparue, où ne vivait encore qu'une poignée de colons perdus au milieu des savanes et des forêts.

Vous, cher ami, vous avez abandonné depuis longtemps le fusil pour la jumelle. Vous n'avez pas, comme Audubon, parcouru en tout sens la forêt vierge et la prairie. Un petit bois de pins, notre mince rivière de Charente, une branche, un morceau de ciel et quelques champs de vignes, voilà votre domaine, mais dans ces étroites limites votre esprit a mené la vie la plus variée de découvertes et d'aventures. Qui pourra lire les pages où se trouvent décrits, pour la première fois, dans leur passionnante vérité, les mœurs des Busards montagu, sans ressentir quelque chose des émotions que vous avez connues dans votre application patiente à enrichir le soir votre observation du matin, et aujourd'hui celle de la veille ? Vous avez jeté autour de vous, dans votre minuscule univers, ce regard d'intelligence et d'amour sans lequel tout est vide et ennui. Vous nous comblez d'un trésor admirable sur un monde ignoré. Et ce dont je vous sais le plus de gré, c'est qu'en nous le faisant mieux connaître, vous n'avez fait qu'approfondir en nous le sentiment du mystère de la vie.

Jérôme et Jean THARAUD.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AVANT-PROPOS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

POURQUOI LES OISEAUX CHANTENT

I

AVANT-PROPOS

Un campagnard a-t-il besoin de s'excuser d'écrire un livre sur la nature, plus qu'un arbuste de produire des baies ? La comparaison n'est peut-être pas vaine, car je sens bien que cet ouvrage, comme un fruit, s'est formé tout naturellement au cours des saisons. Aussi loin que je remonte dans mon enfance, il me semble que l'observation et l'étude de la vie animale ou végétale l'entouraient d'une atmosphère que les années n'ont pas détruite. Je me rappelle, dans la maison de famille, un petit coin mystérieux où, sous les vitres de cadres superposés, s'allongeaient, en lignes bien ordonnées, des coquilles d'eau douce blanches ou

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

diaphanes, et des escargots de toutes couleurs. Parmi ces derniers, une *Hélice* brune aux stries noires provoquait surtout mon étonnement : c'était une *senestre*, dont la spirale, contrairement au plan orthodoxe, tournait vers la gauche. Depuis, je n'ai jamais pu rencontrer, par les soirs de pluie, sur les bords des routes ou dans les jardins, un seul escargot, sans vérifier, d'un coup d'œil inconscient, le sens de son enroulement, mais le « phénomène » sous verre est resté sans compagnon. Mon grand-père avait déjà délaissé cette collection pour celle des Lépidoptères. Esprit d'une culture étendue, intéressé par toutes les branches de l'histoire naturelle, il s'était spécialisé dans l'entomologie et avait récolté au cours de sa longue existence de précieuses séries des papillons de jour et de nuit trouvés en Charente. Quelle fierté pour nous, enfants, lorsqu'il nous permettait de l'aider dans ses chasses ! A la campagne, pendant les vacances, c'étaient, dirigées par notre père, les tournées nocturnes de la miellée : sous la voûte sombre des chênes-verts, à la lumière incertaine d'une petite lampe qui éclairait soudain l'envers des ailes du minuscule Hibou Scops au vol silencieux comme celui d'une chauve-souris, on se dirigeait sur les troncs d'arbre qu'une tache odorante et visqueuse, faite d'un badigeon de miel et de rhum parfumés d'un peu d'éther, signalait aux noctuelles. Elles venaient s'y griser et se laissaient choir dans le flacon asphyxiant. Il y avait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aussi les sorties d'octobre, quand, sur les vieux murs du jardin, les lierres centenaires étaient en fleur et que leurs têtes étalées s'emplissaient, par les nuits tièdes, d'un bruit de guêpes et de frelons attardés et du battement de milliers d'ailes ; avec une longue canne, on frappait les rameaux luisants terminés par de petits bouquets jaunes, et, dans la vaste ombrelle blanche, renversée pour les recevoir, les insectes tombaient, enivrés par l'odeur pénétrante et doucereuse. Et quelle déception, quand, un moment après, sous la lampe, sa grande loupe à la main, le vieillard prononçait que nos trouvailles étaient sans valeur ! Mais, quelle joie aussi, lorsque nous rapportions l'exemplaire rare, unique, l'espèce trouvée pour la première fois dans la région !

En ville, nous avions les volières paternelles, et je vois encore le mur ensoleillé auquel elles s'appuyaient et leurs hôtes au plumage merveilleux, des perruches surtout. Les *Ondulées* ou *inséparables* n'avaient pas donné alors leurs variétés bleu d'azur, mauves, grises ou blanches, que l'éleveur a obtenues depuis et qu'une Impératrice du Japon a mises à la mode naguère. Les nôtres vivaient en foule, toutes vertes, dans une serre. Non loin de là, une grande cage surtout était sacrée, celle qui abritait un couple de perruches à tête blanchâtre, le *Psittacus Palliceps*, bleu sur la poitrine et les flancs ; en effet, derrière ce grillage, pour la première fois en France, l'espèce, ori-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ginaire d'Australie, venait de mener à bien sa couvée.

Malgré l'intérêt passionné qu'elles m'inspiraient, ces collections et ces volières contenaient de la vie supprimée ou emprisonnée. Mais il y avait, dans le jardin, une paire de Chardonnerets qui revenait, chaque printemps, nicher sur la branche horizontale d'un if, et, dans la tête toute rose d'un grand arbre de Judée en fleur, les Fauvettes cherchaient des insectes. Par les soirées de juillet, autour du clocher qui dominait la maison, les Martinets tournaient en criant ; à mesure que le jour tombait, ils montaient plus haut, perdus bientôt dans la nuit. Tous ces êtres, avec leur existence libre, ne méritaient-ils pas qu'on les observât ? Quelle perruche du Nouveau monde surpasse en beauté ce Bouvreuil de notre pays qui expose sa poitrine ponceau, sa calotte noire et son manteau gris sur les tiges dépouillées des lilas dont il vient décortiquer les graines brunes, par les journées d'hiver ? Un goût naissait chez moi pour l'étude de toutes ces espèces, excité par le côté mystérieux que garde toujours la vie de l'animal sauvage, si bien adaptée au jeu des forces naturelles dans son milieu. C'est un peu plus tard que le *Monde des Oiseaux*, de Toussenel, lu et relu, vint fournir un nouvel élément à mon enthousiasme. Sans doute le fougueux ornithologiste donne-t-il à ses bêtes des caractères un peu trop humains qu'il plie à ses théories fourriéristes, mais comme il connaît

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bien les oiseaux, comme il sait dégager les affinités des groupes et fixer certains traits essentiels ! Avec lui et son contemporain, le Savoyard J.-B. Bailly, pour la première fois peut-être en France, l'étude scientifique des êtres s'enrichit de cette sympathie humaine qui s'était épanouie chez Michelet en un merveilleux lyrisme.

Bien des années après, je connus les premiers ouvrages d'un ornithologiste anglais, M. Edmund Selous. Celui-ci allie à la minutie des ses observations l'esprit du philosophe qui les interprète. Dans un style qui reflète l'étonnante vivacité de l'intelligence, sa souplesse et son étendue, il pose les problèmes, les rattache aux grands faits biologiques. L'œuvre de cet animateur fut une révélation, car j'y trouvais aussi un élément jamais rencontré ailleurs chez un homme de science, le respect absolu de la vie, le refus de mettre à mort l'être observé. Même dans un pays où le *fieldnaturalist* est plus en honneur qu'en France, sa méthode a été décriée ; cette science de musée, pour laquelle il est sans tendresse, parce qu'elle se nourrit d'hécatombes, a cherché à étouffer sa voix, mais le dernier ouvrage de M. Selous, *Realities of bird life*, prouve la valeur de ses recherches. Pour ma part, je sens tout ce que je lui dois d'intérêt intellectuel dans l'étude des oiseaux, et s'il retrouve ici quelques reflets de sa pensée et de ses observations, qu'il veuille y voir une marque d'admiration et de reconnaissance. Très vite après la lec-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ture de ses livres, mon fusil et ma trousse de taxidermie furent relégués dans un coin et remplacés par la jumelle.

Mais cette attitude ne doit pas comporter d'orgueil, car, du seul fait que nous vivons, nous étouffons et écrasons des existences. Qu'on comprenne au moins les scrupules de ceux qui désirent en détruire le moins possible et qui, tout en sentant qu'il y a des sacrifices nécessaires, se refusent à voir dans ces nécropoles que sont les collections, le dernier mot de la connaissance des êtres. Il y a d'ailleurs, même en France, une contagion de ce respect de la vie, comme en témoignent les nombreux *Refuges* établis en divers points sur l'initiative de la *Ligue Française pour la protection des Oiseaux*. En Grande-Bretagne, les observateurs des oiseaux dans leur milieu naturel sont légion : un homme d'Etat comme Lord Grey of Fallodon exprime dans un livre récent l'intérêt intellectuel et la joie qu'il trouve à cette étude. Nulle part peut-être la défense des créatures sauvages n'est aussi bien organisée qu'en Hollande. Quant aux Etats-Unis, le point de vue y est admis que la faune d'un pays n'appartient pas aux individus, mais qu'elle constitue un dépôt qu'une génération doit transmettre intact aux suivantes et que l'extinction d'une espèce est un appauvrissement pour la communauté.

Parmi les autres ouvrages dont la lecture enrichit, il faudrait citer ce livre classique, *The Na-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tural History of Selborne, de Gilbert White, recueil de lettres si simples et si fraîches où le vieux clergyman anglais, esprit fin et cultivé, communiquait à des savants de son temps ses observations scientifiques sur la faune de sa tranquille paroisse du Hampshire. Cent ans plus tard, vers 1850, notre J.-B. Bailly faisait paraître son *Ornithologie de la Savoie ;* à côté de descriptions précises des oiseaux et de leurs mœurs, on y trouve cet élément de sensibilité qui, par une phrase, fait vivre devant nous l'être étudié. Plus près de nous, un bel écrivain anglais, W. H. Hudson, qui avait grandi dans les solitudes de l'Argentine, a parlé des milieux pittoresques dans lesquels il a vécu, des animaux qui l'entouraient, avec un sentiment si vrai et si humain que ses livres seront toujours la joie de ceux qui aiment la nature. M. Julian Huxley, dans sa préface aux *Realities of Bird Life* écrit, unissant les deux noms de W. H. Hudson et de M. Edmund Selous à celui d'un autre ornithologiste, M. H. Eliot Howard : « Si W. H. Hudson a été le grand pionnier dans ce genre d'études (l'observation de l'oiseau comme individu plutôt que comme espèce), M. Selous fut du moins un de ses premiers fidèles. Lui et M. Eliot Howard qui ne sont ni l'un ni l'autre — le fait est intéressant à noter — des savants professionnels, mais des naturalistes amateurs de la meilleure école, ont probablement fait plus que n'importe quels autres ornithologistes anglais depuis trente ans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour le progrès de nos idées sur les habitudes des oiseaux et leurs rapports avec leur milieu ». En effet, tandis que M. Selous s'applique surtout à vérifier les hypothèses darwiniennes, notamment par ses observations sur les rivalités amoureuses et la sélection sexuelle, M. Eliot Howard expose dans son ouvrage, *Territory in Bird-life*, sa théorie du territoire, cette sphère d'influence que se ménagent, pour le couple futur, les mâles de beaucoup d'espèces avant la reproduction, et grâce à laquelle nombre de faits sont expliqués. Parmi les jeunes, M. E.-M. Nicholson suit la même méthode de large interprétation scientifique de faits minutieusement observés. Enfin, pour clore une liste trop sommaire, il faudrait nommer aussi M. T.-A. Coward, et, parmi ses livres, comme ouvrages de référence, ses précieux guides *The Birds of the British Isles and their eggs*, où presque toutes nos espèces françaises sont étudiées et qui n'ont pas d'équivalents chez nous. En France, M. Maurice Boubier, notamment dans son ouvrage *l'Oiseau et son milieu*, s'efforce de ranimer l'intérêt général pour une science qui a dans notre pays des représentants distingués, mais qui, dans le goût du public tout au moins, s'est desséchée par manque de contact avec la vie.

Mentionner tous ces livres, c'est payer une dette personnelle. Ont droit également à toute ma reconnaissance les amis ou correspondants qui ont pris intérêt à mes observations et les ont facili-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tées (1). Parmi eux, il me sera permis de nommer Jérôme et Jean Tharaud qui ont bien voulu écrire une préface pour ce livre. Pendant la guerre au cours des longues marches, ils nous racontaient quelquefois l'histoire du rabbin miraculeux, mais leur esprit toujours en éveil savait aussi s'intéresser à un petit oiseau grisâtre qui s'élevait, près de nous, des buissons sur le bord des routes et se laissait doucement tomber en parachute, sur ses ailes déployées, pendant qu'il chantait : le Pipit des Arbres, bien modeste de livrée, mais que transfigurait soudain la double beauté du vol et de la voix ;

---

(1) Un ami et voisin, Fassett E. Arbouin, qui connaît bien les espèces animales dans plusieurs pays des deux mondes, m'a fait profiter de son expérience et j'ai toujours eu libre accès à sa bibliothèque comme à son coteau ensoleillé où l'Ortolan niche dans les vignes et la Soulcie sur les vieux noyers. A l'amitié de J. Rudge Harding, l'ornithologiste anglais, je dois d'avoir connu, sur les côtes de son pays, des espèces d'oiseaux de rivages, nouvelles pour moi ; par ses lettres et ses écrits il m'a fait partager son enthousiasme pour nos communes études. Roger Reboussin, qu'un double talent de peintre et d'écrivain place au premier rang de nos animaliers, et qui est un admirable observateur, m'a souvent communiqué le résultat de ses recherches, comme l'a fait aussi cet autre excellent artiste, René Hérisson, dont les dessins et les articles, parus dans diverses publications rendent contagieux l'amour pour les bêtes et le désir de respecter leur vie. Au Comte C. de Bonnet de Paillerets, qui connaît si bien l'avifaune locale et la distribution des espèces, je voudrais aussi exprimer ici mes remerciements, ainsi qu'à M. N. de Bethmann, pour ses renseignements sur la migration côtière. Enfin, c'est grâce à M. Henri Neau que j'ai pu voir, dans les plaines qui ondulent doucement vers le Poitou, les lieux où se réunissent les mâles de la petite Outarde pour leurs tournois.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ou bien, quand nous passions sous les hautes futaies où des générations de Freux ont établi leurs colonies, les Tharaud s'émerveillaient de l'instinct subtil qui avertit les oiseaux noirs, plusieurs saisons à l'avance, d'abandonner leurs arbres centenaires, sains en apparence et pourtant menacés de décrépitude prochaine. C'est à la sympathique attention de ces écrivains et, plus tard, aux encouragements d'éditeurs amis, que le présent volume doit d'exister, dans cette collection qui a pour but de distribuer largement dans le public la joie de vivre en contact plus étroit et plus profond avec la nature.

Jacques Delamain.
La Branderaie de Gardépée.
29 février 1928.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

POURQUOI LES OISEAUX CHANTENT

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II

POURQUOI LES OISEAUX CHANTENT

Un matin de novembre. Les chœurs d'oiseaux ont commencé par un chuchotement doux. En lisière du bois, dans la tourbière où des traînées de brouillards s'attardent encore au-dessus des fossés gorgés d'eau, la troupe des Tarins verts, arrivée depuis quelques jours des forêts du nord, fait jaillir des aunes un crépitement de notes métalliques. Plus loin, dans la vallée abritée, une bande d'Etourneaux emplit la cime du peuplier d'un bavardage à la fois chanté, parlé et sifflé, composé de tous les bruits de la nature, que ces mimes au manteau noir pointillé de blanc ont recueillis dans leur va-et-vient entre la plaine et la forêt. Une douzaine de petits Cinis, verts comme les Tarins, mais plus courts de bec et plus menus, laissent filtrer, entre les aiguilles des pins mari-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

times, un filet de son, mince, strident, pareil à un bruissement de sauterelles. Au versant ensoleillé du coteau calcaire, une sonnerie de perles de verre entre-choquées signale, dans le noyer, la troupe des Proyers immobiles comme des feuilles brunes que l'hiver aurait oubliées sur les branches. Un peu plus tard, aux derniers rayons cuivrés, un autre chœur, le plus clair de tous peut-être, le plus frais, celui des Linottes, égaiera le jour finissant.

L'oiseau n'est jamais tout à fait silencieux ; créature sociable, nerveuse, perpétuellement en alerte, qu'un coup d'aile emporte dans l'espace, il doit communiquer constamment avec ses semblables à travers l'étendue. Il faut que le signal porte loin, pénètre le bois touffu, perce le vent. Du gosier aux multiples membranes, commandées par des muscles puissants, sortiront des sons, différents pour chaque espèce, ayant chacun une expression propre. Le cri d'appel rallie la bande dispersée dans les chaumes, vibre à travers la bourrasque, sur la côte marine, pour convier les Mouettes et les Hirondelles de mer au festin commun, ou retentit, aigu et mystérieux, pour assurer le contact entre les migrateurs nocturnes. Le signal d'alarme éclate, sonore, sous le coup de la surprise, ou naît en sourdine et comme chuchoté de proche en proche, à la menace du vol de l'Epervier. La note d'étonnement, celle de colère, que la mère inquiète jette à l'intrus, font blottir la cou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vée au creux du nid ; ou bien, c'est dans un tumulte de cris de défi et de ralliement au combat que la Chouette Chevêche, découverte en plein jour sur la fourche de la grosse branche de l'orme, est houspillée par les Mésanges et les Pinsons. Et encore, quand le Busard surgit, très loin dans le ciel, sa femelle, qui couvre les petits vêtus de duvet blanc, s'est envolée vers lui : elle a perçu, bien avant l'oreille humaine, la vibration aiguë annonçant qu'il tient, dans une de ses pattes, le campagnol pour le repas de la couvée.

Comme tous ces cris, les voix de l'hiver ne sont pas encore du vrai chant mais l'expression d'émotions simples, l'émanation de l'esprit du troupeau. La solidarité des mauvais jours a réuni les oiseaux, par espèces. Ensemble, ils ont volé au terrain de pâture, dormi dans les taillis bas ou dans la tête touffue des pins. Le premier rayon de soleil, dans la matinée froide, a fait jaillir de leur gosier les notes joyeuses : sensation de bien-être, les ailes, encore mouillées par le bain, étalées à la lumière ; joie d'être ensemble, de même plumage de même vie, de même âme.

Dans cet état de communauté, nulle virtuosité individuelle. Les colonies permanentes, pas plus que les troupes éphémères de l'hiver ne produisent, en aucune saison, de grands chanteurs : celle des Goélands argentés, sur le rocher marin où chaque anfractuosité porte un trio d'œufs bruns, celle des Mouettes et des Sternes qui grou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pent leurs nids en foule au versant des dunes, n'émettent que des clameurs. Des vieilles murailles de l'église, où les Moineaux nichent en troupes, ne sortent que des piaillements. L'Hirondelle de fenêtre, aux reins blancs, qui accroche par dizaines ses nids clos aux avants-toits de nos maisons, et sa cousine brune, l'Hirondelle de rivage, qui crible de petits trous noirs les berges des rivières où elle creuse ses galeries, n'ont qu'un gazouillis clair ; car l'esprit de troupeau tue l'artiste. Le Pinson devra, pour reprendre en février sa strophe éclatante, avoir rompu avec la bande de ses compagnons d'hiver. L'Alouette ne s'élèvera dans l'air en chantant que lorsqu'elle se sera séparée de ses sœurs migratrices.

Par les plus beaux midis de février, les Mauvis, ces petites grives aux flancs roux qui arrivent, aux vendanges, du nord de l'Europe et d'Asie, pour passer l'hiver avec nous, se sont assemblés, immobiles et invisibles, dans les pins qui leur rappellent la forêt natale. C'est un chœur de voix liquides et cristallines. Mais, un peu plus tard, un jour de mars, lorsque ce chœur s'est éteint, une note pathétique et grave, répétée cinq ou six fois, le prolonge avec un accent nouveau. C'est l'ébauche du chant nuptial du mâle Mauvis. Le soir, dans la lumière rose, perché sur une branche d'acacia, isolé de ses compagnons couchés dans le taillis, il la redira, encore un peu rauque.

Même au milieu de l'hiver, en effet, pour cer-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

taines de nos espèces sédentaires, l'annonce nouvelle est pressentie dans la nature hostile. Dès décembre, par les matinées tièdes, quand souffle le vent d'ouest qui ravive les mousses et les lichens, la grande Grive du gui, la Draine, lance dans la bourrasque sa phrase éclatante et brève qui sonne comme un défi. Vers Noël, les sifflements, tantôt roulés, tantôt aigus et courts, de la Sittelle, trahissent l'agitation du petit corps gris ardoise, qui grimpe au tronc des arbres avec le bruit sec des pattes s'agrippant à l'écorce. Les trois coups précis, sonores et comme martelés sur une claire enclume, de la grande Charbonnière, précèdent de quelques jours la stridulation cadencée de la Mésange bleue : à peine des chants, ceux-ci, mais si chargés déjà, au cœur de la saison froide, de tout ce que vont apporter les beaux jours, qu'aucun son de printemps ne nous paraîtra plus doux. De la touffe d'ajonc fleurie et saupoudrée de neige jaillit le trille précipité du Roitelet troglodyte, si fort et si vibrant qu'on est étonné de voir surgir un minuscule oiseau brun, qui s'enfuit au ras du sol gelé, sur de petites ailes rondes. La haie dépouillée a son chant d'hiver, doux, un peu triste : celui de la Fauvette traîne-buisson. L'Alouette laisse tomber de haut, sur les guérets hier encore tout blancs, le torrent joyeux de sa chanson, et, comme un accompagnement inévitable et charmant, la voix du Rouge-Gorge module, inlassable et claire. La nuit glacée de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

janvier elle-même a son chant : le refrain primitif et sauvage de la grande Chouette Hulotte, articulé parfois comme un douloureux cri humain.

Pourquoi ces chanteurs de l'hiver, quand nous croyons la nature endormie ? C'est que, chez eux, l'impulsion amoureuse, qui peut sommeiller mais qui n'est jamais tout à fait absente, s'éveille. Adaptées aux hivers de nos climats, ces espèces ont échappé aux nécessités de la migration lointaine, qui disperse les voyageurs à travers les continents. Pour les unes, comme les Mésanges, la bande de l'hiver s'est effritée très tôt : le mâle et la femelle, jusqu'ici confondus dans la troupe vagabonde, ont repris la vie à deux. Chez les autres, le couple ne s'est jamais séparé. Sans doute l'heure de la passion n'est pas encore venue, quand la femelle, avec des frémissements d'ailes, appellera son compagnon pour la pariade. Mais l'intimité, la tendresse, lient déjà les époux. Ensemble, ils errent tout le jour à la recherche de la subsistance, et, le soir venu, c'est la même touffe de genévrier, le même tronc d'arbre creux ou la même motte de terre, qui les abriteront pendant la nuit.

Mais voici l'heure venue de la grande force animatrice. Timide d'abord et hésitante, elle devient plus impérieuse avec la lumière et la tiédeur croissantes des jours. Jusqu'ici les deux sexes avaient eu mêmes cris d'appel et d'alarme, même note de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

joie. Maintenant l'apport du flux nouveau, que les femelles vont accumuler silencieusement dans leurs réserves vitales — car tout chez elles doit être consacré à l'accomplissement prochain de l'œuvre maternelle — flamboiera chez les mâles en activité de luxe, en force et beauté de voix, en éclat de plumage, en danses étranges ou frénétiques. Ce sont eux qui proclameront la montée du désir, l'attente de la pariade.

Le chant n'est pas seulement l'hymne à la bien-aimée. Il traduit les émotions complexes et multiples que le mâle, sous l'influence impérieuse ou latente de la passion qui le soulève au-dessus de lui-même, ne peut plus enfermer dans un simple cri : affirmation de soi, de sa vigueur et de sa beauté, de son bonheur de vivre et de sa place dans la nature. Ainsi, au moindre soupçon d'une présence étrangère, la Bouscarle emplit les roseaux du vacarme de sa strophe irritée et fanfaronne. Gardien de son canton, le Rouge-Gorge fait connaître à tous, en phrases variées à l'infini, qu'il est possesseur du territoire et qu'il entend y rester maître. Car, chanter, pour l'oiseau, c'est aussi lancer un défi. En face des femelles timides, les rivaux s'affrontent par la voix. D'une tête d'arbre à l'autre, les mâles Pinsons se jettent sans cesse, et comme s'ils voulaient le dernier souffle de l'adversaire, leur refrain triomphal. Au fond du buisson d'aubépine, deux Rossignols, face à face, s'écoutent chanter tour à tour, comme s'ils cher-

de
Inv. Part. N°

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chaient à ravir le secret qui fait le chant plus beau. Au-dessus des prairies et des bois monte ainsi, éclatante ou discrète, douce ou âpre, la jactance des mâles, qui se répète de proche en proche. Aux limites de l'habitat de l'espèce, où la lutte par la voix s'atténue entre les rivaux isolés, le chant perd sa force et sa beauté.

En effet, cette beauté n'est pas primitive : descendants des Sauriens par le fossile ailé à queue de lézard, l'Archeopterix, les oiseaux qui, de la fange des marais de l'époque secondaire ont gagné la terre ferme, puis se sont élevés dans les airs, conservent dans leur voix la trace du coassement de leurs ancêtres. Chez les plus grands artistes eux-mêmes, par instants, la tache atavique reparaît. Le Rossignol interrompt ses strophes les plus belles par un « carr » qu'on dirait sorti du gosier flasque d'un batracien. Pour le Merle, la paille dans le métal précieux, la note gutturale, se trouve à la fin de la phrase sifflée : chez la Grive, elle se glisse en sons durs et âpres, entre les cadences les plus pures. La Fauvette polyglotte fait débuter son chant par trois notes rauques. La cascade sonore de l'Alouette, la chanson intime et douce du Bouvreuil, celle, claire et argentine, de la Linotte, portent toutes, par moments, l'empreinte de la tare originelle.

Chaque année, au printemps, l'oiseau peinera pour dépouiller son chant de la gangue primitive. Plus l'artiste est grand, plus dur est le labeur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pendant des semaines, le gosier devra être assoupli, et, chaque jour, les sons en sortent un peu plus purs. C'est en janvier, par les soirées douces, avant le coucher du soleil, que le Merle étudie ; vers le même temps, l'Alouette, en de courts vols, laisse tomber quelques bribes de chant. A leur retour au pays des nids, en mars et en avril, la Fauvette à tête noire, le Rossignol, sont des apprentis qui cherchent les accents de l'année passée. Le jeune mâle qui chante pour la première fois doit se rappeler la voix paternelle qu'il écoutait l'été dernier, blotti encore au fond du nid. C'est ici que s'affirment le tempérament, la virtuosité individuels, dans l'effort vers la perfection. Sous l'uniformité apparente des phrases, des cadences, du timbre, dans la même espèce, rien n'est plus plastique que le chant de l'oiseau. A côté de médiocres chanteurs, se révéleront de grands solistes. L'entourage aura souvent une influence dégradante. Le Merle, la Fauvette à tête noire, élevés dans le voisinage des marais, mêleront à leurs notes habituelles, celles, rauques et saccadées, des Rousserolles. Ailleurs s'établiront des foyers de belle et pure tradition.

D'innombrables espèces s'élèvent à peine, dans leur chant, au-dessus du cri. L'amour adoucit bien, dès janvier, le croassement de la Corneille, et donne au bavardage raboteux de la Pie un ton de confidence. Sous son influence, les notes âpres de l'oiseau de proie prennent une résonance nou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

velle : le Faucon Crécerelle, dans ses cercles planés de février, la Chouette Effraie avec son vol blanc du crépuscule, auront des stridences presque musicales. Mais tout art est absent de ces voix. Pour saisir l'évolution ascendante du chant, depuis le cri primitif, il faut suivre la série des habitats de l'oiseau à travers les âges, passer de l'océan, berceau de toute vie, au limon des estuaires, au lac d'eau douce, puis à la végétation des plaines, enfin à la forêt. La mer n'a pas un chanteur : son étendue, le bruit de sa houle, la dure existence qu'elle impose aux êtres, étouffent l'effort d'art et ne permettent que le cri des Goélands, l'appel rauque des Guillemots, des Pétrels, des Pingouins. Mais déjà, lorsqu'elle s'adoucit dans ses criques moins âpres, sur les vases qu'elle dépose dans les baies, parmi l'herbe des dunes, de gracieuses bêtes au vol puissant sur des ailes effilées ont trouvé l'expression musicale : appel flûté des Chevaliers, plainte étrange du grand Courlis, notes harmonieuses du Pluvier à collier, trille, presque un chant déjà, des Bécasseaux pieds rouges. Plus loin encore, sur l'étendue abritée des marais où tant d'espèces, Echassiers ou Palmipèdes, n'émettent que des sons nasillards ou métalliques, les Sarcelles chuchotent en sifflements doux, et, pour la première fois, un vrai chant apparaît : celui du grand oiseau blanc, le Cygne sauvage. Sa voix forte, maîtresse de la pleine octave, retentit farouche, triomphale et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tendre, sur les lacs d'Islande, quand son large vol argenté le ramène auprès de sa compagne qui couve sur le gros nid d'herbes sèches. Entendre ce chant, disent les paysans de là-bas, c'est oublier tout ce qu'on sait et se souvenir de ce qu'on ne sait plus. Mais le Cygne est une créature d'exception. Il dédaigne les prudences de la coloration protectrice, il surpasse le peuple ailé des eaux par sa force et sa beauté ; seul parmi ses proches alliés, Oies et Canards, il est doté d'une voix musicale.

Pour trouver la phalange des vrais chanteurs, il faut atteindre la rive du ruisseau, la prairie qui monte en pente douce jusqu'au coteau, la haie qui borde le champ de céréales, la futaie. C'est là que vivent, aiment et chantent les Passereaux : Fringilles au bec conique et broyeur de graines, Alouettes et Farlouses brunes, Bergeronnettes sveltes, Fauvettes et Grives sobres de teintes et riches de voix, et d'autres encore, tribus dernières venues de la grande famille ailée, les plus évoluées et les mieux douées, car elles ont non seulement les plus beaux chants, mais aussi les plus beaux nids.

A côté de celles-ci, vivant dans les mêmes lieux, les lourds Gallinacés, Perdrix, Faisans, Tétras, attachés à la glèbe, ont à peine su modifier leur cri. C'est que l'artiste a besoin d'être affranchi de la servitude trop grande du sol. Il lui faut l'essor aisé, l'ascension légère vers le point élevé d'où les notes tomberont plus claires, porteront

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus loin. C'est en plein vol, soutenues par l'air seul, que chantent les Alouettes et les Farlouses. Pour les autres Passereaux, la branche de l'arbre, le rameau du buisson, ou la tige grêle de la plante herbacée, porteront le chanteur. A tous, qu'ils vivent de graines ou de petites proies vivantes, la forêt ou la prairie, par la nourriture abondante et facile, assureront les loisirs indispensables au développement de leur voix.

L'art musical est né de la satisfaction qu'éprouve l'être à traduire sa vie par un son. La mouche dorée, qui bourdonne, aime le bruissement de ses ailes ; la cigale, dans l'extase de sa vibration, oublie l'ennemi qui la guette. L'oiseau jouit de la note que son propre gosier module. Mais s'il atteint, lui, jusqu'à l'art, c'est que, doué du sens de la beauté, il a su, parmi ses notes, choisir les plus claires, les plus pures ou les plus pleines, les relier les unes aux autres, trouver le rythme, composer la phrase, transposer les tons, parvenir ainsi à la pure musique, et du cri, faire jaillir un chant Et c'est par la recherche de la beauté que l'art de l'oiseau nous touche. Nous comprenons et nous interprétons son effort esthétique ; la chanson de l'Alouette devient pour nous l'expression de la gaieté courageuse et sereine ; aux strophes du Rossignol, nous trouvons un accent de ferveur.

Chez les plus doués eux-mêmes, les Passereaux, le chant avant d'atteindre à la beauté, hésite et tâtonne. Beaucoup d'espèces n'ont qu'une seule

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

note, à peine distincte du cri. Le Bruant des haies, perché sur le buisson d'aubépine, zézaie inlassablement son unique syllabe. Ses cousins, le Bruant jaune et l'Ortolan, ont trouvé la phrase simple, monotone au début, mais qui s'épanouit en finale sur une claire note tenue. Le Pinson l'amplifie dans son refrain précis, au crescendo éclatant. La Linotte, le Chardonneret, la prolongent et la rompent en un récit musical assez confus mais spontané, ingénu et ponctué de fraîches exclamations. L'Alouette des champs varie ses combinaisons, compose, improvise, et sur la trame musicale la plus simple, touche au grand art. Avec un timbre plus plein, les Fauvettes assemblent leurs notes en chansons joyeuses, limpides, un peu faciles. Une d'elles, la Fauvette à tête noire, dans sa belle phrase sonore et largement rythmée qu'elle lance à plein gosier, fait pressentir déjà la famille des maîtres, celle des Turdidés ou Grives qui donne, sous nos climats, quatre grands artistes : le Merle, la Grive musicienne, le Rossignol et le Rouge-Gorge.

Le premier, l'oiseau noir au bec jaune, le roi des haies, anime nos campagnes, dès que l'hiver s'adoucit, de sa strophe aux tons flûtés et pleins. La phrase est un peu courte, mais riche et bien liée, la cadence est belle, l'émission aisée, liquide, sereine. Dans le carillon rythmé de ses notes claires, rapides, imprévues, la Grive musicienne enferme toute la joie de vivre, la véhémence

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

capricieuse et gaie, et c'est l'hymne le plus frais du premier printemps qui jaillit de sa poitrine rousse mouchetée de noir. Un peu plus tard, en avril, le Rossignol déploie, dans son chant nocturne, ses accents passionnés, ardents, sincères. Celui-ci possède toutes les ressources de l'art : en une vingtaine de strophes différentes, il accumule ses notes pleines et riches, il les lie, les oppose, les répète. A peine s'est-il tu, aux premières lueurs de l'aube, que le Rouge-Gorge fait entendre sa voix aux modulations infinies ; elle est toute en nuances, sans cesse variée dans son thème, successivement au diapason de tous les chants, de tous les cris de la nature, et si insaisissable, dans ses sautes imprévues, que le petit oiseau brun à la poitrine couleur de rouille peut chanter tout près de nous sans que nous le remarquions.

Mais voici la vie émotive de l'oiseau à son comble : bien-être, joie d'exister, bonheur de se sentir à sa place dans le coin de nature élu, de tenir le territoire en face des convoitises rivales, désir et possession de la compagne. Le chant, détente libératrice d'une plénitude vitale que l'oiseau ne peut contenir, est émis par le mâle avec des attitudes souvent étranges, tantôt frénétiques, tantôt figées, qui trahissent l'agitation profonde de l'être et le transfigurent. Les Bruants, perchés sur l'extrême bouquet de feuilles de l'arbrisseau, renversent la tête en arrière, dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une pose extatique. Le Chardonneret, les ailes pendantes, remue son corps de côté et d'autre, sur le pivot de ses pattes grêles. La Huppe, d'un geste grave, à chacun de ses « pou-pou-pou », salue en déployant son aigrette. Le Traquet Pâtre, quittant son observatoire sur la tige recourbée de la ronce, se maintient en l'air, par l'agitation rapide de ses petites ailes, comme s'il était suspendu à un fil invisible, pendant qu'il égrène sa chansonnette acide. La Fauvette grisette se lance au-dessus de la touffe de l'églantier, pirouette en l'air, et retombe, pour y finir sa strophe, dans le fourré. Le Cini, le Verdier, la Linotte, au vol d'ordinaire court et saccadé, glissent maintenant dans l'espace, les ailes largement étalées, avec des souplesses de Chauve-Souris. Et c'est pendant sa sérénade amoureuse que le Grand Coq de Bruyère, oublieux du danger, reste sourd au craquement des aiguilles de sapin sous le pas du chasseur.

En mai et juin, les longues heures ensoleillées ne suffisent plus, pour certains chanteurs du jour, à l'expression de l'intensité de vie qui les anime. Longtemps après le coucher du soleil, la Grive, le Rouge-Gorge, le Traquet Pâtre, se font encore entendre, et jusque dans la nuit le Coucou appelle dans les bois. C'est alors que la Lulu, le seul oiseau qui chante en plein vol dans l'obscurité, sœur pourtant de ces Alouettes qui se grisent de soleil, laisse quelquefois tomber de haut, vers minuit, sa chanson exquise.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En juillet, une à une, les voix s'éteignent. Les petits réclament l'attention ; les allées et venues des parents entre le nid, où s'ouvrent sans cesse les becs exigeants, et l'arbre, la prairie, ne laissent plus de loisirs pour le chant. Et puis la grande crise annuelle de l'oiseau approche, celle de la mue. Chaque plume, usée par la vie active de la belle saison, est remplacée par une plume nouvelle, moins brillante et plus chaude.

En août, un grand silence descend sur les bois et les champs ; seuls, des piaillements de jeunes, des cris furtifs d'appel, se font encore entendre dans la nature brunie par le soleil. L'attraction du sud, des pays d'hivernage, agite obscurément nos visiteurs d'été ; les premiers migrateurs : le Coucou, la Huppe, le Loriot, s'en vont déjà.

Avril et surtout mai ont connu l'apogée des chants, et pourtant, à aucun moment peut-être le charme des voix n'est plus subtil que dans les soirées de fin juin, quand un peu de lassitude apparaît déjà chez les chanteurs. La journée a été chaude. Sous le soleil de midi, la phrase monotone et traînante de l'Ortolan a résonné seule, dans les vignobles pleins de lumière. Avec la brise du soir, les sons ont repris. Puis, au déclin du jour, le bavardage confus des petites voix sans art s'est éteint. Le Rossignol a chanté encore, par fragments de strophes, sans conviction. Alors, le Loriot a sifflé une dernière fois. Des voix, après la sienne, sont montées de la paix du soir,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

discrètes, rares, comme imprégnées de silence et de nuit. Un Merle a tenu la scène, pendant quelques instants ; son sifflet grave, flûté, est venu d'un coin d'ombre, masse de feuillage où la lumière ne pénètre plus. Un autre, puis un autre, lui répondent. La Grive semblait attendre qu'ils eussent fini pour dire à son tour sa chanson sautillante. Des Coucous, au loin, ont répété la double note familière qui prend, à cette heure, une étrange poésie. Puis, l'obscurité grandissant, le Rouge-Gorge, à deux ou trois reprises, lance sa petite note « tac-tac » qui déjà fait penser aux soirs d'automne. Enfin un bruit étrange, celui d'un rouet que tournerait une fileuse, tantôt proche, tantôt lointaine : le chant de l'oiseau de rêve, l'Engoulevent, dont le vol ouaté hante les clairières à l'heure indécise.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA MIGRATION DE PRINTEMPS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

III

LA MIGRATION DE PRINTEMPS

Par poussées lentes, à peine sensibles, le printemps réveille nos plaines: des journées douces, si pures, si prometteuses, que les vergers d'avril eux-mêmes ne pourront nous faire oublier cette première montée du soleil dans le ciel, puis, des retours offensifs de l'hiver, bourrasques du vent de mer, neiges du nord-est, giboulées. Les oiseaux ont commencé leur migration.

Plus haut, au nord, dans les grandes étendues arctiques, but extrême que leurs vols voyageurs atteindront par étapes, la surface de la neige mollit un peu et la brume adoucit le ciel d'acier. Ici, c'est déjà la jeune verdure des prairies. Sur le brun velouté des bois, çà et là, une touffe de saules, un bouleau, ont mis la tache claire de leurs nouvelles feuilles. Plus loin, dans la vallée, la cime

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des grands peupliers s'estompe du brouillard des bourgeons gonflés. Aux haies sont accrochées les couleurs de trois saisons : le rouge des baies automnales de l'aubépine, le blanc d'ivoire des fleurs du prunellier sur la trame noire des branchettes enchevêtrées que l'hiver a dépouillées. Les premiers papillons sortent par les jours de soleil : la grande et la petite Tortues, aux ailes de riche écaille, et la belle Cléopâtre jaune soufre lavé de vermillon. Le soir, quand souffle le vent d'ouest, le crapaud verdâtre, l'Alyte, qui aime le dessous des pierres, lance son « clok, clok » argentin. Sur les pêchers, parmi le fredonnement anonyme des abeilles, un gros bourdon noir, le Xylocope aux ailes enfumées, suspend lourdement aux fleurs roses son corselet noir aux reflets pourpres.

En ces jours où la poussée vitale est encore contenue, hésitante, par une matinée calme, de très bonne heure, un point noir surgit au sud, à l'horizon gris : les Oies sauvages. Elles passent, si haut parfois qu'on distingue à peine les grandes ailes, les longs cous tendus. La petite troupe glisse au-dessus de nos têtes et disparaît vers le nord. Puis, ce sont, en pleine nuit, avec leurs cris rauques, les Grues cendrées qui prennent la même direction. Ou bien encore c'est la plainte étrange, désespérée, du Courlis. Et cette ligne sinueuse des Oies, ces cris dans l'ombre, ces ailes infatigables qui, chaque année à la même époque, traversent les grands espaces, sont évocateurs du mystère des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

anciens âges du monde, des forces primitives auxquelles obéissent aveuglément les êtres.

Plus près du sol, nos espèces soi-disant sédentaires ont déjà poussé fort avant leurs arrangements domestiques. Les chants ont éclaté partout. Le Rouge-gorge, solitaire incorrigible des mois d'hiver, qui repoussait sa compagne de l'été dernier si elle se hasardait sur son « canton », l'appelle maintenant et lui apporte un ver de terre. Les Mésanges, la bleue, la grande Charbonnière, visitent, par couples, les troncs d'arbres creux. La Draine, la grive de gui, intrépide et farouche, recouvre déjà, sous les plumes de sa poitrine tachetée, les quatre ou cinq petits de sa première couvée. Le Merle noir, la Grive musicienne, les deux grands chanteurs de ce premier printemps, ont choisi leurs conjoints. Les Pies, en d'innombrables conciliabules bruyants, ont réparti leurs couples. Sur les chaumes et les labours frais, dans les vignes que taille le paysan, les bandes de Verdiers et de Linottes s'émiettent par paires. Le Pinson, après avoir longtemps balbutié, égrène maintenant sa strophe triomphante. Dans le marais, les Canards sauvages ont choisi leur retraite nuptiale : des roseaux décolorés par l'hiver on voit deux formes s'envoler : le beau mâle col-vert en costume de noces, précédé de sa femelle à la livrée sombre.

Ces espèces, et d'autres encore, ne nous ont pas quittés l'hiver. Et pourtant, elles aussi ont subi l'influence de la force migratrice. Leur voyage a

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pu n'être que du sommet de la montagne à sa base, du coteau à la vallée prochaine, du bois à la plaine, de l'étang au ruisseau qui court à travers la forêt, gonflé par les pluies de février. Mais toutes, ou presque, ont bougé, poussées par ce besoin de changement qui est au fond de chaque être animé. Et c'est même chez ces voyageurs timides et casaniers que nous saisissons les premières manifestations d'un instinct qui poussera les grands migrateurs à traverser les continents et lancera les Pluviers dorés au-dessus des mers pour leur faire survoler deux fois par an la moitié du monde.

Sans doute, cette force est complexe, obscure, et ses éléments sont multiples. Car l'oiseau est, à divers degrés, un perpétuel errant qui oscille entre deux pôles d'attraction : le coin de terre natal, patrie des noces et du nid, auquel l'attache une mémoire ineffaçable, et le terrain de pâture, source nécessaire de sa subsistance. Pour passer de l'un à l'autre, il possède ses deux ailes, qui ne connaissent l'obstacle ni des montagnes ni des mers, et cet étrange sens de l'orientation.

Ce pays natal et ce terrain de pâture, nos sédentaires à déplacements réduits les trouvent souvent voisins ou même confondus. L'hiver de nos régions tempérées, qui tue ou engourdit les insectes, va les écarter l'un de l'autre pour les espèces vivant de proies molles. Les couples qui nichent loin dans le nord verront la distance intermédiaire décuplée par la longue saison froide qui couvre de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

neige la terre nourricière et de glace les rivages grouillants de vie marine. L'espace, bref ou immense, entre le berceau au nord et la région d'abondance au sud, il faudra, pour l'oiseau, le franchir chaque année, à l'aller et au retour. L'habitude sera ainsi créée. L'amplitude de ce va-et-vient variera avec l'alternance, au cours des âges, des époques glaciaires qui, pendant des milliers d'années, amèneront les neiges perpétuelles jusqu'aux Pyrénées, et des périodes chaudes qui couvriront la France d'une faune et d'une flore tropicales. Mais toujours il y aura, vers le nord, quand aux glaces succéderont les pluies chaudes, une zone redevenue utilisable pour la vie, un vide zoologique à combler ; et toujours il y aura, dans le sud, un trop plein vital qui rebondira vers les espaces libérés. L'indéfinie répétition de ce rythme passera à l'état d'instinct dans le patrimoine héréditaire de l'espèce. Les routes de migration, choisies de préférence parallèles aux côtes, se modifieront suivant la configuration, variable à travers les siècles, des continents. Et deux fois par an, sur ces voies invisibles, vers le nord au printemps, vers le sud à l'automne, le puissant appel entraînera les migrateurs.

A présent, la grande force aspire vers les terres baltiques ou scandinaves celles des espèces particulières au nord qui sont venues demander l'abri et la subsistance à nos hivers modérés : le Mauvis, merle brun aux flancs roux qui nous était arrivé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aux vendanges ; la Litorne, la plus belle des grives européennes, gris cendré et châtain profond, celle dont le « tia-tia-tia » a retenti tout l'hiver dans les peupliers de nos vallées ; le petit Tarin vert, dont les bandes joyeuses explorent les aulnaies ; le Pinson d'Ardennes, noir lustré et fauve. Ceux-ci et d'autres encore, oiseaux de marais, de rivage ou de mer, qui hier étaient avec nous, disparaissent peu à peu.

Longtemps avant leur départ, sur le pourtour du bassin méditerranéen, et jusqu'au delà de l'Equateur, l'instinct de migration a mis en mouvement, lentement, par nappes d'espèces, et par vagues successives, tantôt calmes et régulières, tantôt ralenties et disloquées par les gros temps, nos visiteurs d'été, ceux qui vont peupler nos bois et nos jardins. Par étapes, pendant des semaines, voyageant surtout de nuit ou de grand matin, raccourcissant les traversées de mer par la voie des péninsules, l'Espagne et l'Italie, ils affrontent le long voyage, les périls de la tempête et de l'oiseau de proie, les pièges de l'homme. C'est la suprême épreuve d'endurance qui éclaircira les rangs, éliminera les faibles et n'amènera à pied d'œuvre, pour la reproduction de l'espèce, que les forts, les adroits ou les heureux. Presque toujours, les mâles sont partis les premiers, en avance d'une dizaine de jours. C'est qu'il faut que là-bas, dans le pays natal, au nord, à l'arrivée des femelles, le choix soit déjà fait par eux des endroits où se fixeront les couples;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avant l'époque des noces, la préparation de la demeure, le jalonnement du terrain de chasse. Dans bien des espèces, au site familier, les époux de l'an dernier se retrouveront, et cette double fidélité au lien conjugal et au lieu natal durera jusqu'à la mort.

Le premier visiteur d'été qui nous arrive des côtes méditerranéennes, est une petite fauvette au plumage vert-brun, le Pouillot véloce. Par un jour ensoleillé de février, en bordure du bois ou dans le lilas dont les bourgeons se gonflent déjà à l'abri du mur du jardin, le minuscule oiseau sombre explore légèrement les rameaux nus. Son seul chant « zip-zip-zap », aux syllabes bien détachées, répétées sans fin, l'a fait surnommer le « compteur d'écus ». L'année est si nouvelle encore, les arbres si dépouillés, le vent si froid, qu'on a peine à voir en lui un messager du printemps. Son cousin, le Pouillot-chantre, plus clair, plus effilé, monte un peu après lui vers les forêts de l'Ile-de-France, répétant en chemin cette strophe commencée par une note de joie, finie dans une plainte lassée, qui retentira tout l'été dans les taillis. Puis c'est encore une Fauvette, celle à tête noire, si sobre de couleur dans sa robe cendrée, si brillante par sa voix pure et légère, qui égaiera les petits jardins jusqu'au cœur des villes.

Un matin de fin mars, entre deux touffes de bruyère, sur le sable frais qu'il parcourt d'un pas

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grave, un oiseau étrange, au long bec recourbé, déploie soudain en éventail, si vous le surprenez, l'aigrette rousse qu'il tenait abaissée sur sa tête et deux ailes admirables aux larges bandes alternées blanches et noires : la Huppe, qui fuit les terres africaines que le soleil va durcir, pour demander à nos sols humides le ver ou la larve qu'elle ira chercher sous la mousse et dans le sol.

Enfin, coup sur coup, aux premiers jours d'avril et, comme pour confirmer une annonce dont les giboulées nous faisaient encore douter, deux grands messagers nous arrivent : l'Hirondelle de cheminée, le Coucou. La première Hirondelle ! Le premier Coucou ! Depuis que l'humanité, de l'abri des cavernes, a voulu scruter l'horizon pour y saisir les signes du temps, elle a fait de ces deux annonciateurs des emblèmes de joie, de lumière et d'abondance, au sortir du froid et de la nuit. L'hirondelle voyage par étapes journalières du fond du continent noir et des Indes, suivie de près par sa sœur aux reins blancs, l'Hirondelle de fenêtre, qui construira la coupe close de son nid de boue sous les auvents de nos toits. Le Coucou, oiseau parasite aux amours équivoques, lointain voyageur d'Afrique et d'Asie, friand des chenilles velues, les processionnaires, qui quittent justement en longues files leurs nids soyeux dans les pins, lance en arrivant, dans la matinée grise, sa double note moqueuse, que répètent les petits pâtres. Et à la même époque, par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

paires, ou en faibles troupes, des marécages équatoriaux, la Cigogne blanche monte vers les terres lorraines.

D'autres migrateurs se pressent, et maintenant, chaque jour, une nouvelle surprise, un nouvel enchantement, attendent celui qui sait voir le vol furtif des ailes brunes, fauves ou grises, dans les haies qui verdissent, qui sait écouter et reconnaître les appels familiers. Un matin, c'est le Rossignol, et tous les chants qui nous avaient charmés jusqu'ici paraissent aigres ou saccadés auprès de cette voix qui ne fait pourtant que balbutier encore ; puis le Rouge-queue de muraille en somptueux plumage de noces, poitrine et reins cuivrés, manteau gris-bleu, gorge noire et front blanc pur. Son cousin le Charbonnier, qui laisse tomber, du haut des vieilles pierres des églises, et des murs des villages dévastés par la guerre, sa chanson de petite cascade de verre pilé, l'a devancé de quelques jours. Demain, les Bergeronnettes jaunes, au hoche-queue incessant, se faufileront entre les touffes vertes de l'herbe des prairies riveraines; la Farlouse des arbres se laissera choir en parachute de l'arbre isolé dans la clairière, chantant à perdre haleine, les ailes ouvertes ; la Fauvette grisette chuchotera invisible dans l'épaisseur de la haie. Puis, très haut dans le ciel, apparaîtra l'oiseau noir, le Martinet, dont les bandes criardes tourneront jusqu'en août autour des édifices, le puissant voilier que ses ailes minces portent sans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

efforts vers nos contrées, du cap de Bonne-Espérance et de Madagascar, vrai roi des airs, le seul peut-être de tous les oiseaux qui puisse, comme la reine-abeille, célébrer en plein ciel le rite nuptial.

Alors, vers la fin d'avril, et comme s'il attendait le brusque éclatement des premières feuilles cuivrées des chênes pour y cacher son plumage trop étincelant d'oiseau tropical, le Loriot, jaune ardent et noir profond, lance son appel flûté triomphal.

D'autres viendront, en foule, Pies-grièches tendres de couleur et farouches d'attitudes, Fauvettes des taillis, des jardins et des roseaux, Gobe-mouches, puis l'Engoulevent, étrange oiseau sombre au vol ouaté de nos crépuscules d'été, la Tourterelle, jusqu'à ce qu'une troupe attardée de Bécasseaux, se hâtant vers l'extrême nord, survole nos estuaires et nous annonce que là-haut, dans les terres arctiques, le soleil a fait reculer les glaces aux limites qu'elles ne veulent plus céder. Mais aucun de ces derniers venus, dans les feuillages déjà durcis, ne pourra nous faire oublier l'arrivée de nos premiers messagers du printemps parmi les rameaux encore nus, ni le trait d'or du vol du Loriot entre les troncs noirs des chênes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AMITIÉS — HAINES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IV

AMITIES — HAINES

Il existe, entre groupes d'êtres différents, des attractions ou des répulsions qui souvent nous semblent mystérieuses, inexplicables : ces sentiments amicaux ou hostiles, qu'il faut envisager sous leur aspect collectif puisqu'ici l'individu est noyé dans la masse, ont pourtant leurs raisons profondes, car la Nature, élagueuse impitoyable, n'aime pas les bourgeons superflus ni les pousses inutiles : l'amitié désintéressée, la haine sans racines vives, sont des excroissances qu'elle ne laisse pas volontiers se développer.

Est-il possible d'appeler sympathie l'impulsion qui assemble, dans les temps de disette, des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

espèces variées ? En hiver, lorsque le vent souffle du Nord depuis quelques jours, les oiseaux commencent à se réunir auprès des maisons et dans les cours des fermes. Autour d'une meule de paille, si la couche de neige n'est pas trop épaisse, aux Moineaux domestiques se joignent bientôt les Pinsons et les Verdiers. Leurs plumages ébouriffés semblent ternis par le froid, mais la belle poitrine roux orange du mâle Pinson d'Ardennes, ou celle, dorée, du Bruant jaune, mettent une tache vive sur le sol blanc ; des arbres ou des buissons voisins, une demi-douzaine d'Etourneaux, un Merle, un Rouge-Gorge, un couple de Fauvettes traine-buisson arrivent à leur tour. Tous s'occupent à rechercher les menues graines, les débris, à retourner la balle de blé, trop absorbés par leur besogne pour se quereller. Sans doute c'est la misère de la saison, la menace de la famine, qui les agglomère ainsi. Pourtant, une solidarité presque amicale semble unir le plus grand nombre, car tout à coup, on ne sait sur quel signal d'alarme ou par quelle panique soudaine qui envahirait tous ces cerveaux, la troupe presqu'entière s'envole, trace en l'air un cercle ou deux, pour se poser à nouveau au point de départ, d'un même mouvement. Mais il y a des dissidents : le Merle, le Rouge-Gorge, la Fauvette traine-buisson, regagnent isolément la haie voisine.

Est-ce une mutuelle affection qui pousse trois espèces de Becs-fins aquatiques, la Grande Rous-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

scrolle, la Phragmite et l'Effarvate à nicher à proximité les unes des autres, dans la végétation du bord des eaux ? On bien encore, est-elle voulue par ses membres, cette association des Hirondelles de rivage et du Martin-Pêcheur qui ont creusé leurs galeries côte à côte dans le même talus d'une sablière ? Sont-elles vraiment amies, ces deux espèces parentes, le Moineau domestique et son cousin le Friquet, à calotte vineuse, qu'on voit loger leurs nichées sur le même mur d'église, le premier sous les tuiles, le second dans les trous de la face verticale?

Comme dans le rassemblement d'affamés formé l'hiver dans un moment de crise, c'est surtout la nécessité qui cimente ces groupes. En d'autres temps, les Fauvettes aquatiques n'ont aucune tendance à se réunir ; le Martin-Pêcheur ignore ses voisines brunes et les deux races de Moineaux, si proches par le sang et le genre de vie, ne se recherchent guère. Mais, pour les uns comme pour les autres, la région, par endroits, présente peu de sites favorables aux nids : la rivière offre des massifs de roseaux et des berges à pic en quelques parties seulement de son cours ; chaque village n'a pas, dominant ses maisons, de vieilles murailles grises. Il a donc fallu aux occupants se plier aux circonstances et s'accommoder de compagnons qui affirment, eux aussi, leur droit à la vie.

D'ailleurs, ce n'est guère pendant la saison des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nids que se manifeste l'amitié. A cette époque, et à moins qu'il ne vive en colonies d'une même espèce, chaque être devient individualiste; l'amour l'isole avec son conjoint, le sépare de ses pareils, l'absorbe dans le souci primordial de l'avenir de la race. Pour beaucoup d'oiseaux, la vie solitaire ou par couples, reste en tout temps la règle. Ainsi la Pie-grièche grise ne recherche la société d'aucune autre créature ailée : dès sa couvée dispersée, elle parcourt seule les champs, et passe d'un arbre à l'autre de son beau vol papillotant, le plus imprévu de ceux qui traversent le paysage d'hiver. Chez les Becs-fins, le Rossignol, le Rouge-queue de Muraille, le Rouge-Gorge, vivent en toutes saisons rebelles à l'association.

Pourtant, c'est bien l'amitié, quoiqu'entachée sans doute d'éléments utilitaires, qui resserre le lien entre certains oiseaux et, presque toujours, à sa base se trouve l'instinct de sociabilité. Celui qui aime s'unir à ses semblables se rapproche volontiers des autres espèces. Parmi celles-ci, ses préférences le porteront vers les êtres qu'une communauté d'origine plus ou moins lointaine avec lui a dotés, sinon d'une livrée pareille à la sienne du moins d'habitudes analogues. C'est ainsi que, suivant les saisons, se retrouvent groupées, comme en un faisceau constamment délié et renoué au hasard de leur vie errante, des formes bien distinctes, mais parentes. Par exemple, dans les prés d'Avril, deux races de Bergeronnettes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

jaunes se joignent à deux autres à plumage bigarré, noir, gris et blanc, pour chercher leur vie à pas distingués et rythmés par un lent hochement de queue, dans l'herbe nouvelle, près d'un cours d'eau. Plus tard, vers la fin de l'été, au ras des chaumes, ces vols courts et pressés de centaines de petites ailes brunes légèrement bordées de blanc, mêlées à d'autres noires barrées de jaune vif, révèlent deux espèces voisines, la Linotte et le Chardonneret ; ou bien encore, trois formes sœurs, les Hirondelles de cheminée, de fenêtre et de rivage, semblent se donner rendez-vous sur les fils télégraphiques, en longues brochettes de poitrines blanches et de dos foncés, pour les relais du voyage automnal ; elles paraissent toutes semblables, mais sitôt qu'elles se mettent en route, le triage se fait, car l'Hirondelle de cheminée a le coup d'aile le plus ample et une allure de migration particulière.

Une autre réunion amicale de parents proches se voit sur les labours d'hiver : une trentaine de Corneilles noires, et cinq ou six à manteau gris venues des pays du Nord, sont mêlées à des Corbeaux Freux, tout pareils aux premières, sauf par la base du bec qu'ils ont dénudée. Sur les confins de la troupe, il y a souvent deux ou trois Pies, presque jamais plus. Pourtant, une bande de ces dernières, une vingtaine peut-être, est posée à quelque distance, mais les Pies semblent comprendre que, malgré le lien de famille (car elles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aussi sont des Corvidés), leur compagnie en trop grand nombre ne sera pas admise, et se tiennent à l'écart. En effet, des préséances sont reconnues dans cette assemblée : la Corneille y est reine et tout morceau trouvé par le Freux ou par la Pie doit lui être abandonné, si elle s'avance pour le revendiquer.

De tous ces groupements fraternels, les plus variés, par le nombre des espèces que l'amitié contribue à agglomérer, se trouvent en novembre dans les champs en friche. A terre, c'est tout un grouillement de plumages qu'on dirait pareils et de la couleur de cette maigre végétation qui les confond dans sa grisaille. Au vol, les différences se révèlent: dos marrons des Friquets et des Linottes, ailes de Pinsons communs et des Chardonnerets, qu'une épaulette blanche ou une barre jaune font vibrer dans la lumière, manteaux olivâtres des Verdiers et des Cinis, reins de neige des Pinsons d'Ardennes. Tous ces oiseaux sont des Gros-Becs, et leur rassemblement constituerait bien le type d'un groupe d'espèces étroitement parentes et amies si quelques autres éléments ne venaient s'y mêler ; parmi ceux-ci les plus fidèles sont la Farlouse dans sa triste livrée vert-brun, le Bruant Zizi, un oiseau des haies, roux avec une poitrine jaunâtre, et le gracieux Bruant des roseaux dont la tête et la gorge noires sont séparées par un col blanc pur et qui vit d'habitude au bord des rivières.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Que viennent-ils faire dans la troupe des Gros-Becs ? C'est qu'ils ont tous une nourriture similaire en cette saison et la trouvent par des moyens analogues, sur les mêmes lieux. Le Zizi et la Farlouse, comme le Friquet et le Pinson, cherchent à terre de petites graines ou de menues larves ; le Bruant des roseaux, dans une attitude identique à celle du Chardonneret et du Cini, sait courber les longues tiges des graminées pour les fouiller plus facilement à terre. Cette communauté d'habitudes les a rapprochés de leurs compagnons, comme elle unit aussi dans leurs randonnées à travers les bois des oiseaux très dissemblables, les Mésanges, les Roitelets et les Pouillots, qui n'ont en commun ni la parenté très proche ni la forme. Une association amicale et spontanée d'ouvriers occupés au même atelier, mais munis d'outils différents, est ici manifeste. Dans le pin qu'envahit leur troupe infatigable, tout est exploré : les Mésanges, visitant jusqu'aux dernières ramifications des branches, frappent de leurs solides mandibules et font éclater les bourgeons ou les écailles des cônes ; les Roitelets et les Pouillots insinuent leur bec effilé jusqu'au fond des bouquets d'aiguilles, pendant que, s'agrippant au tronc même, ce petit artisan consciencieux et généralement solitaire, le Grimpereau, qui n'a pu résister à l'entrain contagieux de la bande, parcourt l'écorce en tous sens et fouille les crevasses.

Mais la fraternité de métier crée d'autres sym-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pathies plus étranges encore. Ainsi, dès l'automne, parmi les Corneilles et les Freux, dont les lourdes formes se meuvent lentement sur les prés humides, ces points noirs en perpétuelle agitation sont des Etourneaux venus là eux aussi pour les larves terrestres ou les vers ; les becs, gros et petits, tâtent le sol en surface, ou s'y enfoncent. Quel plaisir peuvent avoir à être ensemble ces espèces si différentes de taille et de mœurs ? Pourtant, leur association n'est pas rompue une fois le repas terminé : lorsque les Corneilles s'élèvent pour se poser dans un orme, les Etourneaux les suivent et vont peupler la tête de l'arbre voisin. Ils semblent d'ailleurs avoir pour la société des Vanneaux une prédilection plus grande encore, et, de leurs courtes ailes pressées, escortent, souvent très haut, le vol souple de ces compagnons d'un moment, rencontrés dans la prairie.

Instinct de sociabilité, parenté, métier commun, ce sont là sans doute autant de mobiles qui peuvent expliquer l'amitié entre espèces, mais suffisent-ils à interpréter tous les cas ? Pourquoi, par exemple, le Bruant Proyer, bien qu'il soit un des plus grégaires des passereaux, reste-t-il rebelle à toute affiliation étrangère ? Par quelle raison le Bruant Zizi est-il souvent présent dans la troupe des Gros-Becs, alors que son cousin, le Bruant jaune, au moins aussi sociable que lui, n'y paraît pas volontiers ? Comment ces deux espèces si proches, l'Alouettes des Champs et la Lulu, maintien-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nent-elles leurs bandes distinctes dans les chaumes où elles sont posées côte-à-côte ? Et, quand les Mésanges se groupent, la Huppée ne reste-t-elle pas à l'écart, avec l'arrière-garde des Roitelets dont elle préfère la compagnie à celle de ses parentes ?

En présence des ces anomalies, il faut aller jusqu'au fond mystérieux de l'être, de ce qui constitue sa nature intime, sa sensibilité particulière et rend certaines espèces plus capables que d'autres d'éprouver et de susciter un sentiment d'amitié. Ce don de sympathie, quel oiseau le possède à un plus haut degré que le Chardonneret, déjà charmant par sa forme et sa couleur, et que nous avons vu s'attrouper à l'automne avec la jolie Linotte ? A celle-ci, il reste si étroitement uni que, même au printemps, après la formation des couples, des individus de l'une et l'autre espèce volent ensemble comme s'ils étaient appariés. Plus tard, c'est avec le Tarin que le Chardonneret aime à se retrouver sur les aulnes : il est moins bon gymnaste que son compagnon, sait moins légèrement que lui s'accrocher la tête en bas aux menues tiges pour visiter les chatons, mais, tous les deux, réunis par petites troupes sur le même arbre, mêlent leur voix dans un chœur de notes gaies. Ou bien encore, dans un pré tondu par le bétail, des Cinis sont posés ; de même couleur que l'herbe grise, les mâles plus brillants, presqu'en plumage de noces, ils s'avancent par courts bonds ailés, les derniers passant successivement en tête. Mais dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la bande un peu terne, si bien en harmonie de teinte avec le sol qui la porte, ces joyaux de couleur vive, jaune et vermillon s'enlevant sur du noir et du brun clair, ce sont encore des Chardonnerets mêlés à la troupe.

Entre l'amitié et la haine se place une zone de sentiments ambigus, de rapports mutuels tolérés ou même recherchés et qui pourtant couvrent une hostilité vague. Ainsi, dans les champs labourés bordés de luzerne, tout près du mâle Outarde Canepetière qui, pendant des heures, lance son cri d'appel semblable à l'éclatement d'une cosse de pois sèche, une ou deux Pies se tiennent fréquemment. Quelle curiosité jamais satisfaite ou quel espoir de pillage les attire là ? De part et d'autre aucun geste agressif ne vient troubler le curieux tête-à-tête, sur lequel plane cependant une méfiance réciproque.

Mais c'est surtout entre les oiseaux de proie et les membres de la famille des Corbeaux que l'on ne sait jamais où va finir le jeu et commencer la querelle. Sur les plateaux où les Freux vont chercher leur vie dans les champs ensemencés, un d'entre eux pourchasse une Crécerelle, l'accompagne dans ses évolutions légères, et, prenant les courbes à la corde, semble parfois sur le point de l'atteindre ; le Faucon l'évite par une plongée puis lui donne la chasse à son tour ; la lutte se poursuit en maintes reprises et les deux adversaires sont animés d'une ardeur égale, quand, sou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dain désireux de repos, ils vont se poser ensemble, presque à se toucher, sur le même fil télégraphique. Ailleurs, c'est encore une Crécerelle qui, du haut d'un escarpement, aime à s'élancer au-dessus des peupliers de la vallée ; une douzaine de Pies l'escortent aussitôt et le Faucon aux reins couleur de brique rame sur l'air ou plane en cercles aisés, accompagné par la troupe blanche et noire. Brusquement, il se retourne, attaque une de ses poursuivantes, se laisse tomber vers la terre avec elle et l'abandonne à mi-chemin pour regagner son rocher. Puis, il repart ; à chacun de ses essors, vingt fois répétés, les Pies sont derrière lui et il se jette au milieu d'elles comme en un sport qui se change vite en dispute, et qui laisse malgré tout l'impression d'ébats recherchés par les exécutants pour le plaisir qu'ils y prennent. Entre le Busard cendré et la Corneille, même jeu de chien et chat, mais le rapace aux minces ailes grises et noires est flegmatique : très vite, il repart pour sa quête laborieuse au ras du sol.

Les antipathies des bêtes sont plus simples, moins enchevêtrées d'impulsions diverses, que leurs amitiés : les oiseaux haïssent ceux qui les persécutent, en veulent à leur nichée ou font d'eux leurs dupes. Partout où, en plein jour, le Hibou est signalé, des Passereaux s'assemblent en troupe hostile autour de lui. Ainsi, une explosion de « pink-pink » excités dans un coin de bois est le signe infaillible que les Pinsons ont aperçu sur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une fourche d'arbre la tête carrée de la Chouette Chevêche, et, sous l'arcade sourcilière saillante, le regard à la fois apeuré et cruel de ses beaux yeux fixes, avec leurs pupilles noires bordées de jaune.

Sans retard, aux premiers agresseurs se joignent d'autres Fringilles, des Bruants, des Mésanges, des Roitelets, mais ils se tiennent à distance et l'assaut annoncé à grands cris ne se précise pas : la Chevêche agacée s'envole, suivie de quelques houspilleurs plus acharnés ; bientôt tous, incapables de desseins opiniâtres, espacent leurs voix et laissent retomber le silence et la paix autour de leur ennemie. Lorsque c'est la Hulotte à tête ronde qui est surprise dans sa rigide immobilité verticale le long d'un tronc, les Draines, les Geais, mènent la futile offensive. Mais il faut qu'une horreur particulière se mêle à la crainte qu'inspire à tous le nocturne car les rapaces de jour eux-mêmes lui vouent une haine farouche : les Faucons, les Busards l'attaquent avec fureur quand ils le rencontrent en plaine. L'Aigle Royal, lorsqu'il voit le magnifique Grand-Duc s'élever au-dessus des forêts avant la tombée du jour, interrompt ses cercles planés pour lui livrer combat.

L'oiseau de proie diurne est, lui aussi, exécré par tous les faibles dont il fait son butin. Quand l'Epervier choisit, du haut des airs, sa victime dans une troupe de Mauvis, ou que, rasant les haies, il cherche à surprendre les Passereaux au terrain de pâture, le cri d'alarme, répété aux alen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tours, fige le peuple ailé dans l'immobilité : rester caché sous le couvert des branchettes ou se blottir contre le sillon, est la seule défense. Mais si le rapace, rassasié ou désireux de repos, passe d'un vol oisif, la hardiesse des persécutés se réveille et suscite des actes surprenants d'aveugle courage. Souvent, confiants dans leur nombre, ils le harcèlent en bandes, comme ces Etourneaux qui, conservant leur cohésion de troupe, plongent sur lui et le forcent à une brusque oscillation ; ou bien c'est la poursuite esquissée par deux ou trois Farlouses : on s'attend à chaque instant à voir le pirate se retourner et saisir dans ses griffes une des menues créatures, mais toutes semblent vaguement comprendre que si l'Epervier est à craindre lorsqu'il a arrêté son dessein, fixé l'œil sur sa proie, bandé l'arc de ses ailes pour l'attaque, en dehors de ces moments-là elles peuvent oser un geste de vengeance.

De ces vaines offensives contre l'oiseau de proie détesté, la plus brillante est celle du Loriot. Il va à la rencontre du Busard cendré, le dépasse, vole devant lui comme s'il méprisait ces grandes ailes souples, trop lentes pour la prise en plein ciel. Mais, s'il s'agit de l'Epervier, la tactique est différente : le Loriot avec des cris aigus, harcèle le rapace, qui d'abord plane indifférent ou évite d'un crochet une plongée plus menaçante ; l'agresseur prend du champ, se laisse tomber comme une pierre sur le bandit, l'oblige à se dérober à ces

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

piquées verticales au moyen d'un vol en courbes. Bientôt, les deux oiseaux s'élèvent dans le ciel où le Loriot n'est plus qu'un point ; encore un cercle ou deux et l'Epervier vogue seul, ayant lassé mais non intimidé son ennemi.

A côté des haines permanentes et jamais assouvies, il y en a d'autres saisonnières. Lorsque les couples s'isolent pour la reproduction, les hostilités éclatent entre êtres qui vivaient jusque-là en paix les uns avec les autres, pour s'assurer du logement de la couvée. Une vieille querelle de propriétaire s'envenime, à chaque retour du printemps, pour la possession de trous dans les arbres creux, entre les Pics et l'Etourneau. C'est par un triomphe d'intelligence et de tactique que l'Etourneau, de taille moitié moindre que le Pic Vert et qui n'a pas son puissant bec en ciseau, s'empare de la cavité taillée en plein cœur de chêne par son lourd adversaire, montre à l'orifice une tête hérissée de colère au retour du légitime occupant, lui rend la vie insupportable et reste maître du logis. Mais avec la Huppe, pourtant paisible et sans moyens d'attaque, la méthode de l'Etourneau échoue parfois. Il s'approche, curieux d'abord, sans essayer d'entrer : la Huppe l'a vu, plonge aussitôt de la branche sur laquelle elle était perchée, ouvre ses ailes et fonce sur l'intrus en étalant son aigrette fauve. L'Etourneau, comme ébloui par le déploiement et par le battement des ailes blanches et noires, s'enfuit, et déjà, à la place

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'il tenait tout à l'heure, la Huppe s'accroche à l'écorce à la façon d'un Pic, les plumes bien lissées sur le corps mince, l'aigrette rabattue à plat sur la tête.

C'est aussi le besoin de sécurité pour leurs nichées qui suscite l'implacable rancune des faibles contre les pillards. La Pie, le Geai, sont des maraudeurs professionnels qui amassent autour d'eux la haine de tous, petits et grands : une espèce surtout, la belle Pie-Grièche à tête rousse, blanche et noire avec une calotte de feu, qu'on appelle aussi dans certaines régions le Traquet-bat-Agasse, les assaille sans répit et les force à la retraite. La Pie-Grièche elle-même d'ailleurs, crainte et surveillée par les oiseaux des lisières et des haies qu'elle hante, n'est-elle pas une sorte de petit Faucon, avec son bec denté et crochu, son caractère sauvage, plus souvent occupée à l'attaque qu'à la défense ? Les Anglais nomment à bon droit Oiseau-boucher la Pie-Grièche Ecorcheur, qui accroche aux épines des buissons, comme à un étal, les oisillons et les insectes qu'elle saisit. Pourtant ici, les hostilités sont coupées par de longues trèves, car la Pie-Grièche est trop faible pour imposer sa loi et n'inspire qu'une terreur intermittente : une Fauvette grisette, un Friquet, un Bruant Proyer se posent souvent tout près d'elle, sur un fil télégraphique, tandis qu'un peu plus loin, un couple d'Ortolans, affolé de crainte pour la sûreté de sa couvée abritée sous les pampres

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un cep de vigne, foncera sur elle, subira bravement jusque sur le sol ses plongées de petit rapace et ne la laissera pas en repos avant qu'elle ne s'éloigne.

De toutes les haines, une des plus curieuses et des plus complexes est celle que fait naître le Coucou chez ses dupes. Exécrer le parasite et pourtant accepter son œuf, le couver comme un des leurs, nourrir son jeune avec amour, telle est la paradoxale attitude des victimes à l'égard de l'oiseau gris à la poitrine barrée et au vol d'Epervier. De lui, les Passereaux n'ont rien à craindre pour eux-mêmes, car il n'a ni courage ni moyens d'attaque, mais ils savent d'instinct que l'œuf du Coucou déposé dans leur nid, c'est la couvée perdue. Il faut donc dérouter l'attention de l'ennemi qui menace insidieusement l'avenir de la race, ou l'éloigner par tous les moyens possibles. Un Pipit des arbres, qui s'élançait tout à l'heure du sommet d'un buisson, pour cette descente en parachute qu'il accompagne d'un hymne merveilleux, se terre aussitôt dans l'herbage lorsqu'il entend le rire en gargouillis de deux Coucous qui se poursuivent dans sa direction ; dès que la menace est écartée, il remonte à son poste et reprend son chant interrompu. Mais le parasite n'annonce pas souvent sa présence : sournois, perché sur une branche d'arbre, il surveille les allées et venues de ses dupes prochaines, enregistre dans sa mémoire la position des nids, les progrès de leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

construction, ou, volant au ras du sol, s'approche d'un asile de mousse ou d'herbe sèche déjà terminé. C'est alors qu'on le voit fréquemment pourchassé avec des cris de colère et de toute la vitesse de ses petites ailes, par une Fauvette en furie. A deux, ils tentent aussi de l'écarter, ces Rouges-Gorges qui s'unissent dans un effort désespéré, l'assaillent lorsqu'il est posé, le forcent à une pitoyable retraite le long d'une branche, montent sur son dos, et, perchés jusque sur sa nuque, le criblent de coups de bec, ne lui laissant aucun repos, pendant que lui, stupide, ne sait que subir les horions et rentrer sa tête entre ses ailes écartées, avec un bruit de toux étouffée. Inutiles attaques, d'ailleurs, et sans effet contre le massif Coucou, qui, lâche et sans riposte, mais dominé par son instinct, n'en ira pas moins déposer son œuf dans le nid vainement camouflé de feuilles mortes, sur la pente d'un remblai.

Toutes ces antipathies ont des causes intelligibles, mais que penser d'une dispute, qui dure depuis des générations, entre le Pouillot Chantre, cette petite Fauvette verdâtre au corps fuselé, et la jolie Mésange bleue ? Un couple de cette dernière espèce descend à l'abreuvoir ; il y est à peine posé, sur une pierre qui baigne à moitié dans l'eau, que le Pouillot arrive à son tour, l'attitude hostile, le cou tendu prêt pour l'attaque et fait face tantôt à l'une tantôt à l'autre des Mésanges qui n'ont l'air de prêter d'abord aucune attention à l'agres-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

seur; mais, celui-ci s'agite, bat des ailes, et s'attire enfin la menace d'un coup de bec. Sans doute, la Mésange a mauvais caractère, mais ici c'est elle qui subit l'offensive. Quelle injustice grave, quel tort demandant vengeance, justifient cette querelle que lui cherche le Pouillot et qui se poursuit depuis le printemps, à travers les pommiers en fleurs, jusqu'à l'automne, parmi les aiguilles vertes des pins ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES NOCES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

V

LES NOCES

L'insecte, quand il vit plus d'un été, s'endort aux premières gelées ; le serpent passe la saison rude enroulé sur lui-même, au fond d'un trou sous les pierres ; le batracien, jusqu'en février, sommeille, enfoui dans la boue des mares. Au contraire l'oiseau, avec son sang plus chaud que celui d'aucune autre créature, ses nerfs constamment en alerte, ses muscles toujours prêts pour l'action, échappe à l'étreinte hivernale, et subit presque sans interruption l'émotion amoureuse : chez lui, il n'y a pas d'arrêt complet pour l'instinct d'où naît la vie.

En décembre, quand la neige couvre la terre, le couple des petites Chouettes Chevêches est sorti, avant la tombée de la nuit, du clocher de l'église.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les deux oiseaux, encore engourdis par leur immobilité du jour, sont posés sur le faîte de la toiture. Soudain, la femelle appelle doucement le mâle, et, dans l'air glacé, le rite nuptial s'accomplit. Pourtant, à cette époque de l'année, le geste amoureux est sans utilité pour l'espèce.

C'est que, pour la première fois dans la longue série ascendante des créatures, apparaît avec l'oiseau le lien qui unit deux êtres pour la vie et prolonge la passion à travers les jours sombres. Un couple s'est formé, rompant ainsi, par la tendresse mutuelle, le dur cercle du rut animal qui rapproche les sexes dans la brève pariade pour les séparer aussitôt et enchaîne l'amour dans un déterminisme sans pitié.

Quelquefois, c'est par sa victoire sur l'instinct de sociabilité, si fort chez beaucoup d'espèces, que s'affirme la persistance du lien sexuel pendant la saison froide. Au coucher du soleil, dans le flamboiement des feuillages de l'automne, et, plus tard, quand leur tapis fauve s'est étendu sous les branchages nus, deux Etourneaux bavardent auprès du trou d'arbre qui a abrité leur couvée de l'année passée. Très haut au-dessus d'eux, passe, en bataillons serrés, la troupe immense de leurs semblables qui, chaque soir à la même heure, évolue sur les prairies. Le couple amoureux a vu passer la bande. Emportés un instant par l'esprit du troupeau, les deux isolés s'élèvent ensemble vers la nuée vivante. Puis, soudain ramenés à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

terre par un aimant plus fort que l'appel de ces milliers d'ailes fraternelles qui traversent le ciel du soir, ils rejoignent le nid où, serrés l'un contre l'autre, ils passeront la nuit d'hiver.

Le plus souvent, des signes subtils révèleront seuls que le lien de tendresse n'est pas brisé lorsque l'hiver approche. Sur l'étang dont la surface est ridée par la chute des premières feuilles, dans le ruisseau que les joncs flétris plaquent de larges taches de rouille, les Canards plongent puis reparaissent par couples et, des massifs de roseaux, sort le hennissement amoureux des petits Grèbes. Ici, comme dans la forêt où le Ramier s'élance encore pour son beau vol nuptial, et sur les grands peupliers que les Corbeaux Freux visitent, s'attardant autour de leurs nids vides, l'amour subsiste. Vers Noël, lorsque les chatons jaunes du noisetier s'allongent au bout des branchettes, le mâle de la Mésange charbonnière appelle sa femelle au partage de la noix ou de la faîne qu'il a trouvée sous les feuilles.

Il y a, chez les oiseaux, plusieurs formes d'unions : certaines espèces sont polygames ; pour d'autres, l'existence en colonies développe la promiscuité, mais dans la plupart des cas, la vie familiale repose sur le couple, dont les conjoints sont liés par des attaches plus ou moins fragiles. Ainsi, beaucoup de nos chanteurs de l'été nous quittent, leur famille élevée, et glissent jusqu'au cœur de l'Afrique; plus tard les mâles retournent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les premiers au pays des nids, précédant les femelles de quelques jours. Comment le contact a-t-il pu se maintenir entre les époux au cours de l'immense randonnée ? Il est certain que de nouvelles combinaisons ont lieu, que le mariage de ce printemps n'est pas toujours celui de la saison dernière. Mais, pour le plus grand nombre de nos sédentaires tout au moins, le couple, une fois formé, dure tant qu'il a vie et santé. Par exemple, la même paire de Pics-Verts ou de Sittelles, restée unie tout l'hiver, viendra, à chaque retour du beau temps, explorer les troncs d'arbres creux dans son coin de bois favori. Et chez ceux des migrateurs qui font en troupe le voyage, le mâle et la femelle ne se séparent probablement jamais : le lien amoureux, affaibli par l'esprit de bande, se resserre peu à peu à mesure qu'ils se rapprochent de la contrée natale, et c'est souvent tout accouplés qu'ils se posent sur nos prairies et nos marais pour un repos de quelques heures, en route vers les terres polaires.

Si la persistance fréquente du lien conjugal nous étonne, chez le couple ailé soumis aux intempéries et à la migration lointaine, sa formation est-elle moins mystérieuse ? Qui pourrait dire à quel moment, dans les jours de frimas, parmi la petite troupe nomade des Mésanges bleues, deux d'entre elles, des jeunes de l'année passée, ont senti monter l'impulsion qui va les rapprocher l'une de l'autre, les éloigner ensemble de leurs compagnes,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour les lancer, désormais un couple, à la recherche de la cavité d'arbre ou de muraille où seront apportés plus tard les matériaux du nid ? Que se passe-t-il dans ces étranges conciliabules de Pies, tenus pendant l'hiver ? Elles sont là une dizaine, réunies dans l'épaisseur d'une tête de pin. Un caquetage nourri, doux, confidentiel, anime la masse sombre de l'arbre. Au printemps, sans combats violents, et comme si les unions nouvelles avaient été arrangées dans ces assemblées, les Pies s'en iront, par couples, choisir l'orme ou le peuplier qui portera le gros nid de branchettes.

La poussée vitale des premiers beaux jours apporte d'abord une lente modification dans l'aspect de l'oiseau. A la fin de l'été, dépouillé par la mue de son plumage fané par le soleil et la pluie, usé par le labeur qu'impose l'élevage des jeunes, il avait revêtu la livrée plus sobre des jours d'hiver. Maintenant, les couleurs s'avivent. La chute des fines terminaisons des plumes révèle peu à peu les fraîches teintes qu'elles recouvraient, lave les poitrines de vert brillant, de rouge cuivré ou de ponceau, orne le manteau de toute la gamme des gris et des bruns. Ou bien, seules, certaines parties du plumage sont touchées par l'artiste invisible qui plaque une tache d'un noir profond sur la gorge de la Bergeronnette Boarule où règnait du jaune pâle, encapuchonne de marron la tête de la Mouette rieuse, coiffe ce Bruant d'un casque doré, nuance de carmin le plastron de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Linotte, rafraîchit l'arcade sourcilière, renforce les tons de la robe, les accorde ou les contraste. Souvent la métamorphose semble brusque et c'est un étonnement de voir paraître, un jour de février, le terne Pinson des mois d'hiver, le petit Traquet pâtre couleur de suie qui volette au-dessus des buissons, dans leur frais costume de noces, avec le blanc brillant qui s'enlève sur le fond sombre du manteau.

Les mâles, plus complètement transformés que les femelles, à cause de l'éclat plus vif de leurs teintes, subissent aussi les premiers l'action profonde de l'impulsion sexuelle. Ils manifestent d'abord une activité de luxe, de jeu. Le Faucon crécerelle, interrompant sa chasse, trace au-dessus du champ, où l'avoine est courte encore, un large cercle plané qu'il accompagne du roulement stridulent de son cri. Le Pic Épeiche, hôte jusqu'ici silencieux des bois dépouillés, va s'accrocher à une branche morte, et, de ce tambour qu'il frappe du bec à coups précipités, il tire une vibration qui porte au loin. C'est d'un vol précis, direct, que la Grive Draine allait dépouiller le buisson d'aubépine de ses baies ; à présent, un rien de plus fantaisiste et de plus hardi dans son coup d'aile dénote une émotion nouvelle.

Ce besoin de s'épanouir, de s'extérioriser, modifie déjà l'attitude des mâles, les rend impatients de la présence de leurs semblables, car l'amour, ici comme ailleurs, commence par l'affirmation de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

soi en face d'autrui. Chez les espèces à tendances sociales qu'une solidarité de commune misère avait agglomérées en troupes hivernales, ils avaient vécu en paix côte à côte. Maintenant, la bande va craquer de toutes parts. Ainsi s'effrite aux derniers jours de mars, l'assemblée des Proyers dans la plaine. Ils sont un millier peut-être, et leurs notes claires semblent une averse de parcelles de cristal qui tomberait sur le champ de blé d'hiver où ils se sont posés. Çà et là, dans un vol à ras de terre suivi d'un crochet qui les ramène au sol, deux ou trois oiseaux s'éloignent du troupeau : querelles de rivaux ou ébauches de cour. Les sorties se multiplient, suivies de retours à la masse. Ainsi la lutte est ouverte sous nos yeux entre l'esprit du troupeau et l'individualisme amoureux. Demain verra les mâles perchés chacun à son poste, sur un buisson, car ils cherchent déjà à s'isoler. Même en l'absence des femelles, ils sont en quête de sites possibles pour le nid futur. Ils s'accrochent au territoire qu'ils ont choisi, le défendent âprement. Des luttes sans trêve, le plus souvent de lente usure, sont l'effet de cet instinct primordial qui demande, pour le salut de la couvée future, que le père se taille d'abord, dans le coin de nature propice, une réserve d'étendue variable suivant les espèces et leur genre de vie, et d'où le couple pourra plus tard, libre d'une concurrence vitale trop âpre, atteindre aux sources de la subsistance nécessaire à la couvée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En même temps que se modifient ainsi les habitudes et le plumage, les voix se développent et s'assouplissent. Le chant va devenir une affirmation de présence, un défi aux rivaux, un appel aux compagnes, une libération d'énergie. Encore ne suffit-il pas à exprimer les émotions dont la violence frénétique n'est nulle part, dans le monde animal, aussi marquée que chez l'oiseau. Même loin de leurs compagnes, les mâles se livreront alors à des actions incohérentes et souvent très complexes: construction d'ébauches de nids, révérences, bonds, acrobaties de vol. C'est ainsi que les Coqs de bruyère assemblés exécutent leurs étranges danses « de guerre » et que certains Rapaces tracent dans l'espace le large feston aérien, symbole de leur maîtrise de l'air : d'abord le lent glissement sur l'air, la plongée oblique vers le sol, puis la courte piquée foudroyante sur la victime imaginée, enfin le rebondissement vers le ciel, les ailes immobiles, jusqu'au point mort.

Les femelles, touchées plus lentement que leurs compagnons, sont encore timides. En effet, la nature veut cette ruse et cette prudence. L'ardeur des mâles rencontre d'abord l'indifférence, leur désir s'aiguise à l'apparente froideur des épouses futures. Pour celles-ci, tout gaspillage prématuré d'énergie avant l'heure propice nuirait à l'espèce. Les femelles marqueront donc le temps. Tandis que les mâles, prodigues de manifestations extérieures de beauté, de voix, de luttes, devancent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

leurs compagnes, celles-ci mûrissent le germe de la génération future. Elles auront leur moment, que nulle hâte ne doit compromettre.

Chez l'oiseau, les deux sexes sont de force à peu près égale. La femelle, un peu plus petite que le mâle en général, est au contraire plus forte que lui dans certaines familles. Elle ne sera pas conquise par la violence. L'intimidation n'est employée, pour sa possession, que chez de rares espèces polygames : encore est-elle toujours accompagnée d'un déploiement de grâces qui montre que, même lorsqu'il est brutal, l'amoureux tient à plaire. Par exemple, quand le coq de l'Outarde Canepetière, survolant la plaine de son coup d'aile blanc au bruit soyeux, aperçoit la femelle grise qui se faufile dans la luzerne, il atterrit d'abord à quelque distance, puis, comme une boule roulant sur le sol, il se précipite vers elle, dans la poussière soulevée par la vitesse de sa course. Elle s'est déjà blottie à terre, docile. Mais, avant de lui imposer la pariade, il se met à tourner en cercles autour d'elle, sa collerette noire dressée, sa queue étalée en large éventail et inclinée rapidement de côté et d'autre, faisant le beau.

La femelle sera-t-elle l'enjeu passif et bénévole de combats entre prétendants ? Sans doute les luttes nuptiales de mâles existent, mais, escrimeurs formalistes, les rivaux s'y dépensent en attitudes menaçantes, en attaques et en parades qu'on dirait fixées par un code inflexible. Deux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mâles de Huppes, dans le papillottement de leurs ailes noires et blanches, ne chercheront, pendant des heures, qu'à se dominer l'un l'autre par leur vol souple et capricieux ; au creux des sillons, deux coqs de Perdrix, alternativement poursuivants et fuyards, laisseront prudemment entre eux la distance qui évitera le corps à corps. Ces mâles de Fauvette à tête noire qui se pourchassent à travers les buissons, avec des attitudes de fureur, que font-ils autre chose que se jeter à plein gosier la belle strophe de leur chant, martelée par la note sèche de la colère ? Deux Pics verts, avec leur bec en ciseau qui perce l'écorce du chêne, ne savent, posés à terre en face l'un de l'autre, que balancer gauchement leur tête. Chez les rapaces, armés pour la tuerie, un simulacre d'agrippage en plein vol fait souvent tout le combat. Pour d'autres espèces, la lutte prend l'allure d'un tournoi : dans les plaines qu'habite la petite Outarde, un coin de champ où les jeunes pousses de l'avoine sont renversées, piétinées, marque l'arène où chaque jour, aux mêmes heures, les mâles cantonnés dans les environs se rencontrent ; d'étroits sentiers y mènent, à travers les cultures voisines. Là les beaux oiseaux paradent, s'affrontent, bondissent en l'air. La joute terminée, lorsque chacun a rejoint son poste favori, quelques plumes à terre sont le seul déchet de la bataille.

Le combat nuptial des mâles, s'il fut jamais féroce, est donc devenu surtout rituel. C'est une es-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quisse, un simulacre ou bien une cérémonie nécessaire et joyeuse à laquelle les rivaux se rendent spontanément, car elle leur permet, au contact de leurs pairs, de prendre pleine conscience de leur propre force et de leur beauté qu'ils vont déployer aux yeux de la femelle convoitée. Le geste de destruction, alourdi par l'emphase amoureuse, a perdu son mordant. Ce n'est pas que l'oiseau, par manque de courage, refuse la bataille. Mais la vraie lutte est ailleurs : lorsqu'il faudra âprement défendre le site choisi pour le nid, décourager les empiètements d'un couple voisin, les défenseurs, abandonnant tout formalisme, apporteront à la poursuite et au corps à corps une ardeur exaltée par le sentiment des chères possessions.

La femelle n'est donc pas ravie comme un trophée. Au contraire, c'est elle qui choisit et exerce ainsi cette sélection inconsciente des meilleurs, par laquelle s'éliminent les déchéances et se maintient l'espèce dans la nature. Souvent, à son retour à ce pays natal dont la mémoire ne s'efface jamais, elle acceptera d'emblée celui qui, l'ayant précédée dans la migration, a su se rendre maître du coin de bois, du buisson déjà connus et la guide vers lui par son chant, car, en son absence, il a déjà traversé victorieusement l'épreuve de la conquête du lieu propice à l'élevage de la nichée, affirmé son courage par l'expulsion des concurrents. Mais, d'autres fois, il lui faudra opter entre les prétendants qui s'empressent autour d'elle. Elle ira vers celui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui saura l'émouvoir. Sa fidélité même à des liens durables ne donne pas sur elle des droits définitifs à l'époux des années passées. Elle le suivra, pourvu qu'à chaque retour de la saison des noces, il sache la gagner. Aussi les mâles, jeunes ou vieux, s'efforceront-ils de trouver l'accent qui rend le chant plus expressif, le geste ou l'attitude qui mettront mieux en valeur la beauté nouvelle du plumage nuptial. La face, avec la perle vive de l'œil qu'encadre l'arcade sourcilière, la tête lisse ou bien surmontée de la crête ou de la huppe, le cou avec ses jeux de lumière et d'ombre, la gorge et la poitrine dont les courbes se prêtent aux dégradés, les ailes et la queue, qui cachent, repliées, leurs barres et leurs miroirs brillants, ne révèleront toute leur richesse que si l'oiseau sait les exposer. Conscient des points particuliers où sa beauté domine, le mâle étalera cette gloire aux yeux de celle qu'il veut conquérir, en des attitudes d'un formalisme souvent figé, tendu, guindé. Devant sa femelle, le Chardonneret tourne la tête de côté et d'autre, comme pour l'éblouir de l'éclat du disque écarlate qui encercle son bec ; il pivote sur ses pattes afin de lui présenter alternativement la barre jaune vif de chaque aile. Le Pinson s'enorgueillit de ses épaulettes blanches. Le mâle de la Sittelle va et vient sur la branche, à pas raides et graves, le cou tendu, montrant à sa compagne le rose tendre de sa poitrine Le Traquet Motteux sait mêler le noir et le blanc de sa livrée en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'éblouissantes pirouettes. Marquant le pas, le Chevalier Pieds rouges agite en cadence ses pattes vermillon et éclaire son manteau sombre par la vibration de ses ailes aux revers argentés. Ou bien, c'est une action usuelle de la vie de l'oiseau, un geste de son métier, que l'émotion amoureuse va transfigurer. Ainsi le Busard Saint-Martin, chasseur aux grandes ailes pâles qui s'effilent en pointes noires, mime, pour faire sa cour, une scène de dépeçage : campé sur une motte de terre, non loin de la femelle, il abaisse à plusieurs reprises son bec crochu vers ses serres vides, comme s'il déchiquetait une proie, puis, se redressant, expose sa poitrine blanche. Car chaque espèce a son rite, et cet humble de plumage lui-même, le mâle de l'Alouette des Champs, sait bien, lorsqu'il se laisse tomber des hauteurs où il chantait, qu'une paire d'yeux admiratifs, entre les mottes des sillons, observe l'éclat lustré de sa gorge.

Modeste, réservée, la femelle ne montre point encore qu'elle soit touchée par tout ce déploiement. Une courte envolée lui permet d'échapper aux importuns sans les décourager. Parfois, excédée, elle sait, d'un coup de bec, calmer les impatiences. Pourtant son intérêt grandit. L'attitude de ses prétendants, dans la gloire de leur parure de noces, est un appel à son sens instinctif de la beauté. C'est par lui surtout qu'elle sera touchée. Ainsi, dans les clairières des forêts du Nord, les Coqs de Bruyère à queue fourchue sont assemblés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au point du jour, répartis çà et là sur l'arène de leurs rendez-vous. Le vol brun d'une femelle surgit au loin entre les bouleaux. Elle atterrit, s'avance à petits pas au milieu des cris de défi, des danses et des bonds des rivaux excités par sa venue, ignore un premier prétendant, dédaigne les avances d'un deuxième qui étale la splendeur de son plumage noir à reflets bleus et l'éclat de la barre blanche d'une aile traînant à terre, pour se rendre un peu plus loin auprès de celui qu'elle a choisi. Ailleurs, dans les prairies basses qui bordent la mer ou les lacs, les Chevaliers combattants, aux formes effilées, tiennent leur cour d'amour. Sur l'herbe courte, des plaques dénudées, piétinées, marquent l'emplacement habituel de chacun des mâles réunis pour leurs assemblées. Un caprice de la nature les a revêtus d'un costume de noces variable d'un individu à l'autre. Une large collerette qui couvre, au repos, les épaules et la poitrine, peut s'épanouir autour de la face en large fraise, d'un roux vif chez les uns, blanc pur, noir bleuté, grise ou bariolée chez les autres. Ils sont là, une douzaine, aux premières lueurs du jour, batailleurs, gardiens jaloux des quelques pouces de terrain que chacun d'eux s'est attribué. Tout à coup, un bruit d'ailes siffle dans l'air humide et la troupe des femelles grises apparaît. Les mâles se prosternent, présentent leurs collerettes étalées aux visiteuses. Celles-ci affirment aussitôt leurs préférences, font leur choix entre ces disques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

colorés : tels mâles se voient entourés d'une petite troupe d'admiratrices, tels autres sont négligés jusqu'à ce qu'un caprice des inconstantes ou la lassitude des premiers élus les mette en faveur à leur tour. D'ailleurs, les uns et les autres ne seront qu'amants passagers. Chez ces polygames, les mâles, insouciants du sort de la couvée future, semblent bien n'être acceptés, dans la brève pariade, que parce qu'ils ont paru beaux. En est-il de même lorsque les sexes s'unissent pour former des couples durables ? D'autres éléments que la satisfaction du sens esthétique n'entrent-ils pas dans l'élection du compagnon fidèle qui aidera à la construction du nid, à l'élevage des jeunes ? Quelles affinités, quelle sympathie obscure porteront la femelle vers celui de ses prétendants qui ne semble ni le plus fort, ni le plus beau, à nos yeux humains ? Des attractions mutuelles existent, et aussi des répulsions, que nous retrouvons chez nos animaux domestiques et qui ont leurs racines dans les fibres profondes de l'être.

Quoi qu'il en soit, le choix est fait et le couple est formé, peut-être un peu fragile, car les espoirs déçus n'ont pas tous abdiqué. Le plus souvent c'est un mâle évincé qui n'a pas accepté sa disgrâce : il s'attache aux amoureux, comme s'il était fasciné par leur bonheur. Ainsi sur les sillons trois Alouettes volent ensemble, aux premiers jours du printemps ; des trios de Linottes ou de Chardonnerets parcourent les vignes et les ver-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gers. L'épouse est-elle flattée de cette double admiration ? Son compagnon n'ose-t-il risquer sa conquête dans un combat ? Toujours est-il que le couple fait souvent preuve, vis-à-vis de l'intrus d'une étrange tolérance. Au contraire, si c'est une femelle envieuse qui veut intervenir dans les affaires du ménage, l'épouse légitime en furie va jusqu'au corps à corps pour chasser sa rivale. Ils sont bien désormais l'un à l'autre, attachés à ce champ, ce coin de bois, ce buisson, qui vont contenir leur vie. Ils ne s'en éloigneront guère. Elle est plus secrète et plus prudente que lui, plus indépendante aussi. Dans leurs vols à deux, c'est elle qui prend la tête : il l'escorte, l'attention toujours en éveil contre les dangers possibles, prêt à couvrir sa fuite, désigné le premier aux ennemis par son costume plus brillant, ses allures plus hardies, son chant. Il va pour elle en chasse, lui apporte parfois la pâture. En effet, chez les espèces dont les jeunes, malhabiles à leur naissance, reçoivent la becquée des parents, ce geste nourricier, la femelle l'attend pour elle-même du père de la couvée future.

Le mâle a paradé devant sa femelle : il lui a fait l'offrande de la nourriture. Alors, un matin, elle frémit des ailes, l'appelant à petits cris aigus. Aussitôt, il vole dans sa direction et le rite nuptial s'accomplit. C'est l'union légère des Passereaux, dans les branchages, celle des Loriots jaunes et noirs parmi les jeunes feuilles encore

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rougeâtres des chênes, ou, sur la branche du saule, celle des Martins-Pêcheurs vêtus d'émeraude, de rouille et d'azur. Les Palmipèdes s'accouplent sur l'eau, les Gallinacés sur le sol, dans un piétinement impérieux de la femelle blottie à terre ; ou encore, très haut dans le ciel, deux paires d'ailes en faux ralentissent un peu leur course pour se confondre un instant: c'est la pariade aérienne des Martinets.

Désormais, pour le couple, ce sont quelques jours de vie joyeuse, libre des labeurs prochains, dans la lumière claire et chaude, l'exploration à deux du site futur du nid, l'envolée ensemble vers le terrain de chasse ou de pâture. Les époux connaissent la montée du désir, puis la satiété passagère, les querelles futiles, le calme contentement des êtres qui accomplissent leur destinée dans la nature propice. Mais le temps presse. Un matin, dans le coin de verdure choisi, la femelle a ramassé une brindille. une tige desséchée, un peu de mousse, et, dans l'entrelacement des branches ou sur le sol nu, elle a posé les fondations du nid. Les jours suivants, les matériaux se sont accumulés, mis en place à l'aide du bec, tassés par des pressions de la poitrine et de tout le corps. La passion s'est avivée, car la fécondation des œufs est la nécessité de l'heure présente, impérieusement sentie par la femelle. Aussi les rôles sont maintenant renversés : la timide courtisée des premiers jours est devenue maîtresse exi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

geante ; l'ardent amoureux qui l'importunait naguère montre parfois une discrétion un peu lasse : il lui arrive d'ignorer l'appel de sa compagne.

Le nid est terminé : la paix, le silence règnent maintenant sur le site qui le contient. Les allées et venues sont rares, les rentrées furtives, entourées de mille précautions. Dans le secret des branchages, au bord de la coupe formée de mousse ou de brindilles, un point brille : l'œil de la couveuse condamnée à la longue immobilité. Non loin, le mâle, placé en un point d'où il peut surveiller les abords, donner l'alarme, chante la joie d'exister, tandis que sa compagne sent la vie s'éveiller dans ces œufs contre lesquels elle presse sa poitrine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA RONDE DES MÉSANGES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VI

LA RONDE DES MESANGES

Octobre a déjà teinté de jaune les cimes des peupliers, plaqué de l'or, par taches, sur le feuillage vert sombre des ormes, pointillé de roux, çà et là, les chênes en bordure du bois. Les bandes mêlées des Mésanges qui, tout l'automne et l'hiver, jusqu'en février, époque de l'émiettement par couples, erreront à travers les bois, et de haie en haie, de verger en verger, commencent à se former. Elles étaient jusqu'ici groupées par familles d'une même espèce, mais l'hiver qui approche et par qui la plupart des oiseaux sont contraints de serrer les rangs, a rassemblé leurs tribus en étranges petites troupes vagabondes. Les Mésanges, par leur entrain, leur vivacité, leur vitalité inépui-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sable, leur mouvement incessant, agglomèrent autour d'elles d'autres espèces de travailleurs de la forêt et les entraînent dans des randonnées sans fin, tant que dure la lumière du jour. Ce sont les acrobates du monde ailé, les exploratrices infatigables de chaque branchette, de chaque bourgeon, de chaque crevasse d'écorce qui peut abriter une mouche, une chenille, une araignée ; curieuses et bavardes, hardies et querelleuses, hostiles à tout ce qui n'est pas leur petite troupe familiale... Boules de plumes aux couleurs charmantes, au cœur trop sec pour pouvoir émettre un vrai chant, aux instincts âpres jusqu'à la férocité, elles n'ont de tendresse que pour la famille, pour la couvée élevée dans le petit nid de mousse placée dans un trou d'arbre creux.

Le long de la rivière, les prairies sont restées vertes. Au delà, dans les bois qui les encadrent, c'est encore le grand déploiement des couleurs de l'automne. La ronde s'annonce par un petit bruit confus qui semble naître, aigu et strident, du souffle du vent dans les feuilles. Puis, inattendus et furtifs, des battements d'ailes dans les branches. Une poitrine jaune de soufre, coupée par la belle gorgerette noire qui s'amincit en cravate sous le ventre, le manteau olivâtre lavé de bleu cendré sur le croupion, la calotte d'un beau noir brillant : c'est la Grande Charbonnière, reine de la tribu des mésanges par sa taille (elle est de la grosseur d'un moineau), sa force, son cou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rage et sa férocité. C'est elle qui, en captivité, peut dépeupler une volière en un seul jour, ouvrant le crâne à tous ses compagnons, même les plus robustes, pour en extraire la cervelle. Le bec est fort et pointu et sait faire son travail vite et bien, qu'il s'agisse de dépecer le corselet d'un hanneton, d'en faire sauter les élytres pour atteindre l'abdomen mou, ou de fendre la noix ou la noisette. L'œil, une petite perle noire sertie dans le noir de la tête, est vif et hardi, dur, impudent. Elles sont une demi-douzaine peut-être qui marchent aujourd'hui à l'avant-garde de la troupe bariolée, avec leurs cris d'appel sonores et variés, aux notes presque musicales, le plus souvent métalliques : « ti-ti-pu, ti-ti-pu. » On dirait d'un marteau qui frappe sur une enclume, entendu de très loin, et les paysans du Soissonnais ont baptisé l'oiseau « le petit maréchal » et ceux de Provence « le sarrayé » (serrurier). D'un vol court et saccadé, il passe d'arbre en arbre, explore les branches, descend jusque dans le fourré, examinant tout dans la futaie et le sous-bois, saisissant de son bec pointu la chenille, la mouche engourdie ou la faîne du hêtre qu'il serre entre ses petites pattes noires pour la percer à coups redoublés du bec.

Étroitement en liaison avec la Grande Charbonnière, une réduction délavée, assombrie de celle-ci, où le beau jaune soufre de la poitrine a fait place à du gris pâle, où le noir de la face s'est durci en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reflets d'acier, où le blanc des joues s'est répété sur la nuque en une large tache : la Petite Charbonnière. Elle a passé l'été dans les forêts de sapins et de mélèzes, et, poussée par le froid et les neiges, la montagnarde a quitté les Vosges, la Forêt Noire ou les grandes solitudes scandinaves pour descendre vers ces plaines. Là-haut, dans la montagne, tandis que sa femelle couvait, le mâle répétait sans cesse, perché sur une jeune pousse de sapin, le petit ramage entrecoupé des notes âpres de toutes les Mésanges. Ici, son cri d'appel seul retentit, éclatant et doux. Plus vive, plus nerveuse encore que sa grande compagne, exploratrice plus légère des extrêmes bouquets de feuilles, elle aussi a l'œil dur, l'âme irritable. Perpétuellement agitée, ignorant toute méfiance au point de tomber plusieurs fois de suite dans le piège qu'on lui tend, elle passe, par petits vols brusques, d'un arbre à l'autre, s'accrochant aux troncs, se suspendant aux branches à l'aide de ses pattes couleur de plomb, et suit la ronde d'un mouvement endiablé, les huit ou dix individus de la bande s'appelant constamment.

Voici, avec seulement trois ou quatre représentants dans la troupe mélangée, l'exquise Mésange Bleue, à la toque bleu de cobalt, au manteau vert se fondant sur les ailes et vers la queue dans du bleu d'outremer, à la poitrine d'un jaune citron si doux qu'on la distingue à peine dans les feuillages clairs. Elle a quitté les vergers pour se join-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dre, une heure ou deux, à la randonnée dans la forêt. Le jais poli de l'œil, prolongé de chaque côté par un trait noir, est noyé dans le blanc des joues (une expression de malice spirituelle sur cette face de farine et d'azur), et, dans cette merveilleuse petite boule de plumes aux couleurs combinées des jeunes feuillages, du ciel et des premières primevères, l'implacable énergie, la dureté de toute la tribu. De la couleur et du mouvement, mais pas une note musicale. Pendant l'été, en petite bande familiale, elle a erré dans les jardins, saisissant entre les courtes mandibules de son bec noir l'insecte caché sous la feuille, pinçant le bourgeon du poirier qui couvre en espalier le mur de la chaumière où elle avait fait son nid de mousse et de plumes, entre deux pierres mal jointes. Puis, à l'automne, les bois l'ont attirée. On la sent à peine associée à la troupe errante, trop individualiste, trop fantaisiste pour y rester longtemps. Un battement d'ailes bleues, le long des troncs noirs, un petit cri métallique un peu coléreux, et, quittant les deux Charbonnières que son voisinage faisait paraître plus sombres, elle a disparu.

Une autre menue forme a surgi des taillis avec un « tir-tir-tia-tia » sonore, un peu plaintif, la jolie Mésange Nonnette. Une symphonie de bruns, de gris, couronnés par la calotte d'un noir brillant. Habitant les bois humides où poussent l'aune, le frêne et le saule, elle a pris un peu du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mystère du marais caché dans la forêt. Plus éprise de solitude que les Charbonnières et que la Mésange Bleue, elle a une âme plus douce, des instincts moins âpres, une activité moins frénétique. Elle suit la bande comme à regret, s'attardant dans le fourré, svelte, les plumes bien lissées, élégante et distinguée dans sa robe d'ombre et de brume.

Des cris de souris, stridents et répétés, annoncent l'apparition de nouvelles affiliées. Combien sont-elles ? On en voit deux ou trois, mais on en entend dix, ou vingt, étranges petites balles lancées à travers le réseau des branchettes, alternativement sombres ou claires suivant que le dos noir aux reflets bruns ou le ventre blanc sont exposés, entre les feuilles, à la lumière. Une queue démesurée, noire lisérée de blanc, mince à la base, à peine un peu plus large à l'extrémité, une queue plus longue que le minuscule corps, un étonnant balancier qui permet à la Mésange à longue queue de braver les lois de l'équilibre, de se jeter à travers la ramure avec toute l'impétuosité dont sont capables les ailes, de s'accrocher au mince pédoncule de la feuille du bouleau ou à l'aiguille du pin sylvestre. Les autres mésanges, quelle que soit leur virtuosité de gymnastes, ont vu d'avance le but de leur courte volée, le point de la branche qu'elles veulent atteindre ; leur effort, si aisé soit-il, a été calculé. Celle-ci semble s'être lancée au hasard dans l'enchevêtrement de la voûte

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

feuillue, et la brindille qui a surgi devant elle a été saisie dans une pirouette, souvent la tête en bas, et explorée en une seconde, jusqu'à son extrémité ténue, par le petit bec, point noir dans le blanc des joues. Cependant, le long balancier, qui semblait flotter derrière le corps dans les envolées plus longues d'un arbre à l'autre, s'abaisse, ou s'élève, oscille sans cesse dans l'infinie variété des voltes et des saccades. Toute la famille est là, le père et la mère, fidèles l'un à l'autre jusqu'à la mort, et la quinzaine de petits qu'ils ont élevés dans le merveilleux nid de mousse plaqué de lichen, tissé de toiles d'araignées et de fibres si souples que la masse grouillante des corps le distendait, à mesure qu'ils grandissaient, sans en rompre la trame ; nid en dôme, si chaud, si bien garanti des intempéries et du froid au milieu de la haie d'aubépine, que le minuscule ventre de la couveuse pouvait fournir la chaleur nécessaire à l'éclosion des quinze à dix-huit œufs blancs, tachetés de roux. Tout l'été, la famille est restée bien liée. A l'automne, elle s'est associée à la bande composite d'un seul mouvement. On sent que sa cohésion est forte, que c'est celle d'un groupe indissoluble, qui se joint aujourd'hui aux compagnons de la forêt pour les quitter demain, mais toujours en bloc étroitement uni. Petites bêtes douces, sans autre défense que leur taille naine, la nuit tombant sur la forêt les trouvera réunies en brochette, la tête sous l'aile, ser-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rées les unes contre les autres sur la même branche d'un pin. Les Charbonnières, la Nonnette, la Mésange Bleue, espèce par espèce, iront demander à un tronc d'arbre creux un abri plus sûr.

Par quelle force d'attraction ces Mésanges, de taille, de couleur et d'âmes diverses, mais semblables d'attitudes et de genre de vie, ont-elles attiré dans leur ronde à travers les bois ces autres formes si différentes d'elles, qu'on voit mêlées à leurs bandes, suivant le même chemin parmi les branches : les sveltes Pouillots, à silhouette de Fauvettes, la massive Sittelle, à tournure de Pic, le petit Grimpereau gris, solitaire et triste, et les Roitelets, oiseaux-mouches de nos climats de brume ? C'est que chez les couples, le lien amoureux, égoïste et exclusif, s'est relâché avec le déclin de la belle saison, et que la couvée exigeante qui réclamait, tant que durait la lumière du jour, l'attention des parents, peut maintenant pourvoir à ses besoins. L'individu libéré cherche une autre forme de société. Les premières gelées d'automne, en colorant les arbres de la forêt, ont accentué chaque jour un peu plus la menace d'une nourriture plus rare, d'un couvert plus dénudé. La solidarité des êtres s'est affirmée : crainte de la solitude, sentiment du danger devant l'ennemi toujours aux aguets, rampant à terre ou planant dans le ciel, besoin de compagnons. Qui pouvait donner mieux que la troupe des Mésanges l'illusion d'une vie intense continuée sous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les rayons d'un soleil qui s'affaiblit chaque jour ? Le métier, la tâche quotidienne à accomplir, le souci de la subsistance qu'il faut trouver sous peine de mort, la recherche plus malaisée de l'insecte invisible sous l'écorce ou sous la feuille, ont poussé les uns vers les autres les ouvriers de la forêt et les ont groupés dans une association dont la division du travail est la loi. Les Mésanges ont exploré les branches, il faut des spécialistes pour cisailler les troncs, faire sauter l'enveloppe, décaper le bois vermoulu : les Pics, la Sittelle s'en chargeront. Et l'extrémité du mince rameau du bouleau, la dernière foliole de la feuille découpée du frêne, la pointe de l'aiguille du pin, sont si légères dans l'atmosphère qui les soutient, qu'elles ne pourront être visitées qu'en prenant un point d'appui sur l'air lui-même, en volant. Les Mésanges, si aériennes pourtant, sont encore un peu de matière pesante, à côté de ces elfes, les Roitelets Huppés, qui n'ont même plus besoin d'être des acrobates, car ils sont presque de l'impondérable. Ils forment une petite troupe d'une dizaine d'atomes empennés, qui volettent comme des oiseaux-mouches devant les bouquets de feuilles pour y saisir le puceron engourdi, en pleine cime du grand hêtre, descendant aussitôt dans les basses branches pour explorer la tache de lichen blanc appliquée contre l'écorce ou la mousse humide qui cache les larves tendres, d'un vol au battement si rapide des petites ailes qu'on dirait celui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des sphinx crépusculaires; minuscules oiseaux aux tons olivâtres, à la poitrine cendrée, qui n'ont dans tout leur plumage qu'une seule tache de couleur flamboyante, la couronne royale, la petite huppe de feu, relevée quelquefois dans l'alarme ou l'étonnement, invisible généralement et plaquée contre la tête. Chez le Roitelet triple bandeau qui, lui aussi, aime à se joindre à la ronde, la nature semble avoir voulu sertir ce joyau du petit roi dans une gaine qui en rehausserait l'éclat : une bande blanche et noire, à trois cintres, l'enchâsse, enveloppant au passage le grand œil doux tout rond de jolie bête innocente.

Associée à la randonnée des Mésanges, la troupe des Roitelets a sa discipline particulière, ses cris de ralliement. Le chant, alerte, vif, nuancé, accompagné d'un frémissement des ailes, est pour plus tard, quand le couple d'amoureux suspendra, avec des cordages de toiles d'araignée, le petit hamac de mousse et de lichen aux rameaux extrêmes de la branche étalée du sapin des Vosges. Aujourd'hui, c'est le « zi-zi-zi-zi », le menu cri d'appel que chacun répète en volant à travers les branches, comme pour s'assurer que la bande est bien au complet. Il se fait soudain plus aigu, plus excité, plus nombreux ; un retardataire n'a pas rejoint la troupe. Tous le cherchent, agités, inquiets, l'œil noir plus grand sous la huppe dressée ; ils fouillent les buissons bas, sans crainte, comme s'ils sentaient que leur petitesse est leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sauvegarde, s'agrippent aux branchettes en des attitudes de Mésanges, la tête en bas. Pendant une heure ou deux, s'il le faut, fidèles, ils chercheront et appelleront l'attardé ou le disparu, tandis que la « ronde », indifférente, aura continué son chemin à travers la forêt.

Le même instinct de solidarité les aidera à travers les rigueurs de l'hiver, cruelles à ces petits êtres au bec si fin, vivant de proies tendres et qui n'ont pas, comme les Mésanges, le pis-aller des noisettes ou des faînes. Sous la branche chargée de neige, le long du tronc rugueux, voici une touffe de plume, une chose inanimée qu'on dirait être un nid de l'été passé. La main qui s'approche pour la saisir est surprise par un contact chaud ; c'est la grappe des Roitelets, huit ou dix petits corps frileux qui se sont serrés les uns contre les autres, plaçant leur salut dans la somme de chaleur que leurs duvets réunis peuvent opposer au vent glacé. En ces jours de gel, on trouve parfois sur le sol de la forêt, parmi les feuilles et la mousse décolorées, terne comme elles et qu'on ne distinguerait pas sans la huppe de flamme ardente, le corps du Roitelet mort de froid.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA RIVIÈRE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VII

LA RIVIERE

C'est l'époque de la sécheresse et des basses eaux, et, en même temps qu'elle recueille le dernier filet des ruisseaux, la rivière draîne la verdure des pentes voisines ; par les petites vallées tributaires, tout semble couler vers elle, fraîcheur, couleur et vie. Sur ses rives, les saules marsault, comme assis dans l'eau, arrondissent leurs coussins olivâtres et les cornouillers sanguins dressent leurs buissons raides et déjà d'un rouge vineux. Les frênes et les aulnes élèvent çà et là un haut mur vert ; les peupliers italiens pressés d'échapper à la foule végétale assemblée autour de leurs troncs clairs, montent vers le ciel en lignes de fuseaux. La torpeur de l'après-midi d'été pèse sur l'eau qui s'écoule paresseuse et tiède. L'activité

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des insectes eux-mêmes est presque suspendue. A l'ombre, sous l'abri de branches surplombantes, ces infatigables rameurs, les gerris ou punaises coureuses des eaux, réunis en troupes, semblent las et ne donnent sur la surface liquide que ce qu'il faut de petites saccades pour ne pas dériver. Soudain, arrêté un instant puis brusquement repris, un bruissement sec vient de la berge, et le pelage de la belette luit d'un éclat roux parmi les consoudes ; fuyant devant la petite chasseuse aux yeux cruels, un rat d'eau affolé dégringole comme une boule brune le long de la racine d'un frêne ; il plonge avec un bruit de pierre jetée, et, délivré de sa persécutrice, reparaît aussitôt, filant au ras de l'eau vers la rive opposée ; son museau fend la surface unie d'un angle aigu de minces lignes qui vont s'écartant de chaque côté des flancs. Une Poule d'eau traverse à la nage, noire, distinguée, hésitante. Comme un trait bleu, le Martin-Pêcheur pique sur sa proie aquatique au milieu d'un rebondissement de gouttelettes ; il était là, au guet, invisible, le roux ardent de sa poitrine confondu dans le pourpre d'une grosse touffe de salicaire. Une Sarcelle toute grise, avec un miroir vert cendré métallique sur l'aile, disparaît dans les joncs et fait envoler les libellules. Dans un massif de roseaux, des Fauvettes Effarvates affairées, inquiètes, donnent, en passant d'une tige à l'autre, un petit coup qui fait trembler les plumets d'argent rosé. Puis, tout à coup, sans que

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rien ait trahi sa présence, la Bouscarle lance sa strophe indignée, coléreuse.

Tous ces êtres sont, en cette saison, les hôtes habituels de la rivière, vivent de la végétation qu'elle prodigue, des menues proies qu'elle enfante. D'autres, telles ces Mésanges qui parcourent en bande les saules pour y trouver les chenilles des teignes abritées dans l'épais réseau soyeux qu'elles tissent autour des feuilles, sont des visiteurs occasionnels, attirés par la subsistance abondante. Il y a aussi ceux qui viennent, par ces chaudes heures de l'après-midi, chercher ici le breuvage et le bain.

Dans une découpure de la rive s'étend, en pente douce, la petite grêve découverte, l'abreuvoir, point vital, qui, pour ses fidèles, semble entouré d'un peu de mystère. Tous les oiseaux des environs le connaissent, mais l'abordent rarement d'emblée, comme s'ils sentaient que dans le court instant où ils seront posés sur la terre nue, sans la protection des feuilles ou des herbages, ils s'exposeront à d'exceptionnels périls. Plus la robe du visiteur est éclatante, plus son approche est réservée. Un Loriot siffle longtemps dans les peupliers avant de se résoudre à descendre vers ce miroir fluide qui, réflétant sa beauté, va la rendre plus visible encore. Un Pic-Vert, un Pic-Epeiche bariolé noir et blanc, s'agrippent successivement au tronc de trois ou quatre arbres voisins, chaque fois un peu plus bas, avant d'arriver jus-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'à l'eau, comme par échelons dangereux. Ce mâle de Linotte, dont le poitrail a déjà perdu le carmin vif de la livrée printanière, est aux aguets, perché sur un chardon tout proche. Il hésite, puis se pose à terre. L'œil attentif, le corps en alerte, il touche du bec le liquide, relève la tête, et, redressant son cou tendu, savoure la gorgée fraîche. Le geste est répété plusieurs fois, puis l'oiseau s'éloigne. Chez presque toutes les espèces, le rite est le même. Pourtant, les Ramiers et les Tourterelles enfoncent leur bec entier dans l'eau qu'ils aspirent d'un trait, avec des pulsations de la gorge. D'autres, comme les Hirondelles et les Martinets, ralentissent un peu leur vol pour boire, effleurent la surface unie, la touchent de leurs mandibules et la brisent en mille petites rides.

Le désir du bain ne semble venir à l'oiseau que par une seconde impulsion, après qu'il a bu. Autour de lui, l'air est chaud, le soleil tombe d'aplomb sur la berge. Tenté par le contact de l'eau, il hésite pourtant, redouble de précautions, car il sent que, tout à l'heure, ses plumes humides et ses ailes trempées ralentiront sa fuite devant l'ennemi toujours possible. Défiant, il entre jusqu'à mi-tarses dans l'eau, la fait gicler avec son bec, allonge son cou à la surface, les yeux restant libres. Il bat des ailes, le dos hérissé ; du vif argent glisse sur le manteau, de fines gouttelettes jaillissent et retombent en brume lumineuse. Un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

brusque arrêt permet, la tête relevée, de surveiller les abords, puis le barbotage reprend, vigoureux, précipité, comme si les instants étaient comptés au baigneur jusqu'à sa lourde envolée vers le buisson voisin où, à peine reconnaissable sous ses plumes agglutinées, il les lisse soigneusement avec son bec et les secoue.

L'abreuvoir voit ainsi venir vers lui les oiseaux, isolés ou par paires, quelquefois par petites troupes familiales, mais toujours avec des allures discrètes: Fringilles ou Gros-becs, mangeurs de graines et aussi grands buveurs, Becs-fins dont le régime de baies juteuses et d'insectes n'apaise pas la soif. Aux rapaces suffisent les chairs sanglantes de leurs proies fraîches ; les habitants des grandes étendues sèches et pierreuses, comme les Alouettes, se désaltèrent à la rosée matinale et se baignent dans la poussière.

Pendant la saison chaude, c'est surtout vers le soir que la rivière s'anime. Aux rayons obliques du soleil, les tipules, insectes aux ailes diaphanes, tirent sans cesse au-dessus de l'eau leur trait vertical et doré de scieurs de long infatigables, et, dans les petites anses calmes, à l'abri du vent, les mâles moustiques embrouillent la trame lumineuse de leur danse ; au fur et à mesure de leur éclosion, les femelles montent vers ce nuage mouvant et des couples retombent aussitôt dans les joncs. Du fond de la rivière, les poissons s'approchent de la surface et brisent sa calme nappe :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

large éclaboussure de la chevaine qui bondit, cercles bientôt évanouis que forme la bouche de la truite en happant l'ephémère, mince ligne de giclements tracée par la perche ou le brochet poursuivant un vairon. Plus tard, les grandes chauves-souris, les murins, volent si haut, en chasse, que le soleil les touche encore d'un rayon quand l'ombre envahit la vallée et que le petit Hibou Scops lance son premier appel.

L'automne marque bientôt son approche sur les rives. Une lente décomposition écrase la végétation des berges, amincit les murailles de verdure, atteint en pleine eau les feuilles des nénuphars et les longues chevelures des herbes profondes. La rivière se défait. Ses hôtes de l'été l'abandonnent un à un : les Fauvettes aquatiques émigrent vers le Sud et les Hirondelles ne s'assemblent plus le soir pour chasser autour des ponts des villages ; le Bruant des roseaux, un sédentaire pourtant, remonte peu à peu vers les terres voisines. Les Poules d'eau elles-mêmes désertent les rives, car, à mesure que s'éclaircit la végétation, celles-ci deviennent moins sûres, et le long de chaque berge court un sentier battu que l'homme, toujours en quête de victimes, suit pas à pas, fouillant avec ses chiens les abris devenus plus rares. La vallée est à présent gîte d'étape pour les migrateurs, comme ces Lavandières qui viennent coucher dans les roseaux. La nuit, de grands vols bruyants s'abattent sur les prairies ; à l'aube, la haute sil-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

houette des Hérons et des Grues, les formes massives des Oies sauvages, se détachent indécises dans la brume.

Les premières fortes pluies troublent les eaux, submergent les petits îlots que l'été avait découverts. Le soir, les brouillards s'assemblent en mince couche blanche sur les prés riverains, puis montent peu à peu, remplissant tous les fonds. Vue des côteaux, quand la lune l'éclaire, la vallée est une voie lactée merveilleuse, jalonnée par les têtes des hauts peupliers qui surgissent, nettes et droites, des vapeurs ouatées. C'est vers la fin de l'automne que commencent les crues. Le vent se met à souffler de l'Ouest et des nuages couleur de vieil étain montent, chargés de pluie. Vers les ruisseaux, l'eau s'écoule ou s'allonge en flaques entre les sillons, car la terre la refuse maintenant. Les affluents ont déjà inondé leurs vallons que la rivière s'enfle à peine encore, mais elle affleure ses berges les plus basses, déjà rendue laiteuse par la boue jaunâtre. Le courant est fort, ridé de remous, creusé de tourbillons et il a la sonorité inaccoutumée d'une eau qui ne serait pas habituée à son lit et s'y glisse, tantôt avec des murmures joyeux, tantôt avec des sifflements de colère et de sourds grondements. En une nuit, les larges prairies sont inondées.

La loutre, les rats d'eau ont abandonné leurs trous dans les berges pour gagner les fossés éloignés, mais, au centre même de l'inondation, sur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les tiges des buissons à-demi submergés, toute une multitude d'êtres, endormis pour l'hiver sous les pierres des prés ou dans les petits tunnels de l'herbe, a cherché son salut dans l'escalade. Les grillons des champs sont les plus nombreux de ces rescapés, les plus alertes et les plus éveillés. Juste au-dessus du niveau du courant, la tête tournée vers lui comme pour examiner la lente montée liquide, ils semblent comprendre obscurément les deux terribles dangers entre lesquels ils sont pris : en bas, l'eau qui gagne, en haut, l'oiseau qui peut venir, sans compter le froid, presque aussi menaçant que la noyade pour leur corps mou. Les perce-oreilles, eux aussi, paraissent conscients du péril, avec leurs mouvements inquiets et sinueux. Au contraire, çà et là, à plat sur les branches, des carabes d'un noir brillant restent inertes et stupides ; d'autres petits coléoptères, aux élytres d'un vert somptueux, s'incrustent, indifférents et engourdis, sur l'écorce grise des aunes, comme des parcelles de métal précieux.

La rivière étend son inondation. Elle est maintenant, dans son ampleur, telle que la voyait l'homme à l'âge de la pierre polie. Elle a chassé, détruit, dispersé les êtres qui vivaient auprès d'elle. Tout un peuple ailé, qui la négligeait quand elle roulait sans hâte et transparente entre ses berges étroites, arrive vers elle par grands vols hardis, libres, comme dans la joie d'étendues reconquises. Ce sont des Canards, des Sar-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

celles, réunis en troupes, qui se posent, le jour, en pleine eau, et quêtent nourriture, la nuit, dans les fossés voisins ; des Hérons replient lentement leurs ailes pour atterrir à la frange des prés. Des Vanneaux en bande évoluent très haut et font une petite tache noire qui se déplace sur le ciel gris ; le soir, ils s'ébattent sur les bords de la nappe et semblent un grand lambeau miroitant de soie blanche et noire que le vent traînerait au ras des prairies. Les oiseaux du large remontent la vallée : des Mouettes, évocatrices d'espaces plus vastes et plus sauvages, survolent la rivière débordée, piquent vers les mille débris qu'elle charroie ; des Courlis au bec courbe qui hantent d'habitude, à marée basse, les vases des estuaires et les rochers couverts de varech, marchent maintenant sur les terres labourées qu'imprègne l'inondation, et, dans un de ces couchers de soleil qui, en temps de crue, teintent de violet sombre le ciel et l'eau, l'un d'eux, comme s'il était égaré, trace en l'air de grands cercles et pousse à plusieurs reprises son cri désolé. Ainsi, tout est transformé sur la rivière, et cependant, comme une preuve de la persistance de vie confiante et d'habitudes familières, sur une touffe nue de saule perdue dans la grande plaine liquide, une petite famille de Mésanges à longue queue, fidèle à son gîte des jours plus calmes, s'est assemblée pour passer la nuit sur une branche que fait pencher la force du courant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les gros temps d'inondation amènent souvent à leur suite, comme si la nature avait ce souci d'équilibre, une série de belles journées. La crue monte encore un peu, reste étale pendant quelques heures, puis décroît. Bientôt les prairies, salies de limon, enserrent à nouveau la rivière. Le soir, le vol blanc des Mouettes se dirige vers l'Océan, car la retraite a commencé pour les espèces du littoral auxquelles ne suffit plus le ruban aminci du cours d'eau. A mesure qu'elles disparaissent, les oiseaux des prés riverains qu'avait refoulés le débordement, retrouvent les lieux connus. Des coteaux voisins, de la plaine, d'autres viennent, attirés par le riche butin de déchets et de menues proies abandonnés par l'inondation. Sur un revers de la berge, une centaine d'Etourneaux, avisés, méthodiques jusque dans leur agitation, explorent le terrain, enfoncent dans le sol leurs mandibules entrouvertes, tirent un ver, une larve ; par petits bonds ailés, ceux qui sont à l'arrière passent constamment en tête de la troupe qui se déplace ainsi, pressée, bruyante, englobant un instant dans sa foule affairée des Vanneaux apathiques et des Corneilles qui se promènent à pas graves. Plus loin, des Farlouses, couleur de l'herbe souillée, se faufilent dans une dépression de terrain et s'élèvent par courtes saccades en poussant leur note d'appel « ci-ci-ci ». Des Lavandières grises piétinent dans les flaques et, à côté d'elles, un Traquet Pâtre,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quittant son perchoir sur un buisson voisin, vient se poser parmi les minces pointes émergées, délicatement, comme s'il craignait de mouiller ses tarses noirs et de tacher son col blanc.

Ainsi, la rivière donne l'abondance à tous ceux qui, de près ou de loin, viennent pour la pâture sur l'étendue qu'elle découvre en rentrant dans son lit. Mais combien vont lui rester fidèles quand l'hiver s'installe et que le vent du Nord, balayant la vallée, met, certains jours, une mince couche de glace sur l'eau dormante et durcit le sol des prairies ? Bien peu, et, par une étrange anomalie, un de ces amis des mauvais jours est, dans le Sud-Ouest de la France, une Fauvette méridionale, la Bouscarle Cetti, si frileuse qu'elle ne remonte pas jusqu'à la Loire pour y nicher, tandis qu'au Sud son habitat s'étend aux Oasis Africaines. Pourtant, même quand les nappes, vestiges de l'inondation, sont gelées profondément dans les prés bas, des couples de Bouscarles, au lieu d'échapper à la rigueur des temps par la migration, restent accrochés aux lieux qu'ils ont choisis l'été ; le petit oiseau brun, si vif qu'on aperçoit à peine par instants sa gorge blanche, se glisse dans les basses branches des saules, étale dans ses mouvements brusques sa queue arrondie, prend un court vol pour porter à sa femelle un ver qu'il a trouvé, et lance au moindre bruit insolite, dans le paysage d'hiver, cette même strophe de défi qui dominera

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus tard tous les chants de la belle saison au bord des eaux. Le compagnon de misère de la Bouscarle, le Pipit Spioncelle, est tout différent d'allures et d'habitudes. Chassé par le froid des hauts plateaux où, dans la saison des amours, il expose, quand il descend en vol plané vers sa femelle, le rose pâle de sa poitrine, il émigre vers la plaine dans son terne plumage gris olivâtre qui s'éclaircit un peu sur la gorge et le ventre en blanc sale pointillé sur les flancs de mèches brunes. Solitaire, ou à deux ou trois, il s'installe près de l'eau courante qui lui rappelle ses torrents de montagne, cherche sa nourriture sur les berges et, souvent perché sur un pieu, une branche morte ou un roseau brisé, la plume ébouriffée, il semble, par un lent hochement de queue, mesurer la durée de ses jours d'exil.

Deux petits oiseaux sombres de livrée, et, de loin en loin, un Martin-Pêcheur attardé, sont donc tout ce qui reste de l'animation de naguère, Sur la rivière elle-même, il faut observer longtemps pour voir, çà et là, un point mouvant, un léger frémissement de la surface : c'est un couple de Sarcelles qui rentre furtivement sous le couvert des joncs affaissés ; ou bien, en pleine eau, un minuscule périscope dressé révèle le cou mince et la fine tête du petit Grèbe, le Castagneux ; le corps à demi-immergé déjà, il plonge, reparaît, puis s'enfonce encore en laissant une imperceptible ride.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans la haute vallée, là où la rivière a ses rapides, ses affleurements de roches, ses trous calmes et où elle bruit sur un lit de galets, un étrange petit oiseau foncé, à poitrine de satin blanc, le Cincle plongeur, est resté l'âme du cours d'eau. Sa nourriture, mollusques, larves, est au fond du torrent. Il n'a pour l'atteindre que ses ailes de passereau, ses pattes non palmées. Les autres espèces aquatiques nagent à la surface, ou, prenant sur elle un point d'appui, s'enfoncent dans le liquide. Le Cincle, lui, passe de l'air à l'eau comme si les deux éléments étaient un milieu homogène, et semble défier les lois de la densité. Volant au ras de l'onde comme un Martin-Pêcheur couleur de suie, il disparaît soudain dans le ruisseau, parcourt le lit en tout sens, puis émerge un plein vol. L'instant d'après le voit posé sur les pierres qui font clapoter le courant ; d'un saut de grenouille, il est dans le bouillonnement, indifférent à la violence des rapides, et, quand il remonte un peu plus loin dans l'écume blanche, on le prendrait pour un des cailloux noirs que lave le remous.

La première, la rivière est touchée par le printemps. La lumière de février répand partout ses surprises ; elle peut faire ce miracle d'éteindre le plumage du Martin-Pêcheur au guet par l'étincellement de l'eau, la richesse glauque des jeunes feuilles des osiers, l'ocre des lichens sur les troncs des frênes, puis de rendre au con-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

traire éblouissants le bleu, le vert azuré du dos de l'oiseau, lorsque celui-ci, s'enfuyant, se détache sur un fond clair de tiges de massettes. Plus loin, le manteau olivâtre des Mésanges s'avive au voisinage des chatons de saules saupoudrés d'étamines dorées. Partout commence le lent assaut de la rivière par la végétation qu'elle étouffait sous son débordement. Les roseaux, en bataillons serrés, leurs houppes sèches flottant au vent, s'élancent vers l'eau, mais n'abandonnent pas les rives. A l'inverse, les iris, prenant pied dans la boue, avancent vers la terre ferme des berges en phalanges de minces lames dressées, tandis que les joncs, par troupes clairsemées, jettent en plein courant leurs pointes fines. C'est alors qu'apparaît le Chevalier Guignette. Il arrive vers la même époque que les premières Hirondelles, et, ce message de la belle saison revenue qu'elles apportent aux habitations des hommes, il semble, lui, l'annoncer aux rives verdissantes et aux eaux redevenues limpides. Il est un peu plus court qu'une Grive, élancé, avec un long bec, une livrée brunâtre, et, quand il fuit au-dessus de l'onde sifflant à plusieurs reprises son cri aigu, ses ailes traversées par une mince barre blanche battent l'air à coups vigoureux puis s'incurvent un instant et frémissent jusqu'à leur fine pointe, pour le porter sur une grève de sable ou de galets qu'il parcourt à pas précipités, saluant de la tête, hochant la queue, montrant parfois l'éclat lus-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tré de son ventre blanc. Mais qu'a-t-il donc d'étrange et d'un peu mystérieux, le petit Chevalier aux formes gracieuses, et qui tiendrait d'une double nature ? Il appartient à la famille des Bécasseaux et c'est sans doute parce qu'il a les attitudes, les notes d'appel à la fois mélodieuses et sauvages de ces voiliers infatigables qui parcourent les continents dans leurs migrations, qu'il entraîne notre imagination, de cette vallée riante et paisible où il se trouve maintenant, vers les côtes et les grandes étendues désolées, inhospitalières à l'homme, où nichent ses congénères, jusqu'au cercle arctique.

D'autres migrateurs arrivent. Certains ne font que passer, comme le beau Faucon Pélérin, qui suit le cours de la rivière d'un vol à battements vifs coupés de glissades sur l'air, dans l'espoir qu'un Ramier ou une Corneille traverseront la vallée. Mais de nombreux voyageurs s'arrêtent pendant quelque temps. Ainsi, dans les prés, ces taches, brillantes comme des fleurs de bouton d'or parsemées çà et là dans l'herbe, sont des poitrines de Bergeronnettes. Trois espèces, la Bergeronnette de Ray, la Printanière et la Boarule sont mêlées, fouillent du bec dans les flaques d'eau, marchent en zig-zag avec de jolis mouvements souples et calmes. Puis, un peu à l'écart de ce rassemblement, ce sont des Bergeronnettes grises, dos cendré clair, tête et poitrine d'un blanc pur qu'envahit à la gorge et à la nuque du noir profond,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A côté d'elles, immobile et solitaire, un beau mâle de Bergeronnette lugubre, reconnaissable à ses reins foncés, se repose un instant pour reprendre son voyage vers le Nord. A les voir toutes ainsi réunies dans un même coin de prairie, on a peine à décider quelles sont les plus belles, celles que la fraîche verdure environnante accueille comme de brillantes corolles sorties de son sein, ou les autres, qu'elle projette au contraire en vif relief, avec ce contraste du blanc et du noir, si rare dans la nature.

Les rives s'animent peu à peu, en même temps que les peupliers se couvrent d'une teinte mordorée et que, dans les prés bas, les lychnis roses et les fritillaires dépassent les tiges d'herbe. Mais, que serait la rivière sans ces Fauvettes aquatiques qui l'ont quittée à l'automne pour lui revenir à présent, et qui, pendant tout leur séjour d'été, ne s'éloigneront jamais de ses bords ? Ce sont bien ses enfants, adaptés à la vie dans ses petites forêts de roseaux, et, sur le fond roux de leur livrée à toutes, elle semble avoir jeté, pour les rendre moins visibles, un peu de l'ombre qui règne dans l'enchevêtrement de la végétation des eaux. La première à apparaître est la Phragmite des joncs. Le mâle se révèle aussitôt par son chant bruyant, saccadé, dans lequel des notes pleines et claires se détachent sans suite sur la trame d'un babillage rauque. Il est souvent caché, mais parfois, montant le long d'une hampe

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sèche qu'il fait trembloter, le petit oiseau au dos brun strié de noir s'installe au sommet, montre sa poitrine un peu fauve, hérisse les plumes de sa tête, tend l'arc blanc de son arcade sourcilière et reprend son bavardage ; il s'interrompt tout à coup pour exécuter un court vol plané qu'un deuxième mâle, tout voisin, imite aussitôt, puis les rivaux s'enfoncent dans les profondeurs du massif. La Fauvette Effarvate lui est presque semblable : robe d'un brun olivâtre plus uni, chant plus terne et moins fort, même adresse d'acrobate sur les cannes verticales et même vol étonnant au ras de l'eau, au milieu de la foule compacte des tiges, sans en toucher une seule, pour finir en une vive ascension aérienne. Mais, de toutes les Fauvettes riveraines, la grande Rousserolle Turdoïde est la reine, par sa taille qui est celle d'un Mauvis, par l'ampleur de son vol roux, dédaigneux des cachettes, et par sa hardiesse à exposer en pleine vue, le corps dressé, sa poitrine blanchâtre. Elle arrive tard, en fin Avril, quand le léger brouillard vert des tiges nouvelles monte du pied des roseaux, et son chant, lorsqu'il retentit pour la première fois dans la matinée de printemps, est si fort et si étrange qu'on se demande d'abord quel batracien inconnu, au gosier puissant, coasse dans les joncs. Les noms locaux qu'on lui donne, Tire-Arrache et Karaki dans l'Ouest, Racasse ou Carasse dans l'est, Cra-Cra dans le Midi, traduisent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bien les notes rocailleuses et discordantes de sa voix.

Désormais peuplées de leurs Fauvettes aquatiques, les rives ne connaîtront plus le silence. D'ailleurs, les visiteurs de l'été sont au complet, maintenant que fleurissent les iris d'eau. Partout les chants des mâles annoncent que les couples sont formés et que les territoires, ces sphères d'influence autour des nids, plus ou moins restreintes suivant le genre de vie de l'oiseau, sont l'objet de disputes. Dans l'eau même, parmi les sagittaires et les joncs auxquels il s'est amarré, le petit radeau flottant du Grèbe Castagneux contient déjà des œufs ; sur le bord, la Poule d'eau construit sa plate-forme de plantes aquatiques, cachée par le rideau des rubaniers ou les grandes feuilles du rumex. Dans la foule serrée des roseaux, l'Effarvate et la Rousserolle attachent si bien leur coupe à trois ou quatre cannes que le vent peut les courber impunément, tandis que la Phragmite et la Bouscarle préfèrent le fourré voisin que le houblon sauvage commence à recouvrir. Sur les petites grèves de galets, à l'abri d'un osier, le Chevalier Guignette se fait un nid de feuilles mortes. Dans les berges de terre taillées à pic, le Martin-Pêcheur creuse son tunnel ; ces autres trous, plus petits, dont est criblée la paroi, sont ceux des Hirondelles de rivage en colonie. Entre les pierres mêmes des barrages, humectées par la chûte des eaux, la Lavandière

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vient nicher, et, dans les prés qui longent les rives, les mâles de Bergeronnettes printanières, coiffés de bleu, perchés sur les hautes tiges rouges de l'oseille sauvage, sont les gardiens de leurs compagnes qui couvent.

Sans doute, partout, à cette heure, la vie est intense et sur les hauts plateaux arides eux-mêmes qui s'étendent au-delà des escarpements, une floraison aux teintes délicates de pastel tapisse les terrains pierreux. Mais ici, dans la vallée, la rivière, comme par magie, amplifie toutes choses : sur ses bords, la gaîté, la fécondité et la lutte sont plus grandes qu'ailleurs ; son hiver est plus tragique, son printemps plus hâtif, plus frais, plus exubérant, et maintenant, calme, heureuse, elle coule vers la mer qui reste indifférente aux saisons.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES CHARNIÈRES DE LA NATURE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VIII

LES CHARNIERES DE LA NATURE

Avant chacun des deux grands changements de décors annuels qui transforment les aspects des choses et modifient les conditions d'existence des êtres, la nature semble ralentir son rythme et s'accorder un répit. Février, à l'entrée du printemps, août qui touche déjà à l'automne, sont des pauses : les forces vitales prennent haleine et se tendent silencieusement pour les efforts prochains.

Par certaines matinées de février, le soleil, émergeant de l'horizon, éclaire un instant endessous la couche unie des nuages pâles et répand une lumière si douce, si immatérielle, qu'elle donne à la nature un visage inaccoutumé d'intelligence et de finesse. Une heure après, un ciel d'hiver pèse sur l'étendue morose. Tout est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

promesse, déception, attente. Certaines journées sont si tièdes que des abeilles visitent les premiers crocus jaunes. C'est un étonnement de ne pas voir déjà le vol de l'Hirondelle, une oppression de ne pas entendre les chants familiers du printemps. Mais, dans la soirée, le brouillard s'étend dans les vallées, monte paresseusement à l'assaut des coteaux. Demain, les arbres surgiront de la brume glacée, chargés de givre. L'hiver possède encore la terre.

Une longue période de pluie, de soleil intermittent, de gel et dégel alternés, ont pâli la végétation : bourre épaisse des landes, longues herbes en ruban des tourbières, hautes tiges des fenouils sur le bord des chemins, feuilles accrochées encore aux branches des chênes, tout est gris, fauve pâle ou brun, comme si la nature voulait, avant le renouveau prochain, laver ce qui reste de couleur vive au paysage pour recommencer son œuvre sur un fond neutre. Elle y procède déjà par de petites touches hésitantes. En bordure du bois, la cardamine des prés soulève l'épais manteau végétal qui semblait devoir l'étouffer et étale sur lui ses folioles arrondies. A côté d'elles, la tige vert pâle de l'asphodèle a percé le sol, et çà et là, s'est dégagée, aiguë comme un glaive, portant des feuilles mortes attachées en collerette à sa pointe. Une primevère solitaire met son étoile pâle au revers d'un fossé et la grappe bleue et pourpre de la pulmonaire

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sort du large feuillage rugueux, tacheté de blanc. Au bord de la mare exposé au midi, la ficaire pique ses fleurs d'un jaune luisant de bouton d'or ; sur l'eau noirâtre, un seul petit girin, comme une perle d'acier bruni, cherche ses compagnons et esquisse déjà, en cercles à la surface, la folle danse qu'il exécutera plus tard avec eux, tout le long du jour.

Sous ces apparences incertaines, sous ce demi-sommeil, la poussée de la vie se fait sentir, puissante et régulière, chez les végétaux comme chez les êtres animés. Par les soirées calmes, dans les bois, cet incessant crépitement qu'on entend sur le sol, c'est la chute légère des écailles que chaque bourgeon, en gonflant insensiblement, détache de lui-même, des semaines avant l'éclosion des feuilles. De loin, la rangée des peupliers semble enveloppée depuis quelques jours d'une vapeur lumineuse ; un feu rouge couve dans la tête des ormes ; des branches nues des trembles, comme de longues chenilles, pendent les chatons gris. A la surface des eaux stagnantes flotte déjà la ponte gélatineuse des batraciens, et, dans leurs profondeurs, toute une vie s'agite, confuse et mystérieuse. La rainette, d'un vert d'herbe, la grenouille rousse qui, dans les matinées d'été, fait tomber en sautant les gouttes de rosée des tiges des graminées, sortent de la vase. La boue des marécages est chaude de sa première fermentation. Sur le sol des prairies, çà et là, un petit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tunnel oblique, bien net, montre que le grillon champêtre a déjà travaillé à sa demeure. La nuit, des noctuelles volent, se cherchant pour leurs amours.

Plus haut dans l'échelle animale, des changements d'attitude se précisent. C'est une troupe de Corneilles qui passe, comme tous les jours précédents, et se pose, pour chercher sa vie, dans la terre fraîchement retournée ; mais, aujourd'hui, deux des oiseaux se détachent de la bande, font une pointe vers le ciel, comme en un jeu, et reviennent au sol par une large courbe de vol. Leurs cousins, les Freux, qui ont la base du bec enfarinée, pointillent de noir les nouveaux labours, et certains couples semblent engager des conversations animées. Les Mésanges explorent déjà les arbres creux pour l'emplacement futur des nids. Chaque jour, le volume des chants augmente un peu : cris aigus de la Sittelle, petite mélodie aigrelette de la Fauvette traîne-buisson. Le soir, à la tombée de la nuit, la Chouette Chevêche lance son cri d'appel, puis miaule un peu plus fort que de coutume. Plus tard encore, une courte plainte étouffée, mystérieuse, sort à intervalles des bois de pins, coupée par un bruit sec et fort d'ailes frappées l'une contre l'autre : c'est le Hibou Moyen-Duc qui fait sa cour à sa compagne. Au-dessous de lui, un blaireau amène à son terrier la mousse et les herbes sèches qui vont servir de litière aux petits.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Partout, chez les oiseaux, s'affirme maintenant l'individualisme aboli par le temps de misère ou le labeur de la migration. Sur les étangs, étapes de leur retour vers le Nord, les Canards et les Grèbes se posent par troupes d'espèces diverses, plus ou moins confondues : Cols-Verts en brillant costume de noce, petits Morillons noirs aux flancs argentés, Siffleurs dont la robe est une harmonie délicate de gris perle et de brun rosé. Ils semblent dormir sur l'eau, ballottés par les rides que fait le vent à la surface, puis, tout à coup, il y a une agitation dans la bande, une courte poursuite d'un des oiseaux par son voisin. La rivalité sexuelle vient de se réveiller entre mâles jusqu'ici paisibles compagnons de voyage. Un Harle huppé, étincelant de blancheur au milieu d'une troupe de femelles brunes, se dresse un instant sur l'eau, menaçant, à l'approche d'un de ses pareils. Un grand Grèbe, qui sommeillait, hérisse brusquement sa belle crinière rousse et plonge pour frapper en-dessous un de ses frères migrateurs.

Ces gestes semblent insignifiants, mais c'est en cette saison surtout que des actes à peine esquissés sont révélateurs de tendances profondes. Aussi, la première apparition d'un mâle de Pinson, de Bruant des Haies, de Verdier, sur un arbre ou un buisson, est-elle un fait marquant, le début d'une série d'activités complexes qui assurent la reproduction de l'espèce. Chacun de ces oi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

seaux dépend d'une des bandes que forment à l'automne beaucoup de nos espèces sédentaires, et qui errent tout l'hiver, occupées à chercher leur nourriture pendant les courtes heures de la journée. Dans la troupe, la routine est la même pour tous, depuis l'aube qui les trouve prêts à gagner ensemble le terrain de pâture, jusqu'à la rentrée commune au gîte. Mais, un matin de février, un des mâles, quittant ses pareils, a pris le vol vers un point auquel le rattache un souvenir de l'année passée. Là, isolé, bien en vue, il balbutie un instant les notes de son espèce, puis rejoint ses compagnons. Les journées suivantes le ramèneront à ce site. Il prolonge sa visite, mais retourne encore au groupe. C'est qu'il oscille à cette heure entre l'instinct d'association et un besoin d'isolement qui grandit avec l'impulsion sexuelle. Aussi, vis-à-vis des autres mâles de son espèce, son attitude est-elle double en cette saison : il vit en bonne intelligence avec eux dans la bande et devient agressif dès qu'il a gagné sa retraite. En effet, si la sociabilité reste une tendance profonde de son être, il doit cependant, afin de pourvoir aux besoins de la couvée future, s'assurer, par privilège de premier occupant, la possession exclusive d'un territoire. C'est pourquoi, avant même que Mars ait fait verdir les saules, le Vanneau dans la prairie, le Bruant des roseaux sur l'îlot de la rivière, le Moineau Soulcie dans la tête du noyer, viennent se cantonner

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pendant quelques heures sur le point qu'ils ont choisi pour le nid futur, en attendant que leurs compagnes, guidées par leur voix, les rejoignent. La formation par bandes, qui répondait pour beaucoup d'oiseaux aux nécessités de la saison, aura bientôt vécu : il va y avoir des couples.

En ce moment même, dans les terres de leur hivernage, nos visiteurs de l'été se mettent en route vers nos régions. Les Fauvettes à tête noire vont quitter les mimosas fleuris, les orangers et la longue chevelure des faux poivriers d'Afrique pour venir cueillir dans nos bois nus les baies de lierre. Parmi les oliveraies, nos Bergeronnettes grises suivent les étroits sillons que trace autour de l'arbre sacré la charrue de l'Arabe. Entre les pattes des Flamants roses alignés sur un rang, les petits Pluviers à collier de nos plages de galets du Nord courent sur les vases des lagunes tunisiennes. La Huppe qui viendra bientôt chercher les larves de nos prairies humides, se pose à présent entre les maigres touffes de l'herbe aux chameaux des terres désertiques. Dans les oasis, le long des oueds, les Hirondelles poursuivent les mouches et les Pouillots volettent sous les dattiers. Tous s'apprêtent à traverser la Méditerranée, en route vers le Nord.

Six mois plus tard, Août répand sa sécheresse dure et poussiéreuse. Sur une trame aux tons fanés par le soleil, la verdure, qui règnait sou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

veraine naguère, s'est ramassée sur elle-même, concentrée en masses solides, compactes, comme pour résister à un dernier assaut : blocs durs et nettement découpés des vignobles, larges taches sombres des bois, files des peupliers qui suivent la vallée. Les fleurs sont devenues plus rares le long des chemins. Sans doute, les grandes étendues de bruyère, qui n'avaient voulu accepter du printemps qu'un peu de vert frais, flambent maintenant, mais ailleurs des harmonies plus graves ont remplacé l'éclat des nappes de boutons d'or, de coquelicots et de marguerites : bleu foncé des champs de luzerne fleurie, pourpre des hautes tiges de salicaire dans les terres marécageuses, gris de sel des ombelles de la carotte sauvage.

Août est aussi le mois silencieux. Le chœur des grillons est atténué dans les prairies. De minces stridulations, celles des sauterelles qui hantent les buissons, ont remplacé les vibrations frénétiques de la cigale. Des piaillements, des cris d'appel brefs sont à peu près tout ce qui reste du grand concert des oiseaux. Dans les mares à moitié sèches, ce coassement, répété à intervalles irréguliers, rencontre rarement un écho.

En réalité, cette saison couvre, sous sa lassitude apparente, de profondes transformations. Une vie nouvelle anime les arbres et les arbustes : la pousse d'août, modeste et sans déploiement de couleur, vient accumuler dans leurs tissus le com-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plément de réserves nécessaire à la végétation avant l'hiver, et réparer les dévastations des insectes. Des chênes, des ormes, des pommiers, dépouillés dans tout un pays par les teignes et les pyrales se recouvrent maintenant d'une nouvelle verdure ; la dernière génération des ravageurs de feuillages la négligera pour s'assurer déjà des abris sûrs contre la mauvaise saison. Au contraire, dans la torpeur des journées d'août se prépare l'assaut des espèces avides des fruits qui mûrissent dans les vergers et les vignobles : au revers des remblais, les nids de la guêpe terrestre voient s'enfler leur population et ceux des beaux frelons cuivrés, au creux des arbres, s'augmentent chaque jour de nouvelles assises gaufrées. Il y a, dans le pullulement de certaines formes en cette saison, comme une fièvre d'assurer leur domination par le nombre avant l'arrêt prochain. C'est ainsi que, dans les années qui lui sont favorables, le criquet italien aux ailes roses lance au loin ses grandes invasions. Sur la brise, ces milliers d'invisibles nacelles de gaze impalpable emportent de minuscules voyageuses : c'est la migration de ces petites araignées dont une matinée de rosée révèle les fines toiles irisées tendues sur les buissons et l'herbe des chaumes.

Sans doute, les changements graduels dus à la saison, la surabondance ou la diminution des proies ou des graines favorites, doivent affecter les oiseaux, les plus mobiles des êtres et les plus

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sensibles aux variations du milieu ambiant. Mais cela suffit-il à expliquer pourquoi, quand août dispense encore l'abri et la pâture si généreusement, les bois, où la vie ailée abondait naguère, sont désertés par leurs hôtes habituels ? Où sont, sur les côteaux brûlés de soleil, les Linottes du printemps, le petit Traquet Pâtre qui, du haut d'un fil télégraphique, sa tête noire tendue hors du col blanc, vous regardait passer sur la route ? Que sont devenus l'Ortolan, qui chantait sur les échalas de vignes et la belle Pie Grièche Ecorcheur avec sa poitrine rosée ? Quelle cause a pu faire disparaître les Draines, dont les couples étaient si fortement accrochés à leur coin de futaie ? C'est qu'un bouleversement profond de la vie des oiseaux s'accomplit. Fixés pendant des semaines sur le lieu où la couvée réclamait sans arrêt, de l'aube au crépuscule, leurs allées et venues entre le nid et le terrain de pâture, les parents ont rompu cet esclavage aussitôt que les jeunes ont été assez forts pour les suivre. Le lien est brisé avec ce territoire dont la possession a causé tant de rivalités entre couples. Le Loriot reviendra bien quelquefois, le matin, siffler dans le bouquet de chênes où son nid était suspendu à une fourche de branches, comme s'il se détachait à regret de cet endroit, mais, la plupart du temps, le départ est définitif jusqu'à la saison prochaine, car une nouvelle existence a commencé : les parents ont entraîné les jeunes hors

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du lieu qui les a vus naître, vers les points où la subsistance est à leur portée immédiate et où leur éducation va se parfaire. C'est ainsi que les couvées d'Etourneaux, écloses dans les bois éloignés, cherchent maintenant leur nourriture parmi l'herbe courte des prairies fauchées et que les Pinsons de nos jardins passent silencieusement, par petites troupes, sur le dôme des hautes futaies, en quête d'insectes. Les chaumes où les menues graines sont mûres se peuplent de Linottes, de Verdiers ou de Cinis nés dans les vignobles, les vergers ou les haies. Une distribution nouvelle a lieu, modifie souvent le genre de vie de l'oiseau, lui fait abandonner la forêt pour le terrain découvert, le coteau pour la plaine. C'est la grande diffusion annuelle, qui affecte jeunes et adultes, mêle pour chaque espèce les individus de régions diverses et les éparpille en tous sens, assurant en même temps que le maintien du type, une répartition plus égale pour le printemps prochain.

Déjà les troupes s'ébauchent, car la communauté de nourriture et d'habitudes a rapproché les familles de même race. En effet, la vie sociale a, pour beaucoup d'espèces, des avantages d'autant plus grands que les temps vont devenir plus durs : l'individu qui a découvert un coin d'abondance est aussitôt rejoint par ses compagnons ; celui qui a aperçu le vol de l'oiseau de proie jette le cri d'alarme et alerte toute la troupe. Des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bandes se forment : par centaines les Bruants Proyers s'envolent ensemble au ras des taillis avec un gloussement doux et les Moineaux Friquets s'engouffrent dans les haies vives ; sur les jachères, les Chardonnerets assemblés font papilloter leurs ailes jaunes et noires.

Août, qui voit s'effectuer en silence ces grands mouvements, revêt aussi les mammifères d'un pelage plus épais et donne aux oiseaux leur plumage d'hiver. Pourquoi cette hâte, dans l'assoupissement des journées chaudes ? Mais, vers la fin du mois, la fougère aquiline jaunit, la tête d'un orme s'enrichit d'une plaque d'or, le premier colchique mauve fleurit dans un pré bas, et sur un saule, une rainette verte coasse à la menace de la pluie. Nous comprenons alors que rien n'était prématuré et que l'automne est déjà là.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA MIGRATION D'AUTOMNE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IX

LA MIGRATION D'AUTOMNE

De l'été à l'hiver, nuit et jour, par temps favorable, des milliers d'ailes traversent le ciel, souvent hors de vue, frisent la cime des arbres, frôlent les buissons et les haies ou rasent la surface des mers. Elles quittent le pays natal, la contrée des nids, et ont une même direction générale, le Sud. C'est la migration d'automne, qui se présente à nous sous un triple aspect : départ de nos visiteurs de l'été ; passage, en route pour les terres de soleil, d'oiseaux qui ont niché au Nord de nos régions ; enfin arrivée chez nous d'espèces à habitat septentrional qui viennen hiverner dans notre occident européen. Mais, la nature n'admet pas ces divisions trop nettes, commodes à notre esprit, et le grand mouvement saison-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nier se déroule dans le désordre apparent, la confusion par lesquels se manifestent à nous les forces élémentaires qui régissent la vie des êtres.

La migration a commencé depuis longtemps que nous ne nous en sommes pas aperçus. C'est à la fin de juin, au début de l'été : la femelle du Coucou dépose encore dans les nids de ses dupes son œuf parasite, et la double note des mâles, qui se querellent malgré le départ proche, résonne jusque dans la nuit. Brusquement, tous disparaissent. Un mois plus tard, ce sont les Martinets qui nous quittent. Aux jours les plus longs, ils tournent en rondes folles au ras des toits des villes et leurs cris aigus percent le silence de la soirée chaude. Puis, leurs jeunes étant sortis du nid, les mystérieux oiseaux s'élèvent si haut, au coucher du soleil, qu'on peut croire qu'ils passent la nuit dans l'air. Fin juillet, leur nombre est soudain renforcé par des arrivages et le ciel est sillonné en tous sens d'ailes en forme de faux. Deux ou trois jours après, il n'en reste plus. Bientôt, nouveaux départs. C'est la Huppe qui voyage par paires ou isolément, et rien, dans son allure, ne marque la hâte : elle se pose, pour y chercher sa vie, dans les prés et les chaumes, ou sur un bord de route, étale et replie sa belle aigrette fauve, puis s'élève de son vol onduleux et souple. L'Ortolan, qui chantait sa phrase monotone en plein midi, sur les ceps de vignes, nous quitte, sans bruit, dans sa livrée mo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

deste, et le Loriot, que son plumage étincelant signale pourtant à l'attention, disparaît mystérieusement.

Pourquoi ces départs précipités, quand les journées sont belles et que la nourriture semble encore abondante ? C'est que chaque espèce a pour fonds de son alimentation telles sortes d'insectes ou de larves qu'elle doit trouver pour vivre tout le long du parcours de sa migration. En certains points, l'avance de l'automne ou la sécheresse de l'été ont déjà ralenti les éclosions de mouches, de fourmis ailées, de vers. Au contraire, sur les plateaux et les montagnes que vont survoler les voyageurs et où l'altitude a retardé la végétation, sur les côtes qu'ils longent, dans les vallées fraîches qu'ils traversent, les proies favorites abondent encore. Plus au Sud, sur le littoral africain, les pluies de l'équinoxe vont faire reverdir l'étendue et réveiller la vie. Ces bases de ravitaillement, qui s'échelonnent ainsi depuis le pays des nids jusqu'aux régions de l'hivernage, l'oiseau doit les atteindre successivement, à une heure propice. Aussi, l'expérience des générations, accumulée par l'hérédité, sonne-t-elle pour chaque espèce l'heure du départ et fixe-t-elle les voies de migration.

En août, le mouvement s'accentue : beaucoup de nos chanteurs de l'été se mettent en route, voyagent isolément, et souvent de nuit. En plein jour, nous les voyons à peine. Ce trait fauve ou

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

brun-roux, dans un chemin creux, c'est le vol du Rouge-Queue de muraille ou celui du Rossignol occupés à chasser l'insecte, entre les étapes, et rien ne reste plus de leur voix qu'un cri d'appel. La bruyante tribu des Fauvettes, les Rousserolles qui jacassaient dans les roseaux, passent, invisibles et muettes. Les Pouillots, ces petits Becs-fins verdâtres, dont les chants ou les cris animaient les taillis et les futaies, se faufilent maintenant dans les buissons, nerveux et furtifs. Pour beaucoup de ces espèces insectivores, les individus voyagent seuls, mais un ordre de marche est plus ou moins adopté : les jeunes partent souvent les premiers, sur la longue route; les adultes les suivent à quelques jours ou quelques semaines d'intervalle.

Comment l'oiseau de la saison, qui aborde pour la première fois la migration, peut-il, isolé, sans guide, sans point de repère dans sa mémoire, trouver sa voie dans l'inconnu ? C'est que cette grande quantité d'individus solitaires, formée de telle espèce en migration, est en réalité une immense troupe voyageant en ordre largement dispersé : des premiers aux derniers partis, à travers l'espace, le contact n'est jamais tout à fait rompu, et chez tous, la même impulsion innée d'émigrer en automne crée cette communauté de pensée obscure qui fait à certains moments d'une multitude de même sang un seul être. Ainsi des races entières, surtout chez les Passe-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reaux, sont emportées, sans hésitations et sans erreurs apparentes, vers leurs quartiers d'hiver habituels. Pour d'autres, au contraire, comme les Mouettes, les Bécasseaux, les Pluviers, il y a d'étranges réactions individuelles à la poussée de l'instinct voyageur. Par exemple, dans une couvée de Vanneaux élevée dans les marais d'Angleterre, un des jeunes viendra passer la mauvaise saison sur nos prairies françaises, tandis qu'un de ses frères atteindra l'Afrique et qu'un troisième ne s'écartera que d'une courte volée du lieu de sa naissance.

Jusqu'ici, des dizaines d'espèces ont donc glissé vers le Sud ; leurs vagues de migration entraînent non seulement les couples qui ont reproduit dans nos régions, mais encore ceux qui ont niché au Nord, poussant devant eux les jeunes de la saison. Pourtant, nous avons ignoré l'ampleur du mouvement, sinon son existence même. Depuis quelque temps déjà, les chants avaient cessé autour de nous, arrêtés par l'éducation des couvées et par la mue. Ces voix qui s'éteignaient l'une après l'autre, dans les chaudes journées de juillet, c'étaient déjà presque des départs, et la disparition du migrateur silencieux, souvent voyageur nocturne, est passée inaperçue.

Il faut, pour frapper notre attention, le fait nouveau, la présence inaccoutumée. Aussi, l'irruption en nombre, dans nos champs et nos vergers, de deux petits oiseaux, en route vers le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Midi est-elle un signe bien clair à nos yeux des grands déplacements de l'automne. Le premier est le Traquet Tarier. Il est modeste d'aspect dans sa livrée fauve clair, plus foncée sur le manteau et que relève un peu de blanc pur à l'arcade sourcilière et à la base de la queue étalée. Nous le remarquerions à peine si, partout où le porte son court vol sautillant, il ne choisissait, pour s'y percher, un point culminant, la fusée terminale du pied de maïs, le bouquet de fleurs jaunes qui s'épanouit à l'extrémité de la longue tige du topinambour, ou la branchette la plus haute d'un buisson de prunellier : il s'y est à peine posé que ses ailes palpitent déjà pour la prochaine envolée. L'autre est le Gobe-Mouche de Lorraine, ou Bec-Figue, qui nous arrive des forêt humides du Nord, dans son terne plumage de voyage, brun noirâtre en dessus, blanc sale sur la poitrine. Il s'installe pour quelques heures à la lisière du bois, dans les jardins, sur les haies vives. Perché sur une brindille, les ailes et la queue agitées sans cesse de mouvements brusques, il guette la mouche qu'il saisit au vol ou s'élance à terre vers l'insecte que son œil noir a vu remuer sur un brin d'herbe, puis regagne son observatoire. Pendant des semaines, sans hâte, par petites étapes, le Gobe-Mouche écoule son flot migrateur, et le cri d'appel de l'oiseau, un « fli » aigu, répété çà et là par ses semblables, s'entend par les chaudes après-midis. Puis, Tarier et Bec-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Figue disparaissent à leur tour et semblent emporter avec eux, dans leur passage entre moissons et vendanges, l'été qui touche à sa fin.

Les Hirondelles s'assemblent et, dans les matinées déjà fraîches, elles réchauffent, sur le toit des maisons, leurs corps frileux aux rayons du soleil. A voir les trois espèces mêler leur vol de chasse au-dessus de la rivière, tracer sans repos des courbes aériennes, poursuivre l'insecte, on dirait que le voyage est pour elles un jeu. En réalité, leur vol en droite ligne est assez lent, une cinquantaine de kilomètres à l'heure et, par multiples étapes, en petites troupes, elles atteindront leur hivernage Africain.

Septembre est là et la migration se fait maintenant plus à découvert, par bandes nombreuses, en vagues pressées. Les Cailles s'abattent de nuit dans la plaine qu'elles quitteront au déclin du jour ou de grand matin, pour aborder bientôt, sur leurs courtes rémiges, la traversée de la Méditerranée. Des taillis s'élèvent les Tourterelles en troupes, l'aile gracieuse et forte, le corps balancé par un léger roulis. Plus haut passent les Outardes Canepetières et leur groupe, qui rame sur l'air à battements vifs et sifflants, se contracte et s'étend tour à tour. Les Canards au contraire voyagent sans flottement, comme si chaque individu avait son point de repère à l'horizon et s'y dirigeait d'un vol droit qu'on dirait accéléré par un incessant effort pour rétablir l'équilibre que

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

compromet le long cou tendu en avant. Par bonds aériens, les Bergeronnettes jaune pâle ou bigarrées noir et blanc, suivent une course indécise, attirées par les rivières qui leur offrent les petites anses sablonneuses propices au joyeux bain du soir et les roseaux comme gîte nocturne. Au coucher du soleil, la phalange des Palombes, lasse d'une longue volée, tourne un moment autour du bois choisi pour y passer la nuit et se laisse tomber lourdement sur les arbres.

Beaucoup d'espèces, dans leur voyage, adoptent une formation de vol. Celle-ci est à peine esquissée chez les Vanneaux dont la troupe s'étire parfois en ligne incertaine et flottante, tantôt noire, tantôt étincelante, suivant que les manteaux sombres ou les poitrines de satin blanc sont exposés dans les évolutions. Les Farlouses s'avancent souvent sur un front largement déployé, comme une petite nuée de paillettes brunâtres que le vent pousserait dans le ciel d'automne. Les Pluviers dorés, les Oies, les Grues, prennent des dispositions de vol plus rigides, en V renversé, esquisses des proues aériennes : l'oiseau de tête, qui fend l'air, se voit distancé peu à peu et relevé par un de ses compagnons plus dispos.

Le mouvement est intense maintenant, sur la mer comme au-dessus des terres. Au printemps, la foule des oiseaux de rivage était remontée, pour y nicher, jusqu'au cercle arctique et beaucoup

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'espèces marines s'étaient retirées sur les îlots sauvages et les falaises abruptes où elles se reproduisent en grandes colonies. Ailleurs, en été, la surface de la mer semble privée d'oiseaux, quelques individus, non appariés, restant seuls sur les côtes. Peu à peu, cette grande solitude va se peupler. Les Sternes blanches et grises scrutent, du battement élastique de leurs ailes effilées, la surface de l'eau que pointillent de noir, par places, les troupes de Macreuses dansant avec le clapotis. Les Mouettes et les Goëlands allongent sur le sable doré la ligne de leurs poitrines d'argent. Sur les plages et les plateaux rocheux découverts à marée basse, les Courlis bruns marchent à pas affairés et précis, enfonçant dans la vase ou le varech leur long bec recourbé. Très haut dans le ciel, une petite troupe noire évolue avec des mouvements d'ensemble ; on la perd un instant de vue et on n'entend plus qu'un appel sifflé triste, émis par un des oiseaux, puis la bande reparaît, rose cette fois, toutes les ailes éclairées par le soleil couchant. Ce sont les Chevaliers Pieds-Rouges, avant-garde de la multitude des Bécasseaux, voiliers infatigables et qui viendront se poser pour quelque temps sur les boues aux mille reflets colorés de nos estuaires.

Au-dessus des terres que blanchissent déjà, certains jours, les gelées matinales, et des mers agitées par les premières tempêtes de l'automne, la migration s'écoule, tantôt en mince filet, tantôt

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en large courant. Elle nous apparaît dans son ensemble comme le résultat d'une force aveugle, agissant sur des collectivités, les entraînant pour leur salut loin des régions que l'hiver rend inhospitalières. L'individu est noyé dans le nombre et compte à peine. Les ressorts intimes de son action, les moyens qu'il met en œuvre, les dangers qu'il court, sont voilés pour nous dans ce spectacle de légions ailées qui, deux fois l'an, oscillent entre les pôles terrestres.

L'instinct qui le pousse et le dirige a-t-il son origine dans une nécessité biologique, qui le contraint ? L'oiseau, juste avant la migration, est inquiet, agité. Des captifs se jettent frénétiquement contre les barreaux de leur cage et meurent de ne pouvoir obéir à l'impérieux commandement. Y a-t-il là un tropisme, une aspiration incoercible de l'organisme vers un élément nécessaire à sa vie ? Par exemple, chez les poissons, le saumon remonte de la mer vers les sources pour l'oxygène que celles-ci contiennent, et qui lui est indispensable au moment de frayer ; l'anguille émigre, de nos mares et de nos rivières, à travers un océan, vers le Golfe du Mexique, pour y trouver une température et une pression d'eau salée qui sont les conditions mêmes de sa reproduction. Le cas est-il semblable pour l'oiseau migrateur et dans quelle mesure son sang, sa température intérieure sont-ils affectés par les saisons ? Tous ces points sont obscurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De même, le sens de l'orientation, si développé chez l'oiseau, nous paraît inexplicable. Mais c'est un sens que notre humanité civilisée a perdu. Nos animaux domestiques le possèdent encore. Faut-il faire intervenir ici des ondes magnétiques grâce auxquelles le migrateur, qui les percevrait, pourrait trouver sa direction ? Rien ne le prouve, et pourtant, lorsque les Grues cherchent leur route dans une brume opaque, elles décrivent en l'air de larges cercles qui se déforment en pointe au moment où elles atteignent la ligne de direction normale de leur course, comme si, à cet instant précis, des antennes mystérieuses avaient capté des vibrations indicatrices. Quoi qu'il en soit du sens de l'orientation, celui de la vue est en étroite liaison avec lui, puisque le brouillard déroute les voyageurs, les jette affolés sur les lanternes des phares qu'ils savent éviter par les nuits d'étoiles et de clair de lune.

Si nous prenons l'oiseau à son point de départ, il a l'immense espace à parcourir, et, comme milieu ambiant, pour y appuyer ses ailes fortes ou faibles, l'air animé de courants qui varient avec l'élévation. La température, le vent, seront ses auxiliaires ou ses antagonistes. Nous aimons à le douer de prescience, à lui faire annoncer, par son passage plus ou moins hâtif, la rigueur ou la douceur de la saison prochaine. En réalité, les fréquents désastres de la migration prouvent que l'oiseau ne prévoit pas ; mais son organisme, sen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sible aux moindres variations des éléments, réagit aussitôt. Il choisit un temps calme pour se mettre en route ; les signes annonciateurs de troubles presseront son départ.

Si la brise est faible, de quelque point de l'horizon qu'elle souffle, il reste maître de sa course. Prenant de la hauteur dès son envolée, il est vite hors de portée de la vision humaine ; aussi, ce que nos yeux perçoivent de la migration n'en est-il le plus souvent que la frange inférieure, rabattue vers la terre par des difficultés de course ou la nécessité de la subsistance ou du repos. Jusqu'à mille mètres, l'aviateur qui s'élève voit s'écouler la masse principale des voyageurs ; à deux mille, il rencontre encore des bandes ailées : à cinq mille les forts voiliers comme les Pluviers, les Bécasseaux sont ses rares compagnons d'un instant. A tous les niveaux, la vitesse normale du migrateur, qui peut varier suivant les espèces de vingt à cent cinquante kilomètres à l'heure, est considérablement accrue ou réduite par celle du courant aérien qui l'emporte ou lui résiste.

En cette saison d'automne, de basses pressions s'avancent fréquemment de l'Atlantique vers le Nord et le Nord-Ouest de l'Europe. Les vents modérés qui soufflent, pour les neutraliser, du Sud et du Sud-Est, et qui touchent le voyageur de face ou de flanc, porteront sur leurs souffles tièdes les grandes armées migratrices. Au contraire, qu'une dépression se forme sur le centre du Continent,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

appelant pour la combler les forts vents d'Ouest, le mouvement est aussitôt endigué par cette violente poussée latérale.

Le plus souvent, parti dans des conditions favorables, le voyageur devra pénétrer dans des zones troublées. Talonné par un cyclone à marche lente, il pourra le devancer, utilisant le souffle avant-coureur de la bourrasque et rectifiant au mieux la dérive par la position de son corps. Si la tempête monte contre lui, ou, marchant avec lui, le gagne de vitesse, il abaisse son vol, cherche un refuge à terre, à moins que balayé vers la haute mer, il n'ait, comme ultime ressource, l'île lointaine qu'envahissent soudain des multitudes exténuées, ou même le pont d'un bateau. Mais des milliers d'oiseaux, qui ne trouvent pas ces refuges, périssent chaque année. Les jeunes surtout sont plus facilement entraînés hors de leur voie et plus exposés aux attaques des rapaces qui suivent la marche des foules ailées, guettant les faibles et les imprudents. L'expérience de la migration s'acquiert en effet et le second voyage s'effectue plus aisément.

Novembre a dépouillé nos bois. Les premières Bécasses, portant sur leur plumage les couleurs de l'automne, se posent, fatiguées, sur le tapis de feuilles mortes et dans les fougères rousses. Le flot migrateur se ralentit, mais le Nord ou les hautes régions nous envoient maintenant les espèces qui leur sont propres et qui semblent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne quitter qu'à regret leur pays natal, chassées par l'excès de froid. Depuis quelque temps déjà, des Grives plus foncées que les nôtres, venues des Iles Britanniques, cherchent dans les vignobles les grappes oubliées par les vendangeurs. Voici les Mauvis, de même livrée, mais reconnaissables à leurs flancs roux, à leur cri d'appel plus liquide. La belle Litorne, grise et marron, va faire entendre son « tia-tia » vigoureux sur les hauts peupliers. Les Tarins verdâtres s'abattent en bandes folles sur la tête des aunes, avec un petit vacarme de notes joyeuses. Les Pinsons d'Ardennes apparaissent et, dans leurs troupes, on reconnaît les mâles à leurs reins blancs et au fauve ardent des poitrines. Des Alpes, du Massif Central, descendent vers les plaines les habitants des hautes régions : le Pipit Spioncelle, le même qui, dans sa délicate livrée de noce grise et blanc rosé, se laissait tomber en chantant auprès de sa compagne sur les prés fleuris des monts, et qui, maintenant vêtu de brun et de cendré, va hiverner au bord des eaux ; la Mésange noire, coiffée de jais, et, plus rarement, la Huppée, casquée d'une grande aigrette noire et blanche, toutes deux exploratrices des Pins. Ces espèces passeront avec nous la mauvaise saison, envoyant des contingents plus au Sud si de grands froids survviennent.

En marge de la migration régulière, certaines années, à l'automne, des irruptions de formes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

étranges se produisent dans nos pays : Becs-croisés aux mandibules de Perroquets, habitants des forêts de conifères, Casse-noix trapus, bruns pointillés de blanc, venus du centre de l'Europe, Jaseurs de Bohême épais à la robe vineuse, marqués sur l'aile d'une petite plaque luisante rouge vif, et natifs de Scandinavie, Perdrix fauves des Steppes Russes, couleur de sable. Une suite d'années favorables à leur reproduction, dans leur contrée d'origine, a amené un surpeuplement de l'espèce qui s'est déversée au loin pour la conquête de nouvelles zones. La plupart du temps, ces tentatives sont vouées à l'insuccès, et à l'exception des Jaseurs, les pionniers colonisateurs ne sauront même pas retrouver le chemin de leur patrie.

Les derniers migrateurs ont passé, continuant leur route sous un ciel plus clair, jusqu'à leur région d'hivernage. Ici, ce ne sont plus maintenant que des mouvements locaux, auxquels participent les espèces elles-mêmes que nous appelons sédentaires. Les Mésanges errent en troupe à travers les bois, descendant de la montagne à la plaine. Parmi les Rouges-Gorges, qui nous semblent les plus casaniers des oiseaux, tel individu restera accroché tout l'hiver à son coin de jardin, tandis que son voisin de l'été dernier, quittant un canton trop peuplé de ses semblables au moment où la subsistance diminue, s'en ira au loin. Une poussée de froid, une chûte de neige

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

feront glisser plus au Sud, ou sur le littoral au climat plus doux, des bandes d'Alouettes ou de Corbeaux Freux. Le Vanneau, résigné, le cou rentré dans sa poitrine blanche, attend encore que le court dégel de midi ait un peu amolli le sol des prairies. Les Mauvis s'obstinent à fouiller sous les feuilles mortes que le vent a réunies dans les dépressions des prés. Encore quelques jours de bise glacée, et tous ceux qui ne peuvent vivre de graines ou de baies, mais sont obligés de chercher nourriture dans la terre, devront partir ou affronter la disette et la mort, car le froid s'installe, gagne de proche en proche, prend déjà dans sa glace les étangs et les petits cours d'eau. C'est alors qu'apparaissent, par les hivers rudes, dans nos plaines du Sud-Ouest, voyageant sur le grand vent de Nord qui semble les pousser devant lui, le beau Canard Tadorne portant sur sa robe blanc pur et noir profond un ceinturon rouge ardent, les Harles, nageurs au corps submergé, l'Oie Bernache vêtue de demi-deuil, et que le large vol du Cygne chanteur vient s'abattre sur nos eaux libres. Quelques jours de détente, et tous auront disparu.

Nos visiteurs de l'été se sont à présent déversés sur le Sud de l'Europe et sur les continents voisins où chaque espèce s'est étendue en nappe plus ou moins vaste. C'est ainsi que la Fauvette à tête noire, restée en nombre sur le pourtour du bassin Méditerranéen, s'est aussi enfoncée loin en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Afrique. Quelques-unes de nos Hirondelles ont poussé jusqu'au Cap de Bonne Espérance. Madagascar reçoit l'extrême pointe de nos Loriots et de nos Martinets. La jolie Sarcelle d'été des rivières enropéennes envoie son avant-garde dans le sud de l'Asie et jusqu'aux Philippines. Parmi ces Chevaliers Guignettes qui rasent pendant la belle saison la surface de nos cours d'eau en poussant leurs cris aigus, certains visiteront l'Australie. Le Bécasseau Maubèche, qui se pose sur la vase des estuaires et dont les multitudes nichent si loin dans le Groënland Arctique qu'on connaît à peine la région qui le voit naître, devra parcourir dix mille kilomètres pour hiverner dans le Sud Africain. Ce sont, il est vrai, de forts voiliers. Mais leur prouesse n'est-elle pas dépassée par nos Fauvettes qui, malgré le désavantage de leurs courtes ailes, atteignent la zone tropicale, par la Huppe, au vol mou et onduleux, qu'on retrouve jusque dans l'Inde, et par le Râle de genêts qui semble à peine pouvoir s'élever de terre devant le chasseur et pourtant hiverne en Afrique.

Quelle est l'existence des migrateurs dans ces contrées lointaines ? Nous pouvons en juger par celle que mènent ici nos visiteurs de l'hiver venus du Nord : une vie errante, déterminée par la recherche de la subsistance, des séjours prolongés sur les points propices. Les espèces sociables maintiennent plus ou moins la solidarité du groupe. Au hasard des déplacements, tels indi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vidus, faisant partie d'une bande au départ, se joindront à une autre, suivront son sort et ne reviendront plus à leur pays d'origine, contribuant ainsi au maintien du type de l'espèce par la fusion des caractères de races locales. Certains couples resteront unis, tels ces Pouillots qu'on voit chasser l'insecte à deux, sur les haies de figuiers de Barbarie qui bordent les chemins arabes. Les migrateurs sont silencieux ; pourtant, de même que le Mauvis scandinave nous fait entendre sa voix, par les plus belles journées de Mars, les chants du printemps d'Europe, fragmentaires sans doute et imparfaits, retentiront peut-être dans la brousse africaine. Quoiqu'il en soit, il n'y aura pas, dans les terres d'hivernage, de noces et de nids. D'ailleurs le voyage a pris des semaines et les étapes sont nombreuses ; peu de temps après qu'ils ont atteint leur but, les migrateurs, s'ils n'ont de fortes ailes, devront s'engager sur le chemin du retour. Une impulsion profonde les y contraint déjà, car, pour tous, il y a, quelque part dans le Nord, un coin de nature qui ne s'efface jamais de leur mémoire. C'est peut-être un tertre vert, une anfractuosité de rocher dans le Groënland au bref été baigné de la lumière douce des jours sans fin, un bord de flaque d'eau dans les toundras russes, un groupe de sapins dans les forêts suédoises ; ou bien c'est un ruisseau sur le moor écossais, un éboulis pierreux dans la montagne, un coin de claire prairie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

française. Par les caprices des climats tempérés, ce lieu d'élection pourra blanchir avec les gelées matinales, s'envelopper de brouillards ; il sera détrempé sous la pluie, balayé par les rafales ; la vie y sera âpre certains jours, mais c'est la terre natale. Des vallées et des marais tropicaux, des palmeraies d'Afrique ou d'Asie, malgré tout ce qui pourrait les y retenir, luxe de la végétation, abondance de pâture, force du soleil, les migrateurs ont entendu l'appel du pays des nids et leurs ailes sont déjà sollicitées vers lui.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TENDRES RAPACES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

X

TENDRES RAPACES

Histoire d'une famille de Busards Montagu

En France, les grands Rapaces deviennent de plus en plus rares. L'Aigle Royal se réfugie dans les gorges des Cévennes ou sur les massifs montagneux des Alpes et des Pyrénées. Le Jean-le-Blanc, cet Aigle gaulois, mène dans nos forêts saintongeaises une existence précaire, traqué par les garde-chasse, bien qu'il se nourrisse surtout de reptiles. Le Pélerin, que la fauconnerie ennoblissait autrefois, est lui aussi persécuté. Dans certains pays, ces oiseaux de proie, qu'on veut sauver de l'extinction, sont protégés par les lois. Mais, chez nous, combien de gens se sont avisés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que le jour où leur vol majestueux ne passera plus dans le ciel, sur certains sites que nous aimons, un élément de beauté aura disparu pour toujours ? Dans nos plaines françaises, il nous reste du moins, comme Rapaces de moyenne envergure, la Buse et les Busards.

Qui n'a vu passer, pendant la belle saison, sur nos champs et nos prairies, un grand oiseau gris clair, avec la pointe des ailes noires, quêtant au ras du sol ? C'est un mâle de Busard. Il peut appartenir à l'une ou l'autre de deux espèces si proches parentes qu'on les a longtemps confondues : le Busard Saint-Martin et le Busard Cendré. Au commencement du siècle dernier le naturaliste anglais Montagu établit leurs caractères distinctifs et la race un peu plus faible de taille que l'autre fut désormais connue en Grande Bretagne sous le nom de Montagu's Harrier, en France sous ceux de Busard Cendré ou Montagu. La nouvelle espèce créée ne manqua pas de susciter un intérêt scientifique qui se manifesta chez nous, comme de coutume, par des hétacombes de sujets : un seul naturaliste se flatte d'avoir abattu plusieurs centaines de Busards, pour savoir si la cinquième rémige du Montagu est invariablement plus courte que la deuxième, connaître le poids moyen de l'oiseau, la longueur de ses tarses et comparer ces données avec celles fournies par le Saint-Martin! C'est là sans doute chose toute naturelle, car la science ornithologique a besoin de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mesures et les musées de specimens empaillés. Cependant, la vie de l'oiseau, ses mœurs, sa manière de se comporter dans son milieu naturel, demeurèrent un mystère jusqu'en ces dernières années.

Après la guerre, un Danois, Henning Weis, mort en 1922, *à l'âge de* 30 *ans, entreprit d'étudier les mœurs du Busard Montagu et de ses congénères dans les grandes étendues marécageuses du Jutland occidental. C'est seulement en* 1924 *et par une traduction anglaise intitulée « Life of the Harrier in Denmark » (Wheldon et Wesley Ltd, Londres* 1923) *que j'ai connu sa monographie des Busards, qui contient, en outre de très belles photographies, de précieux renseignements.*

Dès 1921, *des circonstances exceptionnellement favorables m'avaient permis d'observer de près le Busard Montagu. Une petite colonie de ces rapaces nichait chaque année régulièrement sur une lande de bruyères toute proche de mon habitation. C'est là que, pendant plusieurs années, j'ai pu suivre presque jour par jour l'existence des Busards et noter minutieusement chacun de leurs actes. Même après l'étude d'Henning Weis, bien des choses restaient obscures : la pariade, l'offrande alimentaire du mâle à la femelle qui la précède invariablement, la durée exacte de l'incubation, l'élevage des jeunes. Aussi, dans les pages qui suivent, ai-je cherché à donner des précisions sur ces points, tout en évitant les détails*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

techniques d'un article d'Ornithologie. Cette « Histoire d'une famille de Busards Montagu » aara atteint son but si elle réussit à intéresser le lecteur en faisant vivre sous ses yeux un couple de ces beaux oiseaux de proie.

I. — LE COUPLE

Au printemps, sur les champs de blé vert, un vol lent et souple emporte un grand oiseau pâle, le Busard Cendré ou Montagu, dans sa quête patiente, au ras du sol. Sa robe a des blancheurs de Colombe, des gris perle que relève du noir à la pointe des ailes effilées. Sa femelle est sombre, avec du brun fauve sur le dessus du corps et du roux sur la poitrine. Parce qu'il a un bec crochu, des serres et les allures d'un pirate, l'homme voit en lui un ennemi et le persécute. Il est en réalité un de ses auxiliaires, car il vit surtout de mulots, de campagnols nuisibles aux récoltes. Sans doute, sa longue patte jaune saisit de temps à autre, dans l'herbe maigre, une jeune Alouette ; mais la nature a doté la race de la chanteuse aérienne d'une longue vie, d'une fécondité qui lui assure trois couvées par an et de l'optimisme serein des espèces prolifiques ; le rapace n'éclaircit pas beaucoup ses rangs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est en fin Mars ou dans les premiers jours d'Avril que le Busard Montagu nous arrive d'Afrique et d'Asie. Le point qui l'attire au cours du long voyage, est celui sur lequel le couple a pu élever en paix sa couvée, l'an passé. Le mâle est seul ; de son vol clair, il franchit la haie bien connue de lui, la bordure d'ormes et de frênes qui sépare des prés voisins cette lande de bruyère que l'homme n'a sans doute jamais cultivée. Un peu plus loin, sur le versant boisé, les chênes ont déjà leurs premières feuilles rougeâtres, mais ici, sur la brande, les bruns, les verts sombres, sont à peine égayés encore çà et là par la tache blanche d'un buisson de prunellier en fleur.

Patient, le Busard attend sa compagne ; il sait qu'elle viendra, un jour prochain et, s'il l'a précédée, c'est qu'il a un rôle à remplir. En effet, les endroits qui lui conviennent pour nicher sont rares dans beaucoup de régions, et il lui faut au plus vite s'assurer la possession d'un de ces territoires qu'il aime, couverts de fourrés compacts, quelquefois parsemés d'arbustes, mais que de hautes futaies n'étouffent pas : clairières de jeunes taillis, landes, marais avec leurs longues herbes ou leurs roseaux. Ici, sur ce site qu'il a choisi depuis plusieurs années, la grande bruyère à balai dont les tiges à la fois raides et sinueuses jaillissent du sol avec le mouvement d'une flambée qui se serait figée, la callune vulgaire, plus courte, plus dense, et le petit ajonc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

épineux, garnissent le sol d'un épais réseau ligneux. Çà et là, par plaques, des saules bas, des églantiers, des buissons de ronce et d'aubépine s'étendent jusqu'au pied de quelques pins sylvestres isolés. A cette époque, le Faucon Crécerelle semble encore le seigneur du lieu : lui seul et sa femelle, nichant dans un peuplier voisin, planent sur la brande silencieuse, où pourtant un ou deux couples de Traquets pâtres ont déjà élu domicile, et où le mâle de la Fauvette Pitchou apparaît un instant, perché sur un genêt vrier, montre sa poitrine rouge-vineux, émet quelques notes irritées et plonge à nouveau dans la broussaille. Sur la lisière d'arbres, deux ou trois Merles chantent sans interruption dans les après-midi tièdes, et le long d'un fossé, une Bouscarle lance, à longs intervalles, son défi bruyant. L'arrivée du Busard ne trouble pas ce menu peuple, mais la Crécerelle passera désormais à bonne hauteur dans le ciel, sans plus s'arrêter sur ce domaine que revendique une envergure plus large que la sienne.

Le mâle solitaire parcourt déjà le site, d'un vol élastique, fait de lents battements coupés de calmes glissades sur l'air. Il y a dans ces évolutions en grands cercles, dans ce patient tracé de courbes qui s'entrelacent, une volonté d'exploration minutieuse, car c'est sur la terre que le nid sera placé. Ici, la bruyère a été coupée pendant l'hiver, laissée sur place en fagots bruns ; là, des ar-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

giles grises, violacées, ou d'un rose délicat ont été tirées du sol et mises en tas par l'homme. Aussi, l'emplacement de l'année passée n'est plus sûr ; il faut chercher à côté, repérer les pistes, découvrir la passée du renard sous la petite voûte qui troue le buisson. Entre ses ailes étendues, le Busard tourne constamment la tête de côté et d'autre, et ses yeux couleur de noisette, auxquels rien n'échappe, même sous l'épais couvert, examinent chaque détail. Puis, l'oiseau fait de longues stations à terre, sur un petit monticule, un amas de glaise ou sur une basse branche. Il lisse ses plumes, et, s'il fait mauvais, reste immobile, hérissé, le cou rentré dans les épaules. Enfin, las d'inaction et de solitude, il s'élève, tournoie un instant et va droit, du même vol battu que tout à l'heure, mais avec une cadence plus rapide, vers les coteaux voisins, son terrain de chasse. Plusieurs fois dans la journée, il revient au-dessus du site, et le soir l'y ramène enfin, au coucher du soleil ; après quelques cercles de vol, il se pose dans la bruyère, pour y passer la nuit.

Qu'est devenue la femelle, pendant ces premiers jours ? Avait-elle suivi son compagnon dans la migration automnale qui porte leurs congénères jusqu'au Cap de Bonne Espérance et aux Indes ; et, pour revenir, au printemps, lui a-t-elle simplement laissé prendre de l'avance ? Ou bien, séparés depuis des mois et voyageant isolément, ont-ils au retour suivi des trajets différents, gui-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dés vers cette même lande par le souvenir de la couvée qu'ils y menèrent à bien l'été passé ? Quoi qu'il en soit, c'est bien l'épouse de l'an dernier qui reparaît elle aussi, une dizaine de jours après le mâle, sur le site familier. En effet, dans cette espèce où, malgré les variations de livrée, la femelle est brune d'ordinaire, celle-ci se reconnaît au noir profond de tout son plumage ; n'étaient ses ailes minces, on la prendrait dans son vol pour une Corneille.

Aussitôt son arrivée, c'est, pour le couple reformé, la période heureuse, sans préoccupation immédiate du nid à construire et des jeunes à élever. La femelle, à son tour, vire sur la brande, de ce vol mi-ramé, mi-plané, sous l'action si élastique des ailes dont les grandes plumes s'écartent à leur extrémité comme des doigts. Souvent, le mâle l'accompagne dans ses cercles interminables, évoluant un peu au-dessus d'elle, et, parfois, il esquisse dans sa direction une brusque piquée. Puis, les départs en chasse ont lieu, à deux ou solitaires ; les rentrées se font toujours séparément, car les hasards de la quête entraînent les époux sur des points différents. C'est après ces expéditions, quand ils se retrouvent, que les beaux oiseaux font leurs premiers vols d'amour. Le plus souvent, le mâle s'élève d'abord avec lenteur, sans mouvement perceptible des ailes, en une large spirale, jusqu'à la limite de la vision humaine ; il plane encore quelques instants, puis,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

soudain, les ailes repliées en faux, la queue amincie, il se laisse tomber en vertigineuse plongée, pour rebondir avant d'atteindre la terre. Mais c'est à deux aussi, le mâle dominant presque toujours sa compagne, que se fait la magnifique et calme ascension au-dessus du site. Bientôt, ils ne sont plus que des points : alors la nature du vol change ; il décrit à présent, comme celui des Buses, une série de cercles horizontaux dont le centre se déplace insensiblement, tournoiement serein qu'on dirait empreint de la pure joie de vivre et de glisser sans effort dans l'espace. Puis la foudroyante chûte a lieu : l'un après l'autre, les Busards rapprochent les ailes du corps et s'abandonnent dans l'air, rigides, en fer de lance, jusqu'au redressement final au ras du sol.

Avril s'avance et les évolutions se répètent au-dessus du site que les oiseaux ne quittent plus guère que pour aller chercher leur subsistance. A leurs grands vols d'altitude, qui sont comme un épanouissement de leurs rondes favorites et incessantes au-dessus de la bruyère, ils ajoutent maintenant de la fantaisie ; on dirait que leur émotion amoureuse grandissante cherche à s'exprimer par une virtuosité : reprises en pleine chûte, virages sur une aile, puis sur l'autre, vols en hélice, verticaux ou horizontaux, dans lesquels le corps tourne rapidement sur son axe et semble percer l'air. Quelquefois aussi, le mâle poursuit sa compagne, ou bien, de haut il fond sur elle,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

comme si, par une menace de choc, il voulait l'entraîner avec lui vers le sol. C'est alors, quand elle descend à terre, qu'il exécute son vol nuptial : interrompant ses cercles habituels, il plane d'abord lentement dans la direction du point où elle est posée, puis marque un temps d'arrêt, se balance un peu sur l'air dans toute son envergure, et, suivant un plan faiblement incliné, il fait une glissade dont la vitesse s'accélère jusqu'à une courte et brusque piquée, les ailes ballantes, au-dessus de la femelle, et il semblerait qu'il va l'atteindre, dans ce geste d'autorité, presque d'attaque, lorsqu'il se relève par une courbe calme qui épuise l'élan acquis ; vol de parade, superbe par l'ampleur et le rythme, et dans lequel l'oiseau expose successivement à sa compagne sa poitrine claire et le dessous argenté de ses ailes qui font siffler l'air et miroitent dans la lumière. Grisé de vitesse et de motion, il recommence plusieurs fois, sans arrêt, ou bien, prenant de la hauteur, il amplifie son feston aérien, le complique de renversements, de chutes en vrille et passe si près de la femelle qui a maintenant repris son essor, qu'elle doit, pour l'éviter, donner un léger coup d'aile, comme si elle vacillait un instant.

Jusqu'ici, le couple était seul de son espèce sur son territoire. Pourtant le Montagu est sociable et quand il a à sa disposition de vastes étendues incultes, il tend à former des colonies. Ici, sans doute, l'espace est trop restreint pour un groupe-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment nombreux, mais la présence en un point d'un couple bien établi attire d'abord des jeunes de l'année précédente au plumage foncé, peut-être nés ici même. Ils ne sont pas encore appariés et n'apportent que trouble et désordre ; aussi ne sont-ils pas tolérés longtemps. Le vieux mâle prend en chasse un de ces étrangers, pique sur lui, et, dans la vive poursuite, l'assailli fuit sans riposte : ni lui ni ses compagnons ne reparaissent plus sur ce site et vont plus loin, contribuant ainsi à la dissémination de l'espèce. Puis d'autres Busards arrivent, encore une paire, qui ne sont pas des inconnus pour les premiers occupants, car ils nichaient l'an dernier sur la brande voisine : le mâle est très clair, la femelle d'un brun fauve qui prend, sous certaines incidences de lumière, une teinte isabelle. Ceux-ci seront acceptés, non sans quelques escarmouches, car le couple ancien s'attribue la préséance ; à l'occasion les mâles se pourchassent un peu, tentent de s'agripper sans férocité, et tout rentre dans l'ordre. Plus tard, quand les emplacements des nids auront été choisis, les nouveaux venus se cantonneront davantage dans leur zone, mais, pour le moment, dans leurs cercles au-dessus de la bruyère, les quatre oiseaux sont constamment mêlés et, parfois, s'élèvent en un même groupe de vol, en complète harmonie.

Pourtant, la domination du territoire est encore incertaine, car un puissant voisin la convoite :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

c'est le Busard Saint-Martin, parent des Montagus et de livrée presque identique. Il faudra pour écarter ce rival, dont la taille est un peu plus forte, employer tous les moyens de combat, et c'est un beau spectacle, dans les rencontres entre les mâles, que celui des grands oiseaux blanchâtres s'accrochant en plein vol pour se séparer aussitôt. Mais le Saint-Martin est plus lourd et plus robuste que son adversaire. Celui-ci doit changer de tactique, profiter de sa vitesse supérieure pour éviter le corps-à-corps, harceler sans cesse et s'échapper aussi en voltes faciles, en brusques changements de niveau. Après plusieurs jours de cette guerre d'usure, le Saint-Martin lassé s'éloigne enfin pour aller s'établir sur une lande proche, à cinq cents mètres au Nord.

C'est maintenant le début de Mai. Sur la bruyère, parmi les buissons d'aubépine tout blancs et les tiges en arceaux d'églantiers fleuris, les descentes des Busards sont plus fréquentes et c'est d'habitude le mâle qui en a l'initiative. Tournoyant d'abord en tous sens, à une vingtaine de mètres de hauteur, la queue largement étalée, il atterrit sur un point, puis sur un autre. Sans doute, c'est la femelle qui choisira en définitive, mais il semble vouloir lui montrer, par des sondages répétés dans la brande, les emplacements possibles pour le nid. Souvent, elle le suit à terre et tous deux restent là, invisibles, quelques instants. Le soir venu, c'est dans ces petits puits,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

formés dans la bruyère par leurs stations, qu'ils coucheront, à quelque distance l'un de l'autre.

Rien n'est changé encore au mode de subsistance : chacun pourvoit à sa nourriture. Les départs en chasse du couple, quand ils sont simultanés, sont très beaux : en larges courbes planées, à faible hauteur, glissant sans hâte sur l'air, les deux oiseaux s'éloignent, et le mâle s'élevant un peu, se rapproche parfois de sa compagne, qui remonte à son tour vers lui. Ainsi, prenant plaisir à leur vol facile, ils disparaissent dans la direction du plateau, balancés, si le vent est fort, par un léger roulis.

C'est vers cette époque que se produit un fait qui va modifier profondément l'existence du couple. Celui-ci plane sur la brande, selon sa coutume, mais le mâle tient dans une de ses pattes, qui sont allongées sous la queue pendant le vol, une proie. La femelle a les serres vides. Un instant après, sans que ni l'un ni l'autre ait atterri, c'est elle qui porte la victime dans ses griffes. Une ou deux heures d'attente et le procédé va pouvoir être saisi sur le vif. En effet, annoncé de loin par ses cris perçants, le mâle revient alors sur le site tendant en avant, d'un geste glorieux, ses tarses jaunes dont l'un présente, saisi par la tête, un campagnol avec ses membres et sa courte queue bien visibles à la jumelle. La femelle Busard a entendu l'appel. Aussitôt elle prend en chasse son compagnon qui semble fuir devant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

elle avec des battements précipités de ses rémiges auxquels succède une brève glissade qui l'élève insensiblement. Elle reste un peu au-dessous de lui et suit exactement la cadence de vol et le court mouvement ascensionnel du mâle, comme si un fil invisible les attachait l'un à l'autre. Alors, quand il juge l'intervalle propice, il lâche la proie qui tombe dans l'espace en traçant une trajectoire. D'un brusque coup d'aile, la femelle fait frein sur l'air, se renverse, tend ses pattes dont l'une saisit la petite boule brune. Déjà, le mâle reprend ses calmes cercles de vol plané, auxquels sa compagne vient participer un moment avant de descendre à terre pour dépecer son butin. Bientôt, elle abandonnera toute expédition pour son propre compte, et pendant près de dix semaines, prisonnière d'autres soins, elle ne quittera plus ce site où la subsistance lui sera assurée par le seul labeur de son conjoint.

L'apport régulier qui lui est fait de la nourriture, en affranchissant la femelle de l'esclavage de la chasse, libère chez elle une activité de luxe. Ses vols s'enrichissent de fioritures qui sont la traduction visible de son émotion sexuelle: elle aussi exécute à présent ces mêmes plongées par lesquelles, aux premiers jours, le mâle cherchait à l'éblouir et qu'elle contemplait, immobile à terre. C'est elle, souvent, qui part la première pour les hauts vols : en l'air, il lui arrive de jouer avec la proie, qu'elle lâche à plusieurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reprises pour plonger à sa poursuite et la rattraper dans une pirouette. Au ras de la bruyère, les deux oiseaux se pourchassent comme par jeu ; quelquefois, la femelle se retourne soudain contre le mâle et le menace de ses griffes, avec un geste d'agacerie ; ou bien, elle se pose à terre, ramasse dans son bec un paquet de brindilles ou d'herbe sèche que, quittant le sol, elle va déposer çà et là, sans but précis ; elle le rejette aussi parfois, énervée, avec une de ses pattes, ou bien le montre au mâle, en volant vers lui, comme si c'était un symbole du nid prochain.

A ces attitudes capricieuses, la femelle en joint d'autres, qu'on dirait suppliantes. Par exemple, elle suit son compagnon avec cette même plainte quémandeuse que poussent plus tard les jeunes, quand ils ont l'estomac vide. Pourtant, il lui apporte la nourriture, toutes les trois heures en moyenne. C'est que, chez elle, le désir amoureux et la faim sont mêlés dans un étrange complexe qu'un fait nouveau vient révéler, vers le 10 mai, aussitôt après la livraison aérienne de la proie. La femelle descend alors à terre, comme de coutume, tenant le butin dans ses griffes ; son compagnon se pose à faible distance ; il est parfois hors de sa vue, mais presqu'aussitôt, elle l'appelle avec des cris perçants ; il y répond, vole vers elle, et là, dès qu'elle a fini son repas ou pendant qu'elle tient entre ses pattes la victime qu'elle a commencé à déchirer, on voit, sur la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

forme noire qui s'est aplatie contre le sol, le mâle se poser, pendant que ses ailes aux revers blancs, déployées au-dessus de sa tête, battent l'air pour le soutenir. C'est la pariade des Busards. Désormais, pendant deux semaines et presque à chaque apport de proie, le rite nuptial sera le même, toujours provoqué par la femelle après l'offrande alimentaire, à peine sollicité quelquefois par le mâle avec des cris aigus ou un vol impatient. Quand le fidèle pourvoyeur reprendra la direction des coteaux, l'épouse secouera ses plumes, l'accompagnera un instant ou, rassasiée, satisfaite, volera seule, en cercles, sur la lande.

2. — LE NID

C'est quelques jours après les premiers accouplements que commence la construction du nid. La place exacte est choisie par la femelle en pleine brande touffue, souvent dans le voisinage de buissons de ronce ou d'églantine. Là, elle fait une sorte de petit puits d'un mètre de diamètre environ, aux parois bien nettes de tiges de bruyère laissées droites sur le pourtour mais courbées et piétinées au centre. Sur cette base, elle apporte les matériaux qu'elle trouve aux environs immédiats : ce sont d'abord des brindilles ou racines

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fibreuses qu'elle entremêle de débris végétaux coupés et comme hachés ; puis, au milieu, de longues herbes arrangées circulairement constituent la mince plate-forme sur laquelle seront déposés les œufs. Nicher à terre est une entreprise hasardeuse pour un oiseau de la taille du Busard qui, grand voilier, est constamment exposé aux regards de l'homme et ne peut, comme la Perdrix ou l'Outarde, marcher sous le couvert. Aussi, tout l'instinct du couple tendra-t-il à dissimuler ce point d'atterrissage autour duquel il devra nécessairement concentrer désormais son activité principale. Déjà, la division du travail s'était établie entre les conjoints pour la recherche de la subsistance ; elle s'affirme dans la construction du nid, et, seule la femelle y travaille. Méfiante, elle ne fait aucun voyage inutile à l'endroit mystérieux, mais y porte chaque fois dans ses pattes une grosse pelote végétale, ou bien tient dans ses mandibules quelque tige sèche de graminée qui forme de chaque côté du bec une longue moustache. Encore faut-il que rien ne vienne la troubler. Elle est constamment en éveil. Ni son ouïe ni son odorat n'ont de finesse spéciale, mais sa vue est d'une exceptionnelle acuité, et ses yeux, constamment dirigés vers la terre pendant le vol, perçoivent toute présence insolite, même derrière l'écran des feuillages. A la moindre inquiétude, le cri d'alarme est jeté, une sorte de coassement bref et sonore, un « uek-uek-uek »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

répété d'ordinaire cinq ou six fois et que l'oiseau émet très vite, en tournant.

C'est vers le 25 mai qu'apparaît le premier œuf, d'un blanc mat à peine bleuté ; la femelle le couve aussitôt. Deux ou trois œufs, ou même quatre, pondus un tous les deux jours, tel est le chiffre habituel. La femelle seule, sans aucune aide du mâle, assure l'incubation, mais il semble qu'un certain temps lui soit nécessaire pour se restreindre à sa nouvelle tâche. En effet, la ponte est terminée qu'elle quitte par instants le nid pour rapporter encore des matériaux, et, par une étrange aberration, due sans doute à une association d'idées tenace chez elle entre l'apport de la proie et la pariade, il lui arrive d'inviter encore instamment son époux, par l'attitude et les cris, au rite nuptial, mais il se dérobe à ces avances, car le temps des noces est passé.

Chacun a maintenant son rôle bien limité : elle couve les œufs ; lui est le nourricier. Pendant quatre semaines, les journées passeront sans que rien vienne modifier leur routine. Le matin, le mâle se met en chasse, mais le réveil de l'oiseau de proie est lent et triste, car il n'a pas, pour saluer le lever du jour, cette explosion de joie qu'expriment tous les gosiers des passereaux. Le chœur des chants de l'aube s'est éteint et le soleil monte un peu déjà que le Busard lisse encore ses plumes au fond d'une de ces petites dépressions pratiquées çà et là dans la bruyère, et où il couche,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

non loin du nid. Il se lève enfin, d'un vol paresseux, comme s'il avait peine à se mettre à la besogne. Vers quel point de l'horizon se dirigera-t-il? La plupart des rapaces se cantonnent sur un terrain, plus ou moins vaste, dont ils ne sortent guère en cette saison, mais le Busard a pour lui toute l'étendue, car son mode de battue exige un grand espace, que seule vient limiter la nécessité des retours intermittents vers sa compagne. Sa quête consciencieuse le porte à cinq ou six kilomètres, même davantage. Pourtant il a ses préférences : il néglige les bois, mais la plaine et ses cultures, le coteau sec avec ses luzernes, ses vignes, ses chaumes nus, lui fournissent des surfaces découvertes où le rongeur peut être surpris dans son cheminement entre les touffes et où les nids placés à terre se révèlent brusquement au regard perpendiculaire. Aussi, après quelques cercles au-dessus du site, c'est vers ces régions-là que, prenant d'abord un peu de hauteur, le Busard va tout droit, tantôt planant, tantôt ramant sur l'air, sans un cri. Bientôt il redescend et ses ailes, animées de larges battements ou étendues immobiles dans la glissade, commencent la calme et sinueuse exploration du terrain. Sans doute, les proies sont nombreuses à la surface, mais la chasse a ses difficultés et ses déceptions. Ainsi, au revers d'un sillon, entre des rangs de vigne, une Alouette Huppée, confiante dans la teinte protectrice de sa robe couleur du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sol, s'est blottie à côté d'une motte ; le Busard l'a vue, mais lorsque l'ombre de ses grandes ailes va la recouvrir, l'Alouette, sentant combien est périlleuse son immobilité, s'élève verticalement. Le rapace se renverse, étend sa patte pour saisir cette poitrine lustrée qui monte vers le ciel, mais la manque. Dans un cas semblable, l'Epervier s'élancerait derrière sa victime, la forcerait dans ses zigs-zags affolés ; le Busard, justifiant le mépris qu'avaient pour lui les fauconniers d'autrefois, l'abandonne aussitôt ; il n'est pas un oiseau de poursuite. Il recommence déjà sa quête, qu'il interrompt tout à coup, en glissant obliquement à terre plutôt que par chûte brusque. Au bout de quelques secondes, il se relève, tenant dans une de ses pattes un peu allongée un mulot brun, puis se pose à nouveau sur le sol et repart bientôt, les serres vides, ayant mangé la proie. Plus loin, nouvelle rencontre, mais dans son élan, il a dépassé le but ; par un virage sur l'aile, il revient en arrière et se laisse tomber. Cette fois-ci, la prise est destinée à sa compagne. Il reprend la direction du nid, sans détours, d'un vol battu régulier, ses tarses allongés sous lui, la victime à peine visible tant elle semble pressée en boule sous la queue. A son départ en chasse, il avait une allure de travailleur consciencieux qui, sans indécision mais sans hâte, rejoint son chantier. Au contraire, son retour sur le site est triomphal : planant haut dans le ciel, il pousse ces longs cris perçants qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont chez lui le signe de l'émotion, joie ou colère, étend ses pattes en avant et brandit sa victime. La femelle monte aussitôt vers lui, reçoit la proie suivant le rite invariable et descend à terre pour la dépecer, sur une de ces taupinières qui sont ses stations favorites. Quelques secondes suffisent à son repas, mais elle profite de son absence du nid pour délasser ses ailes trop longtemps immobiles. Très souple, avec des voltes, elle atteint une centaine de mètres de hauteur. Le mâle la suit, se prête au jeu des chutes, des redressements. En plein vol horizontal, elle replie maintenant ses ailes contre son corps, qui vibre tout entier d'un frisson, mode aérien de secouer ses plumes, pendant que son compagnon, en l'air aussi, nettoie avec son bec ses pattes souillées de sang. Mais, quand la récréation a assez duré, il semble vouloir, par une plongée, la forcer à retourner à terre. Elle redescend bientôt, plane au ras de la brande, furtivement, et au moment précis où elle passe au-dessus du nid, elle s'y laisse tomber.

Les retours vers les œufs ne sont pas toujours aussi simples. Quelquefois, dans les ornières du vieux chemin, une charrette s'approche avec un bruit de bois cahoté, ou bien un chien de berger suit une piste aux alentours. Ce sont alors les « uek-uek-uek » d'alarme, les cercles tracés en interminables séries, tantôt sur une partie du site tantôt sur une autre, d'où la couveuse a vue sur le nid, sans pourtant jamais le prendre comme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

centre de ses vols, car cela serait un indice pour l'ennemi. Si elle se sent observée longtemps, elle s'impatiente, se pose à terre sur divers points, ramasse parfois nerveusement avec son bec une brindille qu'elle laisse tomber plus loin et ne gagne sa retraite que lorsque tout danger a disparu. Là, elle sait que l'immobilité est la principale chance de salut. Rien, sinon l'appel de son compagnon dans le calme absolu du site, ne peut lui faire quitter ses œufs ; il faut aller au nid, presque marcher sur elle, pour la forcer à se lever, les pattes pendantes, la queue abaissée, tandis qu'en quelques grands coups d'ailes, elle monte, criant sa détresse.

Maintenant, c'est la paix des heures chaudes et nul vol des rapaces ne vient décrire de courbes dans le ciel. Mais, sur cette même lande, toute une population ailée vit et s'agite. A quelques pas de là, un trou d'eau, que les Busards négligent, car ils n'ont jamais soif, motive un va et vient constant de tous les passereaux des environs. Sans doute, pas plus que le renard ne poursuit le lapin dans la garenne où il a son terrier, l'oiseau de proie ne chasse autour de son nid, mais il faut qu'ils aient bien peu d'effroi de leur voisin, ces couples de Tourterelles qui, sous son vol même, viennent se percher sur une branche morte et ces Etourneaux qui passent et repassent sans cesse, entre le bois et la prairie. Lorsque l'Epervier qui est pourtant de taille moindre,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'aventure dans ces parages, tous les chants cessent. Mais soit qu'ils aient l'habitude de voir le Busard à toute heure, soit qu'ils connaissent ses faibles moyens de poursuite, les oiseaux qui nichent sur la lande ne le craignent pas. Aussi une Pie-grièche à tête rousse se pose un instant sur un petit saule voisin du nid ; elle est à peine partie qu'un couple de Linottes a pris sa place, avant de descendre à l'abreuvoir. Non loin, une paire de Perdrix grises se faufile sous les hautes herbes ; dans un orme proche, une Fauvette Orphée reprend à chaque instant sa phrase aux notes pleines qu'elle ne peut jamais finir en beauté et sur tous, grands et petits, le Traquet pâtre noir et fauve semble veiller en sentinelle, par son « tak-tak-tak » émis au moindre bruit, du sommet des buissons.

Le soir approche, et, pour la cinq ou sixième fois depuis son lever, le Busard apporte la proie à sa compagne qui revient aussitôt à ses œufs. Il tourne encore un moment en l'air, dans la lumière du couchant. Un Proyer égrène son dernier chapelet, une Grive lance quelques notes saccadées, un Merle siffle dans la haie, et, la nuit venant, le mâle se laisse tomber sur la brande déjà noire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

3. — LES JEUNES

La vie des Busards entre ici dans une nouvelle période, celle de l'élevage des jeunes et de leur éducation. Les détails, parfois minutieux que renferment les deux dernières parties de cette Histoire d'une famille de Busards Montagu, se justifieront peut-être auprès du lecteur par ce que le sujet peut avoir d'inédit.

C'est exactement vingt-huit jours après la ponte du premier œuf que celui-ci éclôt. Il était bêché dès la veille. Le petit être qu'il contenait forme d'abord une masse rose, car le duvet blanc qui le recouvre est encore collé, tout humide, à sa peau. Les débris de coquille ont été enlevés par la mère. Le poussin s'agite un peu, mais la plupart du temps, il reste inerte. Ses pattes sont jaunes, ainsi que la cire à la commissure de la bouche. Sa tête est volumineuse, mais dès le jour qui suit celui de sa naissance, il la dresse pendant quelques secondes, comme s'il cherchait déjà à voir sa mère passer au-dessus de lui; il la laisse ensuite retomber lourdement, le front entre les pattes. Son bec, couleur de suie et bleu de plomb à son extrémité, s'entr'ouvre pour un mince cri et montre une langue noire, avec un bout rose.

L'aîné a deux jours quand son frère naît, l'éclosion ayant lieu, comme la ponte, à jour passé. Le troisième et dernier œuf réserve une surprise. Il en sort un poussin beige avec les pattes et la cire du bec marron. Ce benjamin de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nichée sera plus tard un très beau specimen de la variété noire, comme sa mère. Tous les trois, sur la plate-forme bordée par les tiges raides de la bruyère, font un étrange petit amas clair, souvent immobile, mais sur lequel passe aussi parfois comme un frisson de vie collective qui agite les échines, les têtes, les ailerons et les cous emmêlés. Pourtant, des mouvements individuels se dessinent : l'aîné, à quatre jours, peut déjà se traîner jusqu'au bord du nid, et, de temps à autre, un croupion se relève et lance un vigoureux jet de fiente ; les excréments sont ainsi projetés sur le pourtour de l'aire, dont le centre reste à peu près propre.

Il y a maintenant trois bouches à nourrir, dans le puits de brande. Pendant ces premières journées, la femelle va souvent se poser à terre, là où le sol est nu, et semble y ramasser avec son bec de menus objets ; sont-ce des insectes ou des colimaçons qui seraient favorables au régime des jeunes, aussitôt après leur éclosion ? Quoi qu'il en soit, ce procédé est passager. La mère continue à recevoir du mâle les proies qu'il apporte à un rythme qu'il accélère un peu. C'est maintenant toutes les deux heures en moyenne qu'il vient délivrer le butin à sa compagne. Il n'ira lui-même au nid qu'en de très rares occasions et les serres vides, comme si la curiosité ou un sentiment de tendresse paternelle le poussait à regarder de près cette tache de neige formée par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ses petits dans l'étendue verte et qu'il ne voit d'ordinaire que de haut. C'est donc la femelle seule qui porte la nourriture aux jeunes, mais au lieu de voler d'emblée vers eux, elle descend d'abord à terre et y reste quelques minutes. Quand elle se lève à nouveau, la victime, qu'elle avait reçue entière, avec son poil et ses plumes, est une boule de chair saignante, qu'elle emporte au nid. Elle y reste longtemps. Souvent même, lorsque le père revient, lui montrant une nouvelle prise, il est obligé de l'appeler plusieurs fois, pour l'inviter à monter vers lui. C'est qu'elle doit couvrir les jeunes, les protéger de la fraîcheur matinale, de la pluie, ou de la chaleur qui se concentre dans ce trou de bruyère et qui leur fait tendre des cous haletants et tirer la langue comme à des poulets altérés. En outre, des mouches, des fourmis, attirées par l'odeur des déchets, viennent courir sur le nid, et des guêpes se posent jusque sur les petits becs pour y lécher un peu de liquide séreux. Sans les soins de la mère, ces futurs princes de l'air seraient la proie d'insectes.

A cinq jours, relativement plus tôt que chez les passereaux, le regard du petit Busard, qui était vague, peut se fixer et l'œil devient vif ; à huit, le poussin a encore l'aspect d'une boule toute blanche, mais sur l'avant-bras et à l'extrémité de l'aileron, une marge noire bien visible annonce la naissance de ces grandes plumes qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

porteront plus tard si aisément l'oiseau (1). Au bout de cette première semaine, l'automatisme des mouvements a disparu : si l'on va au nid, le jeune qui tourne le dos à l'intrus s'étend à plat, le cou complètement allongé, feignant la mort, mais celui qui fait face relève la tête et entr'ouvre un bec qui veut être menaçant. Deux ou trois jours de plus, et ce système de défense par intimidation se précise: alors, à la moindre alerte, les petits, qui étaient couchés, ramassés sur eux-mêmes, le cou dans les épaules, se relèvent tout à coup, la poitrine et le ventre apparents, les mandibules écartées. A l'âge de trois semaines, ils ont encore au repos une attitude apathique, des gestes lents, mais leurs yeux sont très attentifs à ce qui bouge autour d'eux. Lorsqu'on s'approche du nid, leur premier réflexe est de dresser la tête et d'ouvrir le bec, comme pour frapper, puis ils se

(1) A l'âge de quinze jours, parmi le court duvet qui prend une teinte grisâtre, les rémiges, longues déjà d'un centimètre ou deux, se détachent, noires, bordées de roux vif, au bord des ailes, et, sur le dos, un étroit chevron de plumes brunâtres, rondes et tachées de fauve, appuie sa pointe entre les épaules et encadre le cou de ses deux branches.

A trois semaines, les deux aînés sont revêtus d'une belle étole, noire et maculée de brun sur le dos, et qui prend sur la poitrine une teinte de rouille si vive qu'on dirait une large tache de sang ; un long duvet immaculé règne sur la tête, les reins, les flancs et rehausse encore la richesse des autres couleurs. Le plus jeune, de la variété foncée, est d'un noir profond, brillant, avec quelques reflets brunâtres sur le manteau ; son duvet est gris ardoise bleuté, un peu plus clair sur le dessus du corps.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rejettent en arrière, le corps droit appuyé sur les tarses à plat et sur la queue. Devant la main qui s'avance pour les toucher, ils ont des réactions différentes : l'un se laisse caresser sans broncher, mais les autres déploient leurs ailes et se renversent sur le dos, les serres en avant, et mettent leur salut dans la seule mimique terrifiante, car becs et griffes sont encore inefficaces comme armes.

Dès la première semaine passée, la femelle reste moins au nid. Puisqu'elle ne prend aucune part à la chasse, il semble que les journées doivent s'écouler calmes et oisives pour elle, dans l'intervalle des retours du père. En effet, elle a de longues périodes d'immobilité, pendant lesquelles elle lisse ses plumes, soit à terre, soit sur une branche basse ou un fagot. Elle reprend aussi ses grands vols de hauteur, sans autre but que d'exercer ses ailes. Mais elle a les soucis, les inquiétudes de toutes les mères, et d'abord cette hantise de la subsistance nécessaire à la nichée. Si le mâle tarde à rentrer, elle a quelquefois ce geste, qui trahit toujours son anxiété ou son énervement, de prendre entre ses mandibules une brindille qu'elle lâche un peu plus loin, ou bien elle pousse des pointes impatientes dans la direction qui sera celle de la rentrée du père, témoignant ainsi d'une étrange intuition. D'ailleurs, entre elle et lui, il faut qu'il y ait parfaite communauté de pensée, puisque, n'ayant avec les jeunes que des rapports indirects, il fournit néan-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moins à leurs besoins grandissants par une cadence accélérée du nourrissage.

Mais quelle que soit la hâte de la mère à recevoir la nourriture pour les jeunes et pour elle-même, le secret du nid reste aussi, plus que jamais, une de ses préoccupations dominantes. Si le père arrive avec le butin et qu'elle ait la moindre cause d'inquiétude, il a beau l'appeler, passer et repasser au-dessus d'elle en tendant sa patte pleine, elle refuse de le suivre, mais donne l'alerte par son « uek-uek-uek », qu'il répète à son tour, sur un ton plus grave et plus rauque. Il gagne alors de la hauteur, trompe sa propre attente en montant à perte de vue, revient, réussit enfin à faire envoler vers lui sa femelle pour lui délivrer la proie. Mais elle se sent encore observée et peut alors tourner pendant des heures, avec des coassements irrités et embrouiller sans cesse l'écheveau de son vol au-dessus du site. Après ces alarmes prolongées et lorsque tout est redevenu calme, elle interrompt ses cris, vire encore un moment, se pose sur divers points de la lande, comme pour mieux tromper l'ennemi sur la cachette des jeunes, et va enfin atterrir au nid par une brusque descente.

La présence de l'homme n'est pas, pour la gardienne, la seule indésirable. Tandis qu'elle couvrait les œufs, la teinte sombre de son plumage se confondait, vue du ciel, avec celle des brindilles environnantes, dans l'ombre du trou de bru-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

yère ; mais à présent la masse blanche des poussins ne peut échapper aux regards des pillards aériens qui passent. Aussi, la mère, à toute heure du jour, et le père, quand il est là, font la police du site. Elle est la plus soupçonneuse des deux et ne tolère même pas que l'autre femelle de son espèce, qui niche non loin, s'approche du lieu sacré. Si le Busard Saint-Martin traverse la brande, pour regagner son territoire, elle le signale par un cri de colère. Vis-à-vis des rapaces de petite taille, qui ne peuvent faire courir aucun danger à ses jeunes, il semble qu'elle veuille plutôt affirmer sa domination que montrer de l'hostilité. Ainsi, le Hobereau qui chasse les hannetons le long de la bordure d'arbres, est aussitôt pourchassé, mais le plus rapide des Faucons prend vite de l'avance et disparaît. L'inoffensive Crécerelle passe, portant dans ses pattes un beau lézard vert ou une souris, et l'Epervier, de son aile courte et épaisse, survole la pente boisée. L'un et l'autre sont souvent pris à partie, mais, n'acceptant pas toujours de fuir, ils montent en spirale avec le Busard, et l'attaque par plongée de celui des deux adversaires qui domine l'autre un instant, puis la parade en brusque écart dans l'espace, sont toujours les mêmes, si aisés, si peu féroces, qu'on dirait un jeu plutôt qu'une querelle.

Les parents ont à craindre des entreprises plus redoutables. Par exemple, un grand oiseau som-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bre à poitrine largement maculée de brun s'avance quelquefois sur la brande à lourds coups d'aile. C'est la Buse, qui pourtant ne cherche pas dispute, car elle est sans courage, mais tout ce qui est jeune, comme les lapereaux dans les garennes ou les poulets dans les basses-cours, est son butin préféré. Elle semble vouloir d'abord simplement traverser la lande en ligne droite et les Busards n'ont pas bougé, puis elle change ensuite de direction, s'attarde, plane en montant sans cesse, comme pour une exploration prolongée. Alors, le Montagu s'élève à son tour et la rejoint bientôt. Aucun signe d'inimitié n'apparaît encore dans cette double ascension vers le zénith, souple et aisée pour le Busard, pesante et majestueuse chez la Buse dont la queue s'étale en puissant gouvernail. Tout à coup, le Montagu, qui domine constamment, arque ses minces ailes et sur l'ample envergure de son adversaire figée dans un lent glissement, il pique à deux ou trois reprises. Sans hâte et sans riposte, la Buse l'évite par un crochet, mais, troublée dans son apathie, elle se laisse couler sur l'air vers les hauts peupliers qui abritent son nid.

En réalité, les petits Busards bien gardés n'ont pas beaucoup à craindre de la part des autres rapaces, mais il y a dans les environs, un ennemi plus subtil et dangereux : la Corneille, rusée, voleuse d'œufs, meurtrière des jeunes. Un couple des oiseaux noirs niche sur un grand orme du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

coteau, et, pour se ravitailler dans la prairie voisine, emprunte souvent la voie la plus directe, au-dessus de la brande. Presque jamais les Busards ne lui laissent libre passage. Dès qu'ils aperçoivent la Corneille, ils s'élèvent ; mais elle prévoit, pour les avoir subis bien souvent déjà, ces assauts répétés qui viennent du ciel, fougueux mais rarement poussés à fond ; d'ailleurs elle est brave, ne dévie pas de sa course, évite l'accrochage par de courtes chutes et attaque à son tour par en dessous, le bec dirigé vers la poitrine de son rival. La lutte se prolonge, sans avantage marqué d'un côté ou de l'autre. Enfin, le Busard, par une plongée énergique, réussit à faire descendre la Corneille jusqu'au niveau de la haie vive, qu'elle franchit, et qui semble être, par une convention tacite entre les combattants, la limite de la zone d'hostilités.

En face du danger pressant, une dernière ressource reste aux jeunes Busards. En effet, autour de la plate-forme du nid, maintenant souillée de déjections, mais sur laquelle on ne trouve ni plumes ni peaux régurgitées, comme sur les aires d'autres rapaces, de petits tunnels rayonnent, plus ou moins dissimulés sous les bruyères et les ajoncs. Dès leur jeune âge, les poussins s'aventuraient dans les brindilles, sur le pourtour de leur plateau et c'est ainsi qu'ils ont pratiqué peu à peu ces abris qu'ils regagnent à présent, s'ils sont inquiets, à pas rapides et titubants, les ai-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les pendant le long des tarses grêles, comme s'ils avaient peine à les replier au corps. Là, ils peuvent se cacher, s'abriter du soleil ou dévorer leur repas en paix, car il leur faut du temps pour dépecer la proie qui leur est depuis peu livrée entière ou simplement éventrée. Celui qui la reçoit la saisit si fermement dans ses pattes qu'elle ne lui est pas disputée d'habitude par ses frères. D'ailleurs, les uns et les autres sont amplement pourvus, puisque c'est maintenant toutes les heures en moyenne que le père apporte le butin, qu'il passe toujours à la femelle. Celle-ci, bien qu'elle ne chasse pas encore, s'absente plus volontiers dans les environs immédiats : à mesure que ses jeunes grandissent et qu'elle les sent mieux cachés, le lien qui l'attache au site se desserre un peu et son inquiétude se fait moins bruyante. Depuis plusieurs jours, elle ne couche plus sur le nid.

4. — L'ÉDUCATION DE LA NICHÉE

Vers la mi-juillet, vingt-huit jours après sa naissance, le même temps qu'avait mis l'œuf à éclore, le jeune Busard prend son premier essor. Il étend ses longues ailes, s'élève un peu, les pattes allongées, avec cette même allure lourde qu'avait sa mère quand elle quittait le nid, et d'un vol battu, tout près de terre, il fait une centaine de mètres pour atterrir en planant. Fati-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gué par son effort, il se tient sur de hautes tiges d'ajoncs qui plient sous son poids, magnifique dans la première fraîcheur de son plumage : la tête, avec sa couronne rousse tachée de stries foncées, est fière sans férocité ; l'œil noir, entouré d'un mince cercle clair dans le disque facial fauve, a même de la douceur ; sous le bec, un peu de blanc se perd dans la chaude teinte rougeâtre de la poitrine dressée bien verticale ; aux pattes, et à la commissure du bec, du jaune vif met des taches brillantes. En contraste avec cette vue de face, le manteau, la queue, sont d'un brun très sombre et très riche, et les ailes, de même couleur, exposent, quand elles se déploient, un croupion de neige.

L'aîné qui vient de quitter le nid, est un mâle. Les autres, quoique plus jeunes, l'ont presque rattrapé comme taille. Le cadet, âgé de vingt-six jours, a des formes plus massives, une tête plus carrée, qui seules indiquent que c'est une femelle, car les deux sexes à ce stage ont une robe identique ; elle est couchée sur la brande et, quand elle veut s'envoler, elle ne réussit pas à dégager ses ailes des tiges de bruyère, mais, prenant sur celles-ci des points d'appui, avance comme si elle ramait sur la végétation touffue. Le plus jeune est encore à quatre ou cinq mètres du nid, caché sous des touffes ligneuses, l'air farouche dans sa livrée noire sur laquelle tranchent les pattes jaunes. Tout autour de la plate-forme, la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

brande est affaissée, témoignant des efforts qu'ont faits les jeunes pour s'élever au-dessus d'elle en la piétinant ; des flocons de long duvet blanc qu'ils ont enlevés avec leur bec en lissant leurs plumes, sont accrochés partout aux buissons environnants.

C'est à l'époque de la sortie du nid que la femelle se remet à la chasse. Depuis près de trois mois, elle n'a pas bougé de ce site, dépendant entièrement du mâle pour sa propre subsistance comme pour celle des jeunes. Maintenant qu'elle entre à son tour en scène comme pourvoyeuse, on présumerait des apports de proie plus fréquents à ces petits qui ont atteint la taille adulte et qui ont faim. Il n'en est rien : au contraire, deux ou trois heures s'écoulent souvent sans qu'aucune nourriture ne leur soit distribuée. Que se passe-t-il donc ? il est certain qu'un jeûne est alors imposé à la nichée pour aiguiser son appétit et la forcer à prendre le vol, mais d'autre part, la nouvelle attitude de la femelle brise un des engrenages de ce mécanisme d'approvisionnement qui fonctionnait sans à-coup depuis des semaines et il s'ensuit un ralentissement momentané. Pendant ces premiers jours d'indépendance retrouvée, la mère, au lieu d'aider consciencieusement son compagnon, s'absente souvent. Sans doute, elle a été longtemps rationnée, ne prélevant sur les proies apportées que juste ce qu'il fallait pour vivre ; et, à pré-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sent, elle retrouve la liberté des longs vols de quête au-dessus des champs où les moissons coupées augmentent les chances de prise · aussi, pendant des demi-journées, elle ne reparaît pas sur la lande. D'ailleurs, elle n'oublie pas les jeunes, mais, comme nourricière, elle ne fournira qu'un appoint.

La nichée du second couple de Montagus tout proche, avec ses quatre petits, a aussi quitté le nid. Sur la bruyère qui prend, dans ces derniers jours de juillet, une teinte pourpre, il y a donc sept nouveaux venus, et, en comptant les parents, onze Busards au total, une vraie colonie. Pourtant, malgré la présence, sur une étendue si restreinte, de tous ces grands oiseaux, jamais le site n'a paru plus tranquille. C'est qu'à aucun moment peut-être, la prudence n'a été aussi nécessaire. En effet, les petits ne sont plus réunis en un même point bien dissimulé dans la végétation, mais, séparés les uns des autres, éparpillés çà-et-là, ils se perchent sur la bruyère qui s'affaisse un peu sous eux : les deux familles sont clouées sur place par la faiblesse des jeunes ailes et exposées aux regards ennemis. Aussi, quand les parents reviennent sur le site, c'est presque en silence qu'ils distribuent les proies. Pour les mêmes raisons de sécurité sans doute, le père et la mère s'éloignent au coucher du soleil et vont ailleurs passer la nuit.

Sur la brande voisine, la nichée de Busards

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Saint-Martin a fini par un désastre. Dans un nid identique à celui des Montagus, caché comme lui dans la bruyère et les buissons, au pied d'un gros pin, deux poussins sur trois œufs couvés étaient éclos fin Juin (1). Ni la beauté farouche des poussins, ni l'angoisse de leur mère n'ont su toucher l'homme, si dur pour les êtres inférieurs et qui épargne ceux-là seuls qui peuvent le servir ou l'amuser. Le nid a été pillé, les jeunes tués. Pourtant ils étaient nourris uniquement de petites proies, comme les Montagus, et leur père n'avait pillé pour eux ni poulaillers ni réserves de chasse. Mais la mère n'a pas su garder le secret du nid : à chaque alarme, au lieu de prendre de la hauteur pour faire ses cercles au-dessus de points constamment changés, elle tournait sans cesse au niveau des têtes d'arbres voisins de l'endroit qu'elle aurait voulu dissimuler en attirant l'attention sur elle-même. Souvent aussi, elle portait directement la proie aux petits, sans faux atterrissages. Ses faibles ressources en ruses instinctives expliquent peut-être pourquoi son espèce est en décroissance alors que l'autre se

(1) Au sortir de la coquille, leur taille paraissait légèrement plus forte que celle des jeunes de l'autre espèce ; leur tête plus ronde, avec l'arcade sourcillère accentuée, contribuait à leur donner une physionomie spécifique de petits rapaces. En outre, la cire du bec et les pattes sont couleur de chair chez le jeune Saint-Martin à sa naissance, et quand, à l'âge de dix jours, il se lève un peu sur ses tarses qui sont devenus jaunâtres, et qu'il entr'ouvre son bec noir, l'intérieur de la bouche et la langue apparaissent roses.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

maintient encore. Quoiqu'il en soit, le couple Saint-Martin ne reviendra pas, les années suivantes, dans cette région où ses espoirs d'une saison ont été détruits et l'on ne verra plus le mâle confondre parfois son vol avec celui du Montagu, au-dessus du bois qui séparait leurs territoires respectifs. Souvent, on avait peine à les distinguer en l'air, tant ils étaient semblables de couleur et d'allures, mais, dans leurs courtes escarmouches, à côté du Montagu au coup d'aile léger comme celui de la Sterne, le Saint-Martin faisait songer au Goëland plus majestueux.

Pendant la semaine qui suit leur sortie du nid, les petits Busards Montagu sont nourris à terre, dans la brande. Les absences de la mère ont amené une modification importante à la routine : lorsque le père apporte la proie et que sa compagne est au loin, il va lui-même délivrer le butin aux jeunes ; au contraire, si la femelle est présente, le pli ancien est si tenace qu'elle sert presque toujours d'intermédiaire. D'ailleurs, le nourrissage est encore au ralenti. Les parents s'attardent sur le site, tournent au-dessus des indolents comme pour engager ceux-ci à les suivre et leur donner une leçon. Déjà, à l'âge de trente-deux jours, c'est-à-dire quatre jours après son premier essor, l'aîné peut s'élever à la hauteur des arbres environnants, couvrir deux ou trois cents mètres, faire quelques virages et atterrir en pente douce. Dans ce vol horizontal, le plus aisé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour tous les jeunes oiseaux et le plus nécessaire, parce qu'il permet la fuite, les grandes plumes rémiges, qui les soutiennent sur l'air, remplissent bien leur office, mais les mouvements de la queue sont imprécis, hésitants et font que le novice pique un peu du nez et avance avec un léger tangage ; c'est surtout lorsqu'il veut changer de niveau que le gouvernail manque de coordination avec les ailes. Aussi, dans l'ascension, le vol est gêné, maladroit. L'entraînement des jeunes va corriger ce défaut : en leur tendant la patte pour montrer la victime, les parents les excitent à monter vers eux. Très vite, la manœuvre est comprise, et aussitôt qu'un des adultes apparaît, tous les petits s'élèvent à sa rencontre, en poussant des cris aigus.Saisir alors le butin dans les griffes mêmes qui l'offrent, à une vingtaine de mètres au-dessus du sol, au lieu de le recevoir à terre, marque l'étape suivante. Le pas décisif est franchi, lorsque dix jours environ après sa sortie du nid, l'aîné, devançant un peu ses frères, prend en chasse le porteur de la proie qui ne lui est plus délivrée de serre à serre, mais lâchée dans l'espace et décrivant sa parabole. A partir de ce moment-là, le vol est complet : chaque jour un peu plus haut, un peu plus loin du nid, les jeunes Busards s'élancent vers leur père et leur mère, qui se prêtent à la poursuite, la compliquent à dessein, et cherchent à entraîner la couvée au large.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les parents reprennent à présent la cadence accélérée des apports de butin ; le père surtout maintient son effort : il retourne parfois la patte pleine après dix minutes d'absence. Pourtant, la moyenne d'une proie par heure est rarement dépassée par les deux époux réunis. Il semble que, parmi les jeunes, la méthode suivie favorise les plus forts au détriment des cadets, mais, entre eux trois, un roulement s'établit de soi-même : celui qui vient d'être nourri se sent repu, met moins d'ardeur à s'élever et laisse ses frères le devancer. D'ailleurs, les parents rectifient les inégalités trop flagrantes : il leur arrive d'ignorer les plus pressés pour ravitailler le moins robuste, qui traîne. Celui qui reçoit la proie descend aussitôt à terre pour la dépecer. Il y est quelquefois suivi par les autres, jaloux de sa bonne aubaine ; les ailes s'agitent un instant sur la bruyère autour de lui, comme dans une courte échauffourée, mais la règle veut que celui qui tient le butin le conserve et finisse en paix son repas, pendant que ses frères, résignés et impatients, attendent leur tour, avec des miaulements plaintifs.

Jusqu'ici, ce sont les parents qui, par l'exemple, l'émulation et, quand il le fallait, le rationnement, ont fait progresser les jeunes ; pourtant ceux-ci n'atteindront à la pleine maîtrise que lorsqu'ils auront mis eux-mêmes en œuvre leurs ressources. Le jeu, qui sous ses apparences vai-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nes, est, pour tous les petits, un entraînement, un apprentissage de la vie, peut seul parfaire l'éducation et permettre à l'organisme de prendre conscience de son pouvoir latent. C'est une dizaine de jours après sa sortie du nid que l'aîné s'élève, sans but défini, pour le seul plaisir de l'action. Ses glissades sur l'air, ses virages, sont à présent aussi beaux que ceux des adultes ; mais son vol battu est encore laborieux. Il va regagner le sol, fatigué, lorsqu'il est rejoint par un de ses cadets. Aussitôt il semble retrouver ses forces, et les deux frères commencent une lente et facile ascension en grands cercles, jusqu'à une centaine de mètres de hauteur. Puis, tous deux se poursuivent en une série de courbes, de piquées, de redressements, et par de magnifiques plongées cherchent à s'accrocher par en-dessous. Bientôt, le troisième monte à son tour, et, ensemble, ils jouent dans l'espace comme le feraient à terre de petits chats. Un Epervier, une Buse, passent tout près ; ces compagnons d'un instant sont pris en chasse et servent de prétexte à de nouveaux ébats. Mais cinq minutes de ces exercices ont lassé les jeunes ; ils abaissent leur vol, franchissent la haie qui borde la lande, traversent la prairie où l'herbe trop longue gêne l'atterrissage, et sur le chaume dénudé, ils explorent le terrain comme les adultes, quoiqu'avec plus de fantaisie, interrompant leur simulacre de quête par des jeux. Puis, leurs ailes repliées lentement, ils se posent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à terre où leur bec saisit peut-être des insectes, de menus colimaçons ou de petits cailloux.

Dans les divertissements aériens, un geste revient souvent, celui des pattes tendues pour l'attaque ou la défense : les longs tarses seront toujours impropres à la marche et, sur le sol, la progression restera maladroite, titubante, gênée par les rémiges qui pendent, mais les serres, qui jouent un si grand rôle dans la vie des rapaces, doivent être exercées comme les ailes. Aussi, en l'air, les jeunes s'agrippent, sans méchanceté, pour se relâcher aussitôt. A terre, ils prennent des racines dans leurs griffes, ou bien, perchés sur un arbre, ils saisissent avec violence une branche morte et la frappent à plusieurs reprises avec leur talon.

C'est maintenant le commencement d'Août. Les jeunes Busards ont six semaines, et quinze jours se sont écoulés depuis qu'ils ont quitté le nid. Ils semblent en pleine possession de leurs moyens de vol et leur croissance est terminée. Pourtant, rien n'indique encore qu'ils veuillent chercher eux-mêmes leur subsistance ni gagner leur liberté. Quand leur père les a nourris, ils l'accompagnent à quelque distance, ou vont à sa rencontre dans la direction de ses rentrées habituelles, mais, dès qu'ils perdent de vue le site natal, une attraction plus forte les y ramène aussitôt. Cependant, il va falloir rompre ces liens. D'ailleurs, la brande est devenue trop étroite

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour ces deux familles qui vivent en paix côte à côte, mais qui commencent à se gêner mutuellement. Auparavant, lorsque les mères couvaient ou nourrissaient les poussins au nid, jamais elles ne se trompaient sur les cris, pourtant identiques à notre oreille, de leurs mâles respectifs, quand ceux-ci les invitaient à monter vers eux pour recevoir la proie. Mais les jeunes, sans doute parcequ'ils ont l'ouïe moins exercée ou l'estomac plus impatient, confondent les appels des pourvoyeurs : il leur arrive de suivre le père ou la mère de l'autre nichée, qui prennent alors une attitude menaçante, la patte tendue, prête à frapper. Un voisinage si proche engendre le désordre, et il y a maintenant un trop grand nombre d'ailes pour la paix du site.

Donc, le départ s'impose. D'abord, les parents cherchent avec persistance à entraîner leur couvée au loin, mais ils sont bientôt obligés d'avoir recours au moyen décisif : depuis le matin, les jeunes sont privés de nourriture. Sur la brande ou dans les arbres qui la limitent, leurs cris quémandeurs et perçants retentissent sans arrêt. Ils aperçoivent enfin leur père qui plane dans la hauteur. Impatients, ils s'élèvent les uns après les autres en magnifique spirale et le rejoignent. Alors, les quatre Busards, en petit groupe, montent encore dans le ciel, et comme s'ils voulaient, avant d'abandonner ce lieu sur lequel ils ont vécu, le voir encore une fois sous tous ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aspects, ils tracent alentour une vaste circonférence dans laquelle s'inscrivent les cercles étroits de leurs vols individuels puis disparaissent derrière le coteau boisé.

Presqu'aussitôt après l'abandon par la nichée du coin natal, la mère disparaît, et un des jeunes est invisible. L'a-t-elle emmené au loin, se chargeant de finir l'éducation d'un de ses enfants ? C'est possible, car on voit quelquefois, volant au ras des champs, un ou deux oiseaux de l'année suivre un adulte. Quoiqu'il en soit, ni l'une ni l'autre ne retourneront plus. Pour les deux petits restés avec le mâle, le point de ravitaillement a été transporté à un kilomètre au Sud, sur un coteau pierreux. Là le père continue ce rôle de nourricier qu'il remplit sans défaillance depuis le début de Mai, et les proies qu'il apporte sont toujours de petite taille, grosses au plus comme une taupe. Août tire à sa fin. Les jeunes ont deux mois, et quatre semaines se sont écoulées bientôt depuis qu'ils ont quitté le nid. Pourquoi restent-ils ainsi fixés sur ce nouveau territoire, maintenant qu'ils ont atteint tout leur développement ? Dans certaines familles, comme les Corbeaux, les Fringilles, les Mésanges, la nichée, plus ou moins groupée, suit les parents, apprend par leur exemple à trouver les larves dans la prairie, à décortiquer les graines, et à découvrir les insectes dans le feuillage. Au contraire, les jeunes Busards n'ont jamais assisté à la prise de la proie et il

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

semble que cette action complexe qui met en œuvre les ailes, le bec et les pattes, par une décision instantanée, pour saisir une victime qui s'échappe, doive être l'aboutissement chez eux d'une lente expérience individuelle. Au lieu de suivre leur père en chasse, ils restent souvent à terre, perchés sur une motte et tournent la tête de côté et d'autre, attentifs au moindre grouillement de vie autour d'eux. Pourtant, dans leurs courts vols de dix à vingt mètres de hauteur, on voit bien qu'ils possèdent déjà le secret de la quête patiente, celui de la chûte à la fois soudaine et silencieuse sur le point choisi, mais ils semblent pris dans un dilemme sans issue satisfaisante : s'éloigner, c'est pour eux risquer de manquer le retour du porteur de la ration ; rester sur place, c'est perpétuer une dépendance déjà longue. Depuis le départ du site natal, leurs vols de jeu se sont compliqués encore et élargis, et c'est à un ou deux kilomètres qu'ils poussent maintenant leurs pointes les plus lointaines, pour revenir bientôt. Enfin, un jour de cette fin d'août, le père arrive, la patte pleine ; les petits sont absents et il appelle en vain ; il tourne un moment, puis repart. Les jeunes rentrent, criant leur faim ; jusqu'au soir ils attendent. Le lendemain les verra lancés à leur tour sur des voies diverses. La nature, sans heurt, par le libre jeu de la vie, a tranché le nœud.

Que deviennent les Busards Montagu après

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'émiettement des nichées et des colonies ? Renforcés par les naissances de l'année, les effectifs de l'espèce devraient être augmentés, et puisque la migration a déjà commencé en septembre, pourquoi ne voyons-nous pas passer, sur nos campagnes de France, les individus élevés dans les grandes étendues de roseaux du Danemark et les bruyères allemandes, en route vers le Sud ? Pourtant, ce beau vol qu'on remarquait si souvent au printemps est à présent très rare sur les champs moissonnés. L'oiseau a-t-il donc changé de mode d'existence ? Parfois, dans le ciel d'Octobre, bien au-dessus des troupes d'hirondelles qui nous quittent, un mâle solitaire passe, à coups d'ailes fantaisistes qui le font dévier de côté et d'autre, sans direction bien définie. Plus tard, ce sont des oiseaux à livrée sombre, certainement des jeunes, qu'on voit posés sur un pieu en plein champ, ou sur un échalas dans un vignoble dépouillé. Pourquoi ceux-ci s'attardent-ils chez nous ? Et si l'espèce se réunit en troupes pour regagner ses quartiers d'hiver, comme pourraient le faire supposer ses habitudes de sociabilité, quelles sont ses routes de migration ? Sur ses ailes minces aux battements souples, le Busard Montagu emporte jusqu'en Afrique et aux Indes, le mystère de sa migration automnale.

FIN

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

GILBERT WHITE. — *The Natural History of Selborne.*

A. TOUSSENEL. — *Le Monde des Oiseaux.*

F. LESCUYER. — *Les Oiseaux dans les Harmonies de la Nature.*

RICHARD JEFFERIES. — *Wild Life in a Southern County*, etc...

W. H. HUDSON. — *Far Away and Long Ago ; Hampshire Days; The Book of a Naturalist; A Hind in Richmond Park*, etc...

W. WARDE FOWLER. — *A year with the Birds ; Summer Studies of Birds and Books.*

EDMUND SELOUS. — *Bird Watching ; Bird Life Glimpses ; Realities of Bird Life*, etc...

H. ELIOT HOWARD. — *Territory in Bird Life.*

A. LANDSBOROUGH THOMSON. — *Problems of Bird Migration.*

T. A. COWARD. — *The Migration of Birds ; Bird life at home and abroad.*

W. GARSTANG. — *Songs of the Birds.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

E. M. Nicholson. — *Birds in England ; How Birds live.*

Eug. Rambert L. P. Robert. — *Les Oiseaux dans la Nature.*

M. Boubier. — *L'Oiseau et son milieu ; L'Evolution de l'Ornithologie.*

R. Reboussin. — *L'Oiseau chez lui* (*Livre couleur du temps*) ; *Parmi les Oiseaux* (en préparation).

Revue Française d'Ornithologie.

J. B. Bailly. — *Ornithologie de la Savoie.*

T. A. Coward. — *The Birds of the British Isles and their eggs.*

L. d'Hamonville. — *Atlas de Poche des Oiseaux de France, Suisse et Belgique.*

Delamarre de Monchaux. — *Encyclopédie pratique du Naturaliste ; Les Oiseaux.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS 1
POURQUOI LES OISEAUX CHANTENT..... 13
LA MIGRATION DE PRINTEMPS..... 33
AMITIÉS — HAINES..... 45
LES NOCES 65
LA RONDE DES MÉSANGES..... 85
LA RIVIÈRE..... 99
LES CHARNIÈRES DE LA NATURE..... 121
LA MIGRATION D'AUTOMNE..... 135
TENDRES RAPACES 157
INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES..... 205

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMPRIMERIE DE LAGNY
EMMANUEL GREVIN ET FILS — 5-1937.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES LIVRES DE NATURE

publiés sous la direction de J. DELAMAIN

1. La Vie des Bêtes pourchassées, par *Ernest Thompson Seton.*
2. La Forêt, par *St.-Ed. White.*
3. Pourquoi les Oiseaux chantent, par *J. Delamain*, préface de *J. et J. Tharaud.*
4. Bambi le Chevreuil, par *Félix Salten.*
5. Un Flaneur en Patagonie, par *W.-H. Hudson.*
6. Voisins mystérieux, par *C. G. D. Roberts.*
7. Un Promeneur a pied, par *Andrée Martignon.*
8. Clairière, par *M. Constantin-Weyer.*
9. La Vie des Rivières, par *Louis Roule.*
10. Histoire d'une Famille de Lions, par *A. A. Pienaar.*
11. Le Naturaliste a la Plata, par *W.-H. Hudson.*
12. Tarka la Loutre, par *Henry Williamson.*
13. La Vie des Papillons, par *Frédéric Schnack.*
14. Montagne, par *Andrée Martignon.*
15. La Saga de l'Élan, par *Andréas Haukland.*
16. Fontainebleau, par *Henry Dalmon.*
17. Trader Horn, par *Aloysius Horn.*
18. Bong'Kwé, par *W. D. Hubbard.*
19. Goupil le Rouge, par *C. G. D. Roberts.*
20. Les Jours et les Nuits des Oiseaux, par *J. Delamain.*
21. La Mystique de la Ferme, par *J. Bemer-Sauvan.*
22. La Vie des Crapauds, par *Jean Rostand.*
23. Le San Luca, par *Cilette Ofaire.*
24. En pêchant la Truite, par *Tony Burnand.*
25. L'Année du Jardinier, par *Karel Capek.*
26. Dans la Jungle de Guyane, par *William Beebe.*
27. Les Paons et autres merveilles, par *Jean de Bosschère.*
28. L'Ours brun, par *W. N. Kazeeff.*
29. Un Canoe passe, par *G. Gaubert.*
30. Les Compagnons de l'Alpe, par *Luis Trenker.*
31. Chasses et plein air en France, par *Gaston Chérau.*
32. Anthologie des bêtes, par *Albert Constant.* 1 fort vol. 15 fr.
33. La Vie des Libellules, par *Jean Rostand.*
34. Simple Histoire de mon Verger, par *Paul Bruzon.*
35. Ouessant, par *Yvonne Pagniez.*
36. Le Flaneur sous la Tente, par *M. Constantin-Weyer.*
37. Le Singe et l'Enfant, par *W. N. et L. A. Kellog.*
38. Gros Gibier, par *Paul Suzor.*
39. En Campant sur l'Alpe, par *Maria Jalek.*
40. L'Empire des Serpents, par *Carnochan et Adamson.*

Chaque volume ..... 15 frs

Couverture dessinée par MASEREEL. IMP. KAPP

Université Côte d'Azur. Bibliothèques